

65e année, No 13

Montréal, 8 août 1953

Le Samedi

PER
S-400
CON

REVUE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

- **THERESE CADORET** *A.C.*
par CHERUBINA SCARPALEGGIA
- **UNE SOEUR DU TSAR A TORONTO**
par REMY LAURENT
- **MONTREAL LA NUIT**
- **CHERCHEZ LA FEMME**
Un roman policier, par LUCIEN BORNERT

Jean Marais



LE GOUVERNEMENT DIT:

"Impossible DE RÉDUIRE les Impôts"

**UN SEUL
PROGRAMME
RADIOPHONIQUE
destiné à l'Amérique
du Sud a coûté
\$24,000.00**



Rien d'étonnant puisque leur administration, depuis 18 ans, s'est révélée un modèle de gaspillage et d'extravagance dans tous les départements. En veut-on quelques exemples:

**UN PLANCHER
à "ressorts" pour
LA DANSE
\$10,000.00**



\$2,267,000.

Ils ont construit pour la Société Centrale d'Hypothèques et de Logement, un immeuble de \$2,267,000, contenant un Auditorium de \$40,000 et un plancher de danse de \$7,500 sur des ressorts qui ont coûté \$2,500.

\$5,225,000.

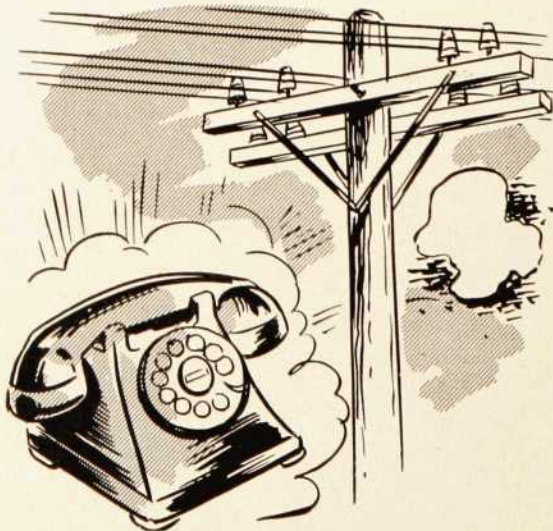
Ils ont construit pour l'Office National du Film, un immeuble au coût de \$5,225,000. Rien de trop luxueux pour cet organisme qui fait la propagande que l'on connaît.

ILS JETTENT vos millions PAR LES FENÊTRES

\$5,049,000.

Ils ont payé en honoraires d'architectes et d'ingénieurs, \$5,049,000 alors qu'ils avaient déjà à leur service 341 architectes et ingénieurs à salaire.

**\$13 millions
pour les
téléphones
et
télégrammes
en un an**



**Nous réduirons
de
\$500,000,000.
LES TAXES FÉDÉRALES**

VOTONS X

PROGRESSISTE CONSERVATEUR

DANS L'INTIMITE DE NOS VEDETTES

THERÈSE CADORET-VIEN

par Cherubina Scarpaleggia

MADAME THERÈSE CADORET-VIEN est une jeune femme charmante, une comédienne excellente et une accorte maîtresse de maison. Son charme est fait de simplicité et de distinction alliées à une naturelle beauté exquise. Ce qui frappe surtout chez elle est sans doute ce regard profond de petite fille curieuse du monde et sensible à ces moindres détails. Un beau regard et un beau sourire légèrement teinté de mélancolie ou peut-être de timidité. Mais pourquoi Thérèse Cadoret, qui a tout reçu des dieux, devrait-elle être timide? Elle est peut-être seulement subjuguée par son désir de bien faire?

Il faut en effet se rappeler que cette jeune femme fait bien tout ce qu'elle se donne la peine d'entreprendre, qu'il s'agisse d'un rôle à interpréter, d'une robe à porter ou d'un bouillon à faire pour ses bébés. Le talent de comédienne de Thérèse Cadoret est désormais connu et reconnu de tous, soit au théâtre, soit à la radio, soit, même, à la télévision. Au théâtre, on l'a vu jouer avec grand art dans *Léocadia*, *Antigone*, *Le Bal des voleurs*, *Federigo* et aussi dans *Rose Latulippe*, pièce de Jean-Louis Roux. Les rôles que madame Vien interprète sont surtout des rôles demandant une puissante personnalité dramatique et ce sont d'ailleurs ceux qu'elle préfère. Elle dit en effet: «Je crois que mes aptitudes théâtrales et aussi mon type physique sont plus aptes à incarner une héroïne de tragédie que de comédie, fut-ce même de la grande comédie. D'ailleurs je me donne avec plus de facilité et d'abandon lorsque je dois personnifier une héroïne tourmentée et violente.»

À la radio, les rôles confiés à Thérèse Cadoret-Vien sont toujours des rôles de premier plan dans les émissions les plus sérieuses et les plus appréciées du réseau. On peut l'entendre dans *Le Théâtre Classique*, *Le Ciel par-dessus les toits*, *Toutes les scènes du monde*, *Le Radio-Théâtre* et toutes les émissions qui passent, régulièrement ou occasionnellement, sur les ondes de Radio-Canada. Elle a accepté un rôle dans un seul roman-fleuve et c'est celui d'Emanuelle dans



THERÈSE CADORET-VIEN pour qui le culte du foyer passe bien avant l'amour de sa carrière, aime lire et se reposer dans un décor d'inspiration ultra-moderne.

Maman Jeanne de Rudel Tessier. Cette excellente artiste ne peut pas accepter toutes les offres qu'on lui fait car elle tient à s'occuper tout d'abord de sa maison et de son foyer qui constitue le premier et le plus précieux de ses soucis. Elle-même avoue: «Je fais de ma vie de famille, le premier but de ma vie et si je ne suis pas une femme de maison parfaite je suis tout de même une épouse et une mère de bonne volonté.»

— Votre mari est-il aussi un comédien?

— Non, mon mari est avocat. Il est administrateur pour les programmes de télévision et aviseur légal.

— Dans vos rêves de jeune fille désireriez-vous épouser un professionnel ou un artiste?

— Je rêvais d'un homme au jugement solide et à l'âme délicate. Peu important son occupation. Et je suis bien heureuse d'avoir épousé un homme moins bohème et plus pratique que moi. Ce n'en est que plus précieux pour la sécurité de la vie. Car il faut vous confesser que, si j'ai un esprit vagabond, je suis par ailleurs une petite bourgeoise qui aime bien la tranquillité et la sérénité de la maison.»

— Vos désirs sont donc tout à fait réalisés: la famille et le théâtre.

— Oui, et je vous assure que je considère ainsi ma vie comme complète et heureuse.

Thérèse s'est tue un moment puis, devant mon insistance à vouloir découvrir des anecdotes originales à rapporter, elle m'a dit en souriant le plus doucement du monde:

— Vous savez... les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

Voilà en deux mots toute l'histoire d'une petite épouse et d'une grande comédienne qui, si elle réussit dans l'un ou l'autre de ses deux rôles, c'est qu'elle est animée d'un cœur noble épris de toutes les vertus qui rendent la vie digne d'être vécue. La formation, tant humaine qu'artistique de Thérèse Cadoret-Vien, est basée sur des principes simples et universels comme l'humanité elle-même.

Puisque nous parlons de formation, nous demandons à Thérèse de nous rappeler les débuts de sa carrière artistique.

[Lire la suite page 30]



Le profil régulier de THERÈSE CADORET se dessine sur l'ombre ambiante du studio de télévision durant une scène de *Ce soir à Samarcande*, où elle partageait la vedette avec Paul Dupuis. (Photos Alain, Le Samedi)

Il y a 35 ans . . .

LE TSAR NICOLAS II ET SA FAMILLE MOURRAIENT ASSASSINÉS

Quand les circonstances de ce massacre purent être mises à jour, le monde en frémit d'horreur. — Cette année, à Montréal, comme un peu partout dans le monde libre, un Te Deum fut chanté à la mémoire

de la famille impériale. Nous voulons rappeler ici, aussi simplement que possible (les faits parlent d'eux-mêmes), quels furent le règne de Nicolas II et les circonstances dans lesquelles il disparut.



1917. Le Tsar est en état d'arrestation depuis son abdication. On distingue à droite les sentinelles qui montent la garde, baïonnette au canon.

Le Tsar et le Tsarevitch Alexis durant la Grande Guerre. Ils portent l'un et l'autre les uniformes de "L'escorte personnelle de sa Majesté" d'origine caennaise.



Né le 18 mai 1862, Nicolas II, Empereur de Russie, fut fusillé le 17 juillet 1918 ainsi que toute sa famille, dans des circonstances qui dépassent en horreur tout ce que les révolutionnaires avaient pu jusque-là imaginer contre leurs souverains.

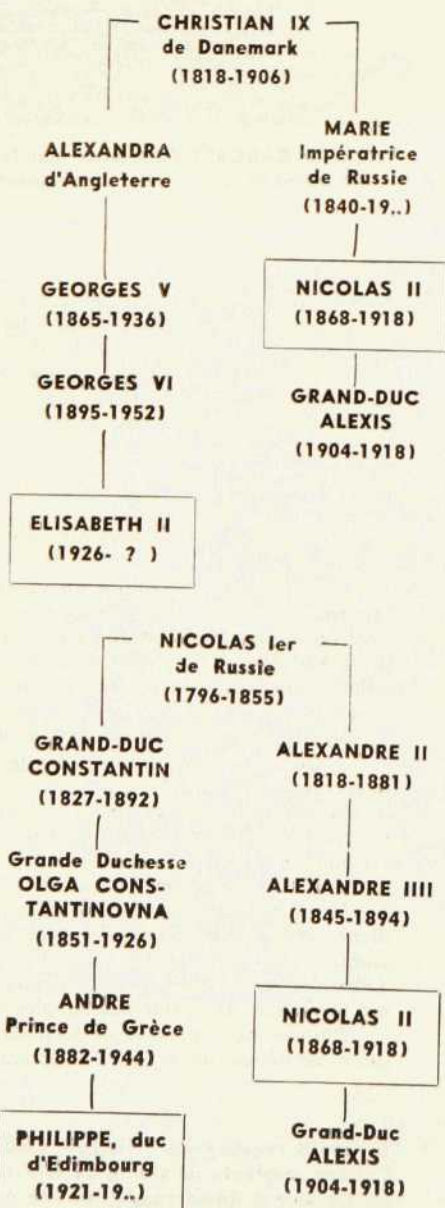
Le 26 novembre 1894, quelques semaines seulement après la mort de son père, l'empereur Alexandre II, Nicolas épousait la princesse Alice de Hessen qui s'est convertie à

la religion orthodoxe sous le nom de baptême de Alexandra Theodorovna. Née en 1872, l'impératrice eut 4 filles et un fils qui sont : Olga (1895), Tatiana (1897), Maria (1899), Anastasia (1901), Alexis (1904).

Le règne de Nicolas II fut marqué par deux guerres : celle contre le Japon (1904-1905) qui se solda par la défaite russe et le traité de Portsmouth (U.S.) obtenu par l'intermédiaire du président des Etats-Unis ; la Grande Guerre que la Russie n'a même pas finie aux côtés des alliés en raison de la révolution éclatée en 1917.

Remarquons en passant que la première révolution russe remonte à 1905. Née de la poussée de marxistes eux-mêmes engendrés par les Nihilistes (qui assassinèrent Alexandre II en 1881), cette insurrection partit à Saint-Peterbourg et eut sa résonance dans presque tout le pays. Elle ne prit fin qu'avec la proclamation par Nicolas II du manifeste du 30 octobre 1905 par lequel il renonçait à son absolutisme pour donner au pays une monarchie constitutionnelle. Le parlement ainsi créé s'appela la « Douma » et ne vécut que le temps de 4 mandats électoraux. Ce sont en effet les membres de la 4^{ème} Douma qui contraignirent l'empereur à abdiquer le 15 mars 1917. Ils ne se doutaient pas, alors,

COMMENT LA REINE ELISABETH II ET LE DUC D'EDIMBOURG SONT PARENTS DES TSARS DE RUSSIE



Connue sous le nom de Mme Nicolai Koulikovsky LA GRANDE DUCHESSE OLGA

soeur de l'Empereur Nicolas II

vit paisiblement à Toronto. Seuls, peut-être son maintien impérial et l'abondance de son courrier la diffèrent des autres Canadiens.

Apparentée à la Reine Elisabeth II et à toutes les familles royales d'Europe au même titre que son frère, la Grande Duchesse arriva au Canada en 1948 avec toute sa famille : son mari, le colonel Koulikovsky, ses deux fils, Goury et Tihon Nikolavitch, qui firent la guerre dans l'armée danoise, leurs deux belles-filles danoises et leurs petits-fils. Une vieille servante de 85 ans, Emilia Tenso, les accompagnait qui n'avait pas quitté la famille depuis plus de 50 ans.

Après des années d'horreurs et d'angoisses, la Grande Duchesse et son époux (ils se sont mariés en 1916) purent quitter la Russie Bolchevique en 1920 via Constantinople et la Mer Noire. Ils passèrent 28 ans au Danemark. Là, le colonel s'occupa d'agriculture, comme il le fera à son arrivée au Canada. Au Danemark, la famille Koulikovsky connut encore les horreurs de l'occupation nazie qui, cependant, ne donna lieu à aucune mesure spécialement dirigée contre elle. Quand, après la défaite allemande, le Rideau de fer s'approcha dangereusement du Danemark, ce fut, pour les Koulikovsky le signal d'un nouvel exode. Ils vinrent au Canada via l'Angleterre où vit la Grande Duchesse Xenia, soeur de Mme Koulikovsky, et, malgré leur âge, portèrent suffisamment d'intérêt à notre pays pour s'y organiser une vie nouvelle. Mnuis de visas réguliers d'immigrants, ils achetèrent une ferme dans le comté d'Halton (qui évoque si bien l'Ukraine, paraît-il) et la cultivèrent avec grand soin.

Aujourd'hui installés à Toronto, les Koulikovsky y ont transporté maints souvenirs des splendeurs passées. Bien qu'ils soient très attachés à leur histoire et à leurs origines, ils en parlent sans regrets et sont particulièrement tournés vers l'avenir.

La Grande Duchesse est un peintre renommé dont les oeuvres furent exposées avec gros succès à Londres. Elle trouve dans nos paysages canadiens une source d'inspiration qui l'enchantent.

FAMILLE

par REMY LAURENT

des catastrophes qui allaient entraîner leur décision prise à la légère.

La Grande Guerre était dans sa troisième année d'horreurs. La Russie y avait été fort mal préparée et s'en trouva toute désorganisée. Du désordre, des restrictions dues uniquement à un mauvais acheminement des denrées alimentaires, naquit un climat favorable à des manifestations populaires. On commença à Saint-Petersbourg par de simples revendications économiques, mais, en un jour, l'affaire prit un tour politique. Les conscrits de la ville mal équipés et mécontents, prirent le parti des manifestants: la révolution éclata tout bonnement. L'étincelle, cependant, trouva un gouvernement peu énergique et des hommes fermement décidés à en tirer avantage.

L'empereur quitta en hâte son Etat-Major de Moguilev et voulut rejoindre Saint-Petersbourg. Mais à Dno son train spécial fut stoppé d'autorité, trois membres de la Douma se présentèrent qui conseillèrent vivement à l'empereur d'abdiquer en faveur de son fils. Mais le jeune Alexis souffrait d'une dangereuse hémophilie transmise par la famille Hesse de sa mère. Nicolas II remit donc les pouvoirs à son frère cadet, le Grand-Duc Michel. Ce dernier renonça au trône avant même que le pays ne se soit prononcé sur la forme de gouvernement à adopter: monarchie ou république. Le pouvoir tomba donc entre les mains du Gouvernement Provisoire dont les impairs allaient précipiter le pays à la catastrophe. Le premier président fut le prince G. E. Lvov, puis, peu à peu, Alexandre Kerensky «ui vit actuellement aux Etats-Unis comme citoyen américain.

Le commencement de la fin

Lorsque l'empereur détrôné voulut rejoindre son palais de Tzarkoié-Selo, (près de Saint-Peterbourg) il se trouva, avec toute sa famille, sous mandat d'arrêt. La première

[Lire la suite page 30]

Les Grandes Duchesses O'ga et Tatiana, les deux filles aînées du Tsar. Elles portent les uniformes des régiments de la Garde Impériale dont elles sont respectivement colonels. Le Tsar avait deux autres filles: Marie et Anastasie, plus jeunes.



L'impératrice Alexandra Theodorovna, née princesse de Hesse. Elle porte la grande tenue d'apparat sur laquelle on peut distinguer le cordon de l'Ordre de Saint-André réservé aux familles royales et aux princes du sang. Cette photo est antérieure à 1914.

Ci-contre, le Tsar Nicolas II de Russie et la Tsarine Alexandra portaient des costumes de Boyards au cours d'un bal masqué donné au palais impérial, en 1913. — Ci-dessous: le couronnement de la Tsarine en 1895. Quelques minutes avant de couronner son épouse Nicolas II avait reçu sa propre couronne des mains du Métropolitain (chef de l'Eglise orthodoxe) dans la cathédrale du Kremlin.





(Photos Alain, Le Samedi)

La deuxième ville de langue française du monde

MONTREAL

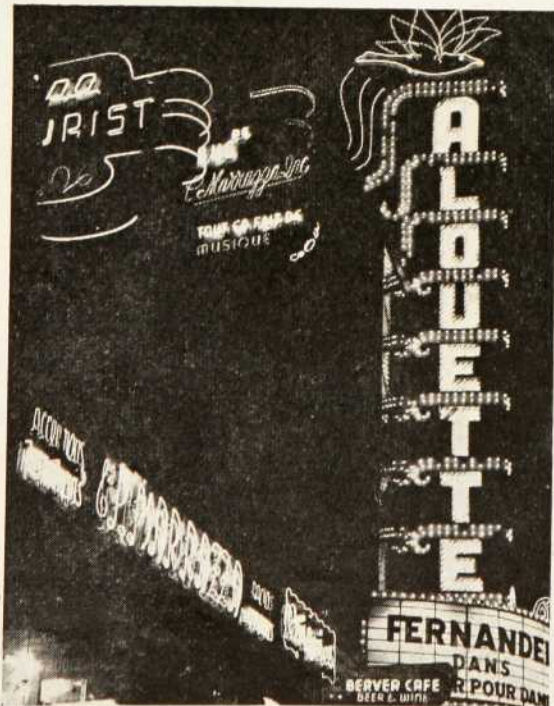
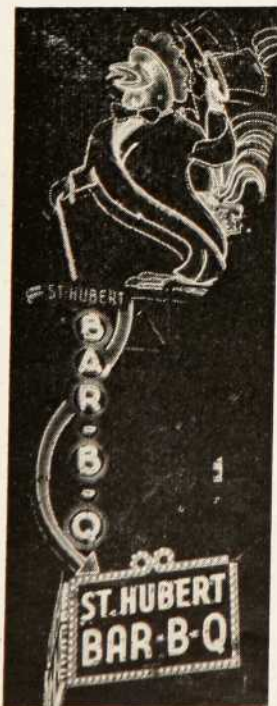
De l'avis de ceux qui ont voyagé, Montréal est peut-être la ville la plus gaie de l'Amérique du Nord, la plus agréable, sans doute, à habiter. New-York, certes, offre des ressources infiniment plus variées, mais, en revanche, écrase l'homme sous un anonymat démoralisant, l'humilie sans cesse entre des murs qui ne sont pas à son échelle. D'autres villes ont plus de çà ou de ça, mais Montréal propose une heureuse moyenne en tous genres. C'est ainsi qu'à une vigoureuse touche de tradition canadienne-française, notre métropole ajoute un caractère cosmopolite fort enrichissant à tous égards. L'autochtone, comme l'immigrant, peut vivre ici à sa guise, développer les activités et les loisirs qui lui conviennent.

Nous n'irons pas dire qu'il ne reste rien à faire à Montréal, que tout est parfait, loin de là. Trop de journalistes et d'orateurs se sont étendus sur les carences de notre ville, qu'il s'agisse de théâtres, salles de concert ou autres. Mais nous reconnaissons que la pâte est bonne, qu'elle lève de façon satisfaisante dans un grand brassage de races et d'idées. On travaille sans cesse à ces améliorations, que peut-on demander de mieux ? Que ça n'aille pas assez vite ? Paris s'est bien construite en 2000 ans !

"J'aime les nuits de Montréal, ça me rappelle la place Pigalle", dit la chanson du populaire Raffa.

De fait, les nuits de Montréal, dans leur flot de néon, sont particulièrement animées dès que les conditions climatiques le permettent... et jusqu'à une heure très avancée. Nous disposons maintenant d'une gamme de restaurants de qualité qui savent retenir le client et le touriste par leur variété et une riche couleur locale. Nous disposons d'un choix de boîtes de nuit comme peu de villes du monde. Toutes, c'est vrai, n'offrent pas régulièrement un programme de première qualité, mais nous pouvons nous vanter d'avoir su retenir les talents locaux tout en attirant les plus grandes vedettes internationales.

Il y en a pour tous les goûts à Montréal. Chacun trouve sa pâture. Voilà bien ce qui caractérise une grande ville dans un pays libre.



C'EST à peine avec une surprise amusée, en notre âge atomique où personne ne s'étonne plus de rien, que l'habitant de Denver, (Colorado), observe aujourd'hui son voisin en train d'ouvrir une boîte de conserve contenant un homard vivant, pêché quelque soixante-douze heures auparavant près de Boston.

Un peu plus surpris, certainement, était, en 1911 l'inconnu à qui l'on révéla, à Londres, que la soupe aux pois et le plat de boeuf qu'il venait d'avalier avec délices provenaient d'un stock de conserves abandonné en 1824 par le capitaine Edwarg Parry dans l'Arctique et récupéré quelques mois auparavant (une autre boîte contenant du veau rôti, de la même provenance, est encore exposée dans un musée de Londres).

Mais il faut remonter plus loin dans le temps, vers 1810, pour trouver des hommes qui crièrent véritablement au miracle : des soldats de Napoléon qui, à la place de l'habituel lard salé, truffé de vers blancs, et de l'inévitable viande séchée qui exigeait une mastication de trois jours avant de consentir à glisser dans le gosier, trouvèrent, dans leurs gamelles, en Egypte, des légumes, des fruits (hors-saison) et de la viande d'apparence fraîche que le cuisinier extrayait de mystérieuses bouteilles de verre.

Un an auparavant Napoléon Bonaparte avait remis à l'auteur de ces miracles, un boulanger chauve aux sourcils touffus : Nicolas Appert, de Châlons-sur-Marne, une récompense de douze mille francs (\$2,400.).

Cette somme avait été promise quinze ans auparavant par le gouvernement « à celui qui inventerait une méthode pour préserver la nourriture des armées ». — A cette époque le scor-

publié « l'Art de préserver toutes sortes de substances animales et végétales » (ce boulanger était un chercheur, mais non pas un savant) il mourut en 1841 sans savoir réellement comment il y parvenait.

C'est le grand Louis Pasteur qui, en 1860, (dix-neuf ans plus tard) en révélant au monde que la nourriture s'avariait par une fermentation due à la présence d'un bacille, expliqua ce qu'il advenait lorsque Appert faisait, à Paris, bouillir ses bouteilles gorgées d'aliments et scellées.

Les bouteilles furent bientôt remplacées par des boîtes, utilisées pour la première fois en 1813 par l'armée et la marine britannique après que l'Anglais Peter Durand eût introduit et patenté la boîte de fer étamé qu'il appelait « tin canister » que nous connaissons encore aujourd'hui. Aujourd'hui elle est, par la faute d'un ouvre-boîte défectueux, parfois difficile à ouvrir, elle est toutefois moins rebelle que les premières boîtes, véritables coffres-forts en miniature, dont on ne venait à bout qu'à l'aide d'un ciseau à froid et d'un marteau de dimensions respectables.

Après avoir servi l'armée, surtout l'armée française, les conserves firent timidement leur apparition sur le marché civil, où le client était encore méfiant. Mais elles furent accueillies avec satisfaction par les explorateurs, dont Parry, cité plus haut. Celui-ci fut cependant devancé dans cette expérience par le Russe Otto van Kotzebue en 1815.

La première partie de l'histoire de la boîte de conserve s'arrête là, en ce qui concerne l'Europe. La seconde s'est déroulée aux Etats-Unis, où



Se tenant devant un stock impressionnant et tout luisant de boîtes finies, une jeune et souriante employée de l'American Can Co. tient en main les pièces composantes du récipient hermétique. Des millions de boîtes sont ainsi faites à Montréal pour les consommateurs du Québec et de l'Est canadien.

Il y a plus de 200 ans naissait en France Nicolas Appert, inventeur de la conserve. (1813).

L'histoire de la mise en boîte

but, surtout, faisait de gros ravages chez les soldats dont l'alimentation, soumise au hasard des campagnes, était souvent trop pauvre en vitamines, alors ignorées, d'ailleurs, mais dont la carence ne se faisait pas moins sentir.

Ce qui frappait le plus chez Nicolas Appert (1752-1841), c'était l'étonnante limpidité du regard qui, lorsqu'il ne disséquait pas son vis-à-vis avec la précision du bistouri, prenait l'expression rêveuse du lycéen fatigué, au cours de trigonométrie.

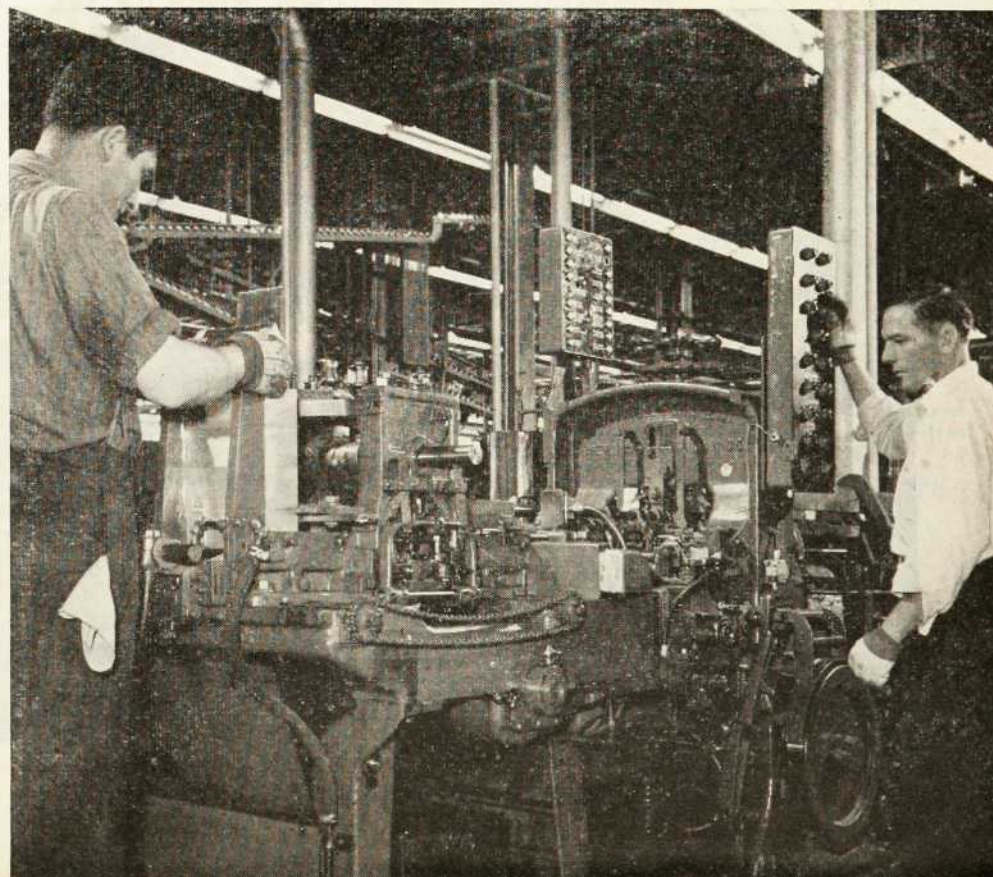
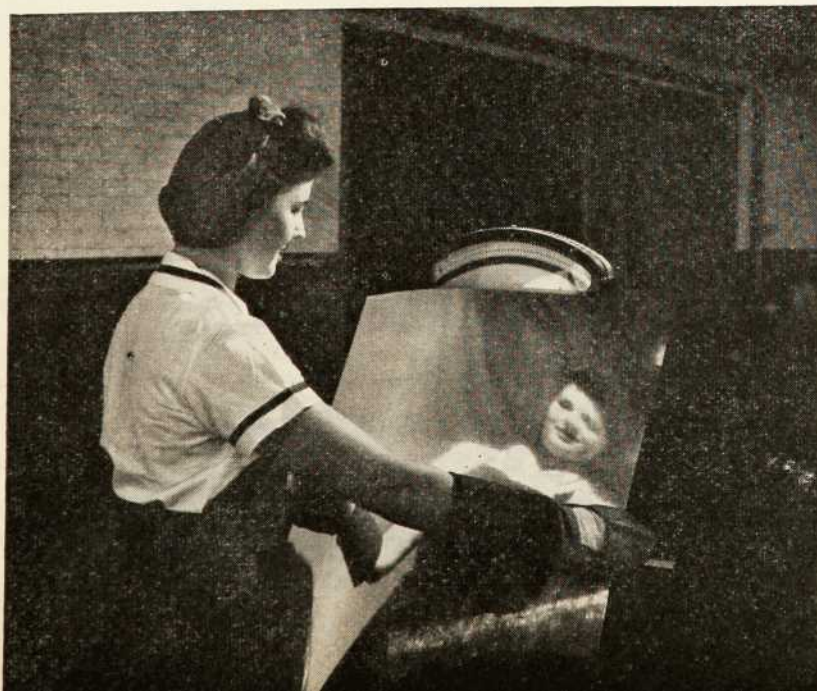
Pendant quinze ans Nicolas Appert mit des saisons (autant dire du temps) en bouteille, mais, même après avoir réussi à préserver une cinquantaine de produits alimentaires et avoir

elle a abouti à la création de 3,500 conserveries produisant annuellement vingt milliards de boîtes, depuis le vulgaire légume, jusqu'au jambon, en passant par les spécialités pour bébés, le poisson, le lait, la bière, la soupe, les jus de fruits, etc..., soit [Lire la suite page 30]

par MARTIN MEROY

Cette machine, appartenant à l'American Can., joue un rôle de première importance dans la fabrication moderne des boîtes de conserves. Elle fait la boîte d'un seul coup et fixe le fond. Le conserveur utilise un appareil similaire pour le sertissage des boîtes pleines.

Dans un atelier de la Dominion Foundries and Steel, de Hamilton, une jeune fille peut se mirer sur les plaques de métal servant à la fabrication des boîtes de conserves.



Roman policier

CHERCHEZ LA FEMME

par LUCIEN BORNERT

JUILLET 1940, malgré l'heure matinale le soleil est brutal, il dore les coteaux cernant le petit bourg de Ridac placé dans une cuvette. Par un petit chemin creux et ombragé, une vieille à la tête ridée comme une pomme cuite s'en va faner, cahin-caha, son râteau sur l'épaule vaillante encore malgré les ans.

En arrivant près du petit pont de pierre qui saute la Livette, un minuscule et capricieux ruisseau aux trois quarts asséché à cette époque de l'année, la vieille pousse un cri. Elle vient d'apercevoir, couché en chien de fusil, le corps d'un homme gisant dans le lit du cours d'eau. La tête baigne entièrement dans l'eau, seul le côté droit émerge.

Maîtrisant son émotion, la vieille, formée à la dure discipline des champs, examine attentivement. Pas de doute, l'homme est mort... noyé, dans les trente centimètres d'eau, au maximum. Comment cela est-il Dieu possible ?

C'est un soldat, revêtu de l'uniforme kaki, il est nu-tête, mais sur sa manche droite on aperçoit un galon blanc.

La bonne femme en a assez vu, le cœur battant, ses vieilles jambes marchant aussi vite que possible, elle se hâte vers le village pour donner l'alarme.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre dans Ridac, aimable petit village de trois cent vingt âmes, mais dont la population était à ce moment décuplée à cause de la présence d'environ quinze cents soldats en instance de démobilisation. Tous les militaires éveillés à cette heure (et ceux qui ne l'étaient pas le furent), se transportèrent sur les lieux de l'accident. De sorte qu'il y eut bientôt, autour du petit pont et sur les rives du ruisseau, une foule compacte et bruyante, grâce à la présence des enfants qui, malgré les objurgations les plus impératives, restaient là et menaient un infernal tapage.

Bien entendu, les gendarmes, car il existait une gendarmerie à Ridac et le commandant militaire du canton, le chef d'escadron de Blême, furent prévenus des derniers comme cela arrive toujours en pareil cas.

En arrivant sur les lieux, le brigadier de gendarmerie Bécuche dut faire appel à toute son autorité pour se frayer un passage :

— Allons, voyons, voulez-vous vous écarter... et d'abord, vous n'avez rien à faire ici, allez-vous-en chez vous !

Mais nul n'obéissait, on s'écartait cependant en rechignant. Bécuche et le commandant arrivèrent tant bien que mal sur le petit pont et aperçurent la victime.

Incontestablement, il est mort ! dit le brigadier, puis il se tourna vers les nombreux soldats et questionna : Comment qu'il s'appelle, ce gars-là ?

Vingt voix au moins répondirent, de sorte que l'on ne comprit rien du tout, alors le commandant de Blême, d'un geste de son inséparable cravache, désigna un homme :

— Vous, là, répondez, connaissez-vous le nom de la victime ?

L'autre, malgré sa tenue plus que débraillée, il avait le torse nu, rectifia inconsciemment la position et répondit sans hésiter :

— Oui, mon commandant, c'est le maréchal des logis, Dolin Louis.

— Vous le connaissez bien ?

*Un roman palpitant aux
événements sans cesse rebondissants
L'amour s'oppose au devoir.
Lequel triomphera ?*

Dessin de JEAN MILLET



— Oh! oui, il est de ma compagnie, la 412.
— Bien, vous resterez à la disposition de la gendarmerie... Vous avez des questions à poser, brigadier?

D'un geste familier, Bécuche releva son képi et de la même main gratta son crâne chauve:

— Dame... oui, mon commandant..., mais faudrait d'abord enlever le corps de là... c'est pas un spectacle pour les enfants.

Un sous-officier s'approcha du commandant:
— Nous avons des brancards, mon commandant, dans nos sanitaires, voulez-vous que nous nous chargions de ce transport?

— Entendu, mon petit, et faites vite, le gendarme a raison, il importe de soustraire ce cadavre à l'examen de tous ces gens.

Puis, se tournant vers le brigadier:
— Votre opinion?... un accident?

— Oh! bien sûr... tel que vous le voyez, ce gars-là a dû prendre une fameuse cuite hier soir, il s'est trompé de chemin en voulant rentrer. Arrivé ici, il a basculé par-dessus bord en se penchant probablement... ç'a fait une chute de deux mètres, ça l'a étourdi et il s'est noyé dans cette flaque d'eau.

Le chef d'escadron eut une grimace:
— C'est pénible tout de même... mourir de cette façon, un soldat qui avait fait la guerre et qui attendait sa démobilisation, pas de chance... pas de chance vraiment...

« Ah! voici nos brancardiers, où voulez-vous que l'on transporte cet homme, brigadier? »

Sans se rendre compte de l'ironie macabre de sa phrase, Bécuche répondit:

— Ben, à la gendarmerie, dans la prison, c'est encore là qu'il sera le plus tranquille!

Avec un sourire plein d'ironie, le commandant tendit son étui à cigarettes à son interlocuteur qui accepta:

— Pas de refus, mon commandant. Ah! je vais aider à charger ce bougre-là.

Les soldats munis de brancards s'étaient approchés de la berge, refoulant les curieux. L'un d'eux avait quitté ses sabots et était entré pieds nus dans le ruisseau. Avec bien des efforts, il parvint à amener sur l'herbe le corps qui pesait lourd, car les vêtements étaient trempés, puis il fut vite chargé sur le brancard.

— Regardez, mon commandant, observa Bécuche, en désignant des maculatures sur la veste du cadavre, qu'est-ce que je vous disais... il a vomi.

Le chef d'escadron pinça le nez en répondant:
— Oui, c'est parfaitement exact... Allons, vous autres, recouvrez ce cadavre avec un treillis, n'importe quoi... et que tout le monde s'en aille, c'est compris? Il n'y a rien à voir ici!

Mais la foule avait au contraire augmenté, tout Ridac était maintenant dans la plaine à contempler ce spectacle macabre. Aussi fut-ce un énorme et bavard cortège qui accompagna les brancardiers jusqu'à la gendarmerie heureusement proche.

Le corps placé sur la couchette réservée aux prisonniers, qui étaient aussi rares que le merle blanc à Ridac, le commandant militaire du canton et le brigadier gagnèrent le bureau de ce dernier. Confortablement installé dans un fauteuil, les bottes étincelantes haut croisées, mordillant machinalement la poignée de sa cravache, le chef d'escadron examina un instant en silence le brigadier Bécuche. C'était un grand et gros homme à la figure rougeaude, aux cheveux rares. Il présentait une particularité, ses yeux étaient presque asiatiques, et il semblait regarder au travers de deux minces fentes. Il faut avouer que, dans ce visage nettement... paysan, ces yeux bridés ne lui donnaient pas un air très intelligent. Peut-être était-ce une apparence...

— Brigadier, dit soudain le commandant, il va falloir que vous m'établissiez un rapport circonstancié sur cet accident. Voulez-vous que pour faciliter vos recherches je vous envoie tous les sous-officiers de la 412 qui étaient les camarades du mort?

— Ah! oui, mon commandant, répondit le gros homme en soupirant, et le plus rapidement possible, il faut nous débarrasser de cette histoire-là.

— Bien, j'ai d'autre part envoyé chercher le lieutenant Hébert commandant la 412 et qui doit, lui aussi, me fournir un rapport. Vous pourrez collaborer utilement, n'est-ce pas?

— A vos ordres, mon commandant, quatre yeux sont mieux que deux!

« Surtout lorsqu'ils sont aussi mal foutus que les tiens! » pensa le commandant, mais il n'en souffla mot car c'était un homme fort bien élevé.

Comme on frappait à la porte, Bécuche cria:
— Entrez!

Un lieutenant d'une cinquantaine d'années, le poil gris, le visage rubicond, ressemblant à s'y méprendre à un pot de tabac, pénétra dans la pièce. Il salua, figé en un impeccable garde-à-vous.

— Bonjour, Hébert, dit le commandant en lui tendant la main, voici le brigadier... comment déjà?

— Bécuche, répondit l'intéressé.

— Voici donc le brigadier Bécuche avec qui vous allez vous mettre en rapport pour faire votre compte rendu sur l'accident survenu au maréchal des logis Dolin.

— Entendu, mon commandant, répondit l'officier en donnant une poignée de main au brigadier, mais quel stupide accident, ce malheureux... un gentil garçon, d'ailleurs, tout jeune... une trentaine d'années...

— Oui, répondit le chef d'escadron avec une moue, je n'aime guère les ivrognes cependant.

— Oh! mon commandant, si certains hommes boivent un peu trop, ils ont des excuses, ils s'ennuient comme des rats dans ce trou où il n'y a aucune distraction.

— Mais oui, Hébert, dit sarcastiquement le chef d'escadron, j'oubliais que vous n'êtes pas ennemi, loin de là, de quelques apéritifs, eh bien! au revoir, messieurs, je compte sur vos rapports pour la fin de cet après-midi.

Il sortit après avoir vaguement porté la main au képi. Rouge encore de l'apostrophe de son chef, Hébert se tourna vers Bécuche:

— Un peu dur parfois, le commandant, mais chic!

II

Le lieutenant Hébert relève la tête, pousse un gros soupir, s'éponge le front avec un vaste mouchoir et soupire:

— Eh bien! mon vieux gendarme, je ne sais pas où vous en êtes, mais moi, j'ai terminé, c'est pas trop tôt! Quelle barbe que ce genre de travail, j'ai horreur de cela!

— Pas tant que moi, mon lieutenant, pas tant que moi, répond Bécuche avec son brave accent du Lot, heureusement, je n'en ai plus pour longtemps..., mais tous ces interrogatoires... enfin, nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas? Voici, en termes succints, ce que je dis dans mon rapport:

« Le 12 juillet, à 6 h. 30 du matin, la femme Genvrier Clémentine a découvert le corps du maréchal des logis Dolin Louis, de la 412 Compagnie de Transport. Il découle de notre enquête que ledit sous-officier avait bu plus que de raison au café Martin, place des Platanes, et qu'il avait quitté cet établissement le 11 à 21 h. 45, seul et ayant peine à conserver son équilibre. Comme ledit Louis Dolin couchait dans la grange du sieur Jolibois Ernest, sise rue Clément-Marot, et que l'on a découvert son cadavre en dehors du pays, mais d'un côté diamétralement opposé, il ressort que la victime s'était égarée. Qu'arrivé au pont de la Livette, Dolin Louis s'est senti pris de malaise, qu'il s'est penché à seule fin de restituer le trop-plein de son estomac et qu'il a basculé. Le choc l'ayant étourdi, il est mort asphyxié dans les trente centimètres d'eau de la Livette. »

Dans les brandes

*Ami de la vache qui broute,
Du vieux chaume et du paysan,
Dès le matin je prends la route
De Château brun et de Crozan.*

*Dans l'air, les oiseaux et les brises
Modulent de vagues chansons,
A mon pas les pouliches grises
Hennissent au bord des buissons.*

*Sur les coteaux et les pentes,
Aux environs du vieux manoir,
Je revois les chèvres grimpantes,
Les moutons blancs et le chien noir...*

*Et je m'en reviens à la brune
Tout plein de calme et de sommeil,
Aux rayons vagues de la lune,
Ce mélancolique soleil!*

— Alors, qu'en pensez-vous, mon lieutenant?
— C'est très bien, brigadier, c'est très bien... mieux que le mien même... enfin, ils disent tous les deux strictement la même chose, et c'est ce qui importe.
« Eh bien! si nous allions boire un petit apéritif, pour nous récompenser de ce magnifique labeur, qu'en pensez-vous? »

— Bonne idée, mon lieutenant, c'est pas de refus. Ayant remis leurs képis, les deux hommes sortirent du bureau. Dans le couloir, une grande et belle femme, avec un beau rire, interpella le brigadier:

— Où vas-tu, Emile, de ce pas?
— C'est ma femme, répondit le gendarme à l'adresse du lieutenant. Puis il poursuivit:

— Nous allons boire l'apéritif, ma chérie. S'appuyant sur son balai, la femme reprit, avec son sourire éclatant:

— Pas plus de trois, alors!
Une fois dehors, les deux hommes se dirigèrent vers la place des Platanes, au café de Paris, aux méridionales arcades, malgré son enseigne.

— Votre femme est charmante, brigadier, dit le lieutenant en s'asseyant à la terrasse.

— Oui, répondit Bécuche, elle a toujours le sourire, c'est assez précieux..., même quand on s'enguirlande, elle rit. C'est un peu énervant, des fois.

— Ça vaut bigrement mieux qu'une femme comme la mienne qui est toujours en train de rouspéter. Enfin, c'est la vie... et je serai quand bien même content de la revoir le plus rapidement possible.

« Alors, qu'est-ce qu'on boit, deux anis bien tassés? »

Le brigadier ayant acquiescé, les deux hommes dégustèrent bientôt la boisson opaline, examinant d'un oeil calme les nombreuses voitures, militaires et civiles, camions, camionnettes, autos de tourisme garées sur la place qui en acquiescèrent une physionomie inaccoutumée. Il régnait, sous un ciel implacablement bleu, une étouffante moiteur et les nombreux militaires qui passaient, les bras ballants, légèrement vêtus pour la plupart, paraissaient respirer un écrasant ennui. Quelques vieux paysans tannés, recuits par le soleil, trimbalaient une brouette et des gosses jouaient à cache-cache derrière les véhicules en poussant des hurlements stridents.

Tout était calme, paisible, quiet. C'est alors qu'une main se posa sur l'épaule du lieutenant Hébert et qu'une voix jeune et virile questionna:

— Alors, mon vieux, qu'est-ce que tu fais là?
L'interpellé se retourna et reconnut avec un sourire le sous-lieutenant médecin Dantrague, cantonné dans un petit village, à sept kilomètres de Ridac, et qui arrivait en bicyclette, tenant encore sa machine à la main.

— Tu vois, mon vieux, je prends l'apéritif avec le brigadier, si le cœur t'en dit, assieds-toi.

Le médecin posa sa bicyclette le long du trottoir, salua le brigadier et prit place:

— Quoi de nouveau? questionna-t-il.
Bécuche, important, entreprit de conter au nouveau venu le grand événement du village, l'accident du maréchal des logis Dolin.

La physionomie de Dantrague devint sérieuse:

— Vous croyez donc que votre bonhomme, ayant trop bu, a basculé par-dessus le pont? Cela me paraît bizarre!

— Bizarre! pourquoi donc?
— Vous savez, il faut vraiment être ivre, et encore, pour basculer ainsi... enfin! tout est possible, après tout. Et alors, il est tombé de quelle hauteur?

— A peu près deux mètres.
— Et il porte une très forte bosse au front?

Bécuche se gratta la tête:
— Dame! encore assez, oui... enfin, une bonne bosse.

— Oui, une bonne bosse, mais pas suffisante pour qu'il soit complètement assommé. En admettant qu'il ait été étourdi, il est curieux que l'eau froide d'abord, la sensation d'étouffement ensuite ne l'aient pas fait se tirer de sa fâcheuse position.

Hébert, vaguement inquiet, posa sa large main sur la cuisse du médecin et questionna:

— Alors, qu'est-ce que tu veux dire par là?
— Eh bien! que j'aimerais examiner le corps, est-ce possible?

— Mais bien entendu, docteur, assura Bécuche, le temps de finir notre apéritif et nous allons y aller, c'est à la gendarmerie.

Le brigadier fit une grimace, plissa plus encore ses yeux et dit d'une voix légèrement embarrassée:

— Alors, si des fois il était pas tombé tout seul, ça voudrait dire qu'on l'aurait poussé, et si on l'a poussé...

— Nous serions en présence d'un crime, hélas! trança Hébert, ça risque d'être gai, c'est pour le coup que le commandant va faire du boucan.

PROFITANT de ce qu'elle se trouvait seule un moment dans le grand salon d'essayage, la baronne de Stances se rapprocha de Mlle Simone—Simone Vêrard, première au rayon de couture, chez «Bocher Soeurs», la maison à la mode—et, d'un petit ton entendu :

— A propos, dit-elle, toutes mes félicitations...

Mlle Simone s'arrêta, les bras levés, tenant la robe qu'elle s'apprêtait à aller poser sur un fauteuil.

— Me féliciter ? Et à quel sujet ?...

— Ce mariage...

— Un mariage ? de qui donc ?

— Comment, qui ? Mais, vous !

— Moi ! Quelle est cette plaisanterie ?...

Et Mlle Simone éclata de rire.

Mme de Stances, un moment démontée, reprit :

— C'est trop de discrétion... avec moi, ce n'est pas gentil... D'autant que d'autres sont plus bavards... votre futur...

— Mon futur ? Vous le connaissez ? Et c'est de lui que vous tenez la chose ?

— Je ne le connais pas personnellement, non, mais nous avons de communes relations. Et il ne cache pas, lui...

— Par exemple... Je puis bien vous assurer, en tout cas, pour ce qui est de moi...

Elle alla jeter la robe sur un meuble voisin et, revenant :

— Vous avez dû vous abuser par quelque similitude de nom... Je ne suis pas seule de mon espèce... ni du nom... Il doit y avoir quelque autre Simone Vêrard qui court les rues, ou les salons, voilà tout...

— Il n'y a qu'un malheur à cela, par les précisions qui m'ont été données... Il n'y a pas quarante-huit Simone Vêrard, que je sache, natives d'Angoulême, où vos parents tenaient une grosse fabrique. Je connais votre famille du reste, et ce n'est pas d'aujourd'hui, puisque je suis de la région. Allons, ne niez plus. Vous ferez une gentille Madame de Rodena.

— De Rodena ?

— Oui, le banquier du boulevard Haussmann. C'est

*Tout est bien qui finit bien.
La vérité en se faisant jour
peut entraîner
un grand bonheur.*

Dessin de JEAN MILLET



quelque chose... et c'est quelqu'un... mais avec vous, c'est encore lui qui fera la bonne affaire.

Mlle Simone devint subitement sérieuse.

— C'est inimaginable. Je proteste que je ne connais pas de M. de Rodena... et, à moins de prétendre qu'il se soit mis en tête de m'épouser sans m'avoir jamais vue non plus... Du moins, ajouta-t-elle en souriant, aurait-il pu me consulter, avant d'aller le crier sur les toits...

— Vous me paraissez sincère, fit Mme de Stances, songeuse. Alors, qu'est-ce à dire ? Quelqu'un se serait-il servi de votre nom ?... Je me demande dans quel but... A votre place, j'éclaircirais la chose...

— Bah ! du moment que ce n'est pas moi.

— Vous avez tort.

La baronne partie, Simone Vêrard courut conter l'imprévue nouvelle à une de ses collègues.

— Si tu ne le savais pas, je t'apprends que je me marie...

— Je te félicite, répondit l'autre. Vois-tu, tu ne m'apprends rien... Comme tu n'en soufflais mot... j'évi-tais de t'en parler la première...

Simone n'en revenait pas.

— Ainsi tu le savais ! ...toute la maison savait, je parie !... Tout le monde était au courant... sauf moi !

— Comment ?

— Ça ne va pas se passer comme ça...

Et, plantant là, quelque peu ahurie, son interlocutrice, la blonde première, qui était une petite femme de décision, partit s'habiller.

Il n'était pas six heures, mais elle ne s'attarda pas à attendre l'heure rituelle de sortie.

A la banque, boulevard Haussmann, elle trouva, naturellement, portes closes. Mais, par une petite porte, dans le vestibule de l'immeuble, elle réussit à s'introduire dans la place.

Un employé qui passait vint à elle.

— La banque est fermée, Madame.

— Je sais... ou plutôt, vous voyez, elle est mal fermée... M. de Rodena je vous prie...

L'employé eut un sourire de condescendance pitie devant une demande aussi insolite...

— Vous avez rendez-vous ?

— Non... (elle regretta presque aussitôt ce « Non » jeté à l'étourderie) mais je tiens à le voir tout de suite. Voulez-vous m'annoncer.

— Je doute qu'il vous reçoive à cette heure-ci... D'ailleurs il est peut-être déjà parti.

— Vous m'obligeriez de vous en assurer.

— Je veux bien essayer... C'est de la part de qui ?

— Mlle Simone Vêrard.

L'employé revint bientôt.

— Si vous voulez me suivre...

Dans le vaste bureau, meublé avec une sévère magnificence, un homme, jeune encore, grisonnant à peine, s'était levé, venant, le sourire aux lèvres, au-devant de la jeune femme. Mais ce sourire se figea...

Elle ne lui laissa pas le temps de se reprendre.

— C'est bien à M. de Rodena que j'ai...

— Parfaitement... Mais, vous-même ?...

— Vous ne me connaissez pas...

— Ma foi...

— Eh bien !... Moi non plus... Et cependant...

M. de Rodena pensa à cette minute... « C'est une folle ». Et il se rapprochait de la sonnette.

Mais la décidée petite femme continuait...

— Et cependant... Comme c'est drôle... Nous allons nous marier... ou du moins, m'a-t-on assuré... C'est vous qui le dites...

M. de Rodena sourit bienveillamment.

— Je vois... Vous vous appelez sans doute réellement aussi... Simone Vêrard. [Lire la suite page 35]

Une Nouvelle

SIMONE ET L'AUTRE

de MARCEL BENOIT

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

Quand finira la course aux étoiles... filantes, au sein de notre baseball semi-professionnel ?

La petite mésaventure (oh ! mésaventure n'est peut-être pas le terme qui convient : mettons que l'expression est provisoire) qui arrive à plusieurs clubs de la Ligue de Baseball Senior des Laurentides illustre, de façon fort convenable, une vérité, dont les équipes semi-professionnelles, d'où qu'elles soient, font généralement trop bon marché, quoique, dans l'ensemble, elles accusent un déficit de plus de \$75,000, cette saison seulement.

Nous ne sommes pas en peine au sujet des propriétaires de tous ces clubs, tous gentilhommes qui n'ont pas en tête l'idée de connaître des profits substantiels. Ça ne leur fait ni froid ni chaud dans le dos de dépenser leur argent, en groupant des joueurs grassement payés, afin de gagner le championnat, alors qu'un seul club — une autre vérité de La Palisse — peut remporter la palme, tant désirée ! Va sans dire, ces messieurs, tous Canadiens-français, souffrent de cette maladie antique : la championnite ! Et pour satisfaire cette passion, ils tiennent mordicus aux services d'un tas de joueurs américains, auxquels ils paient des salaires assez élevés, soit de \$100 à \$150 par semaine, au détriment d'un bon nombre de joueurs montréalais, qui ne reçoivent pas un semblable cachet hebdomadaire, tout en étant de meilleure qualité, sous tous rapports.

La majorité de ces équipes, par le fait même qu'elles ont eu le droit d'engager le plus grand nombre possible de joueurs américains, ont profité largement de cette autorisation au commerce si peu payant et ont eu une tendance à en abuser. On a changé de joueurs bien souvent, pour le plaisir d'en changer, parce qu'on a cru que la nouveauté était une promesse de réussite. Quelle déception !

De plus, plusieurs de ces proprios ont écouté les mauvais conseils de certains joueurs américains, qui ont porté aux nues certains de leurs amis, qui sont venus gagner de \$100 à \$150 par semaine, alors qu'ils ne méritaient qu'une couple de bâtons forts !... ayant toutes les misères du monde à saisir les signaux conventionnels de leurs gérants !

En toute justice, nous devons avouer que plusieurs joueurs américains de ce circuit ont mérité leurs salaires. Quoique les exigences de la vie du baseball commandent l'embauchage de plusieurs joueurs américains, nous soutenons, depuis toujours, que les dirigeants de ce circuit laurentien ne feront pas vieux os, s'ils ne limitent pas l'engagement de sept ou neuf joueurs américains, par équipe. Aussi, ils ne seraient plus obligés de bouleverser, de fond en comble, leurs formations. Puis, ils épargneraient des milliers de dollars, qu'ils doivent déboursier pour frais de transport, venant de Corpus Christi, Texas, de Bâton Rouge, Louisiane, ou de Cuba, alors qu'un certain nombre de nos petits *Canayens* sont relégués au second plan, hélas !

Comme l'écrivait, récemment, notre jeune confrère du Canada, l'affable Bert Soulière : « Un grand nombre de joueurs de baseball canadiens évoluent dans ce circuit, avec un brio remarquable, mais sont de pauvres salariés ou presque, par pure bonté, en comparaison des salaires, accordés à plusieurs importés, ne tarderaient pas à voir leur compte de banque augmenté rapidement s'ils recevaient le salaire d'un dénommé Trechael, qui n'a jamais fait fureur avec les Patriotes de St-Eustache, à ses débuts dans le circuit Cherrier et qui, aujourd'hui, ne figure pas beaucoup plus avantageusement dans l'uniforme du Ste-Thérèse. Evidemment, c'est le privilège des clubs de mettre sous contrat les joueurs qu'ils désirent, mais certains gérants semblent attacher un peu trop d'importance à quelques-uns de ces joueurs étrangers, qui ne valent pas cher sur un losange. Ils ont trop confiance en ces importés et ignorent un peu trop nos joueurs canadiens. Il serait intéressant de connaître le nombre de joueurs, qui ont évolué dans la Ligue Laurentides Senior, depuis le début de la saison... Si cet état de choses continue, dans un an ou deux, les directeurs de ce circuit devront suspendre leurs activités, force majeure !

La médecine des chevaux de course

Les soins donnés aux chevaux de courses sont très nombreux. La majorité des parieurs ne s'occupe pas

de cet item, assez important, ayant l'idée dominante de gagner un billet de vingt dollars, sur une mise minime... A la fin de la saison, seuls les proprios connaissent des gains appréciables, depuis nombre d'années.

On conçoit qu'avec l'organisme fragile des pur sang et les efforts qui leur sont imposés, les visites au médecin sont assez fréquentes. Le matin, propriétaires et entraîneurs des coursiers se rendent à la consultation, pour avoir des conseils, au sujet de l'état physique de leurs pensionnaires.

Pour les opérations, on emploie la table de Daviau. Cet appareil est composé d'un plateau rembourré, pivotant autour d'un axe. Le coursier y est attaché, couché et s'y maintient immobile. Engourdi par le bromure ou autre calmant, il est encapuchonné, puis revêtu d'une large couverture, destinée à empêcher les sangles de glisser. On l'approche du plateau, de façon qu'on puisse accrocher les sangles, qui servent à le soulever et à l'empêcher de bouger. Les médecins vétérinaires des Etats-Unis améliorent, de plus en plus, un procédé qui révolutionnera le monde du turf, d'ici quelque temps.

Le coursier est levé par les crics. Le plateau pivote autour de son axe, jusqu'à ce qu'il soit complètement horizontal. Une fois la table horizontale, chaque membre du cheval de course est, tour à tour, tenu

par des courroies qui, passant à travers les ouvertures pratiquées, sont fixées sur la surface intérieure par des chevilles. Le vétérinaire peut, donc, agir à sa guise. Il pratique l'opération de la castration, très fréquente. Grâce à l'emploi d'une pince, les chairs sont remises en état, sans même qu'une ligature soit nécessaire. Deux ou trois jours après, le cheval de course ne se ressent plus de rien. Il courra, désormais, plus facilement, car tandis que son devant va s'alléger, son arrière-train se développe.

Les pointes de feu aux jambes sont destinées à former une gaine fibreuse, qui sera un bandage élastique et vivant, tout autour des tendons. Elles enrayent le développement des jarçons ou tares osseuses. Les chevaux cornards subissent l'opération de la trachéotomie. Ce dernier mot, technique on ne peut mieux, n'empêche les parieurs de perdre leur argent...

On fait aussi du massage électrique, par transmission, qui rétablit la vitalité et la circulation dans les muscles émaciés. Enfin, pour purger la bête — il y a un si grand nombre d'autres bêtes qui se font purger ! — il faut employer des précautions. Le vétérinaire utilise un instrument, une sorte de pistolet qui, au moyen d'un déclic, envoie une capsule d'aloès, dans l'arrière-bouche du coursier, qui l'avale sans mot dire, de façon naturelle.



A la suite d'une enquête, religieusement menée, nous avons découvert une chose étrange, que nous savions, depuis plus de quarante ans ! Vous êtes surpris, n'est-ce pas ? Nous ne le sommes pas ! Quatre-vingt-dix pour cent des joueurs de baseball américains, de la Ligue des Laurentides, n'aiment pas à recevoir des ordres de gérants canadiens-français. Dans cette province, où sont les gérants de cette nationalité ? Pour répondre honnêtement, il vous faudrait couper les dix doigts de vos deux mains, alors qu'une demi douzaine d'anciens joueurs canadiens pourraient mener leur barque à bon port ! — Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! Vous avez, sous les yeux, une bonne équipe de classe B qui, il y a 30 ans bientôt, aurait dû remporter le championnat de la Ligue de l'Est, au Parc Atwater, les Canadiens de Joe Cattarinich et de Léo Dandurand. Cette équipe possédait quatre ou cinq joueurs canadiens-français de Montréal, qui avaient appris leur baseball à la bonne école, alors que la plupart des joueurs américains jouaient du baseball à peu près, comme le font, cette saison, plusieurs joueurs de la Ligue des Laurentides ! Vous voulez un exemple ? La plupart des lanceurs font l'impossible pour viser les bâtons des cogneurs ! Capish ? Pourquoi ? Ils n'ont pas appris, à la bonne école ! A quoi sert d'enseigner aux gens qui prétendent savoir !... Nous sommes toujours d'opinion que les Canadiens de 1924 auraient dû connaître un meilleur sort s'ils avaient été gérés, sans esprit de parti, si le mentor du temps, Pete Ferrand, un excellent joueur franco-américain, n'avait pas favorisé, outre-mesure, les joueurs américains, au point d'avoir passé au Club Québec, qui remporta le championnat, l'homme Wingo, le meilleur receveur de la ligue du temps. Voilà les noms des joueurs du Club Canadien de 1924 : Première rangée, assis, de gauche à droite : R. S. Saunders, lanceur, M. McMillan, lanceur, Larry Carmel, Pete Farrand, Dutch Lafontaine, Pete Knapp, George Gallagher. Seconde rangée debout : F. Jacobs, le fameux lanceur droitier, Paddy Grenier, décédé il y a une dizaine d'années, Oscar Major, votre correspondant qui sait ce qu'il dit, H. Minetree, Hawk Peeler, R. Hartnett, lanceur, frère de l'ancien fameux receveur des ligues majeures, les Cubs de Chicago, Gabby Hartnett, d'il y a 15 ans, Jess Spring, décédé, ancien joueur du club de hockey Toronto, et Jules Dugal, secrétaire de route, aujourd'hui propriétaire de plusieurs motels de la Floride... Nous allions oublier de dire que feu Jos Cattarinich et Léo Dandurand, deux des plus grands sportsmen du Canada, avaient décidé de se joindre au baseball professionnel, après que le Canadien eût remporté la Coupe Stanley, en 1924. Ils en furent quittes pour dépenser plus de \$20,000, au cours de cette saison de baseball.

“ANNA”

Un autre succès du film italien, avec Sylvana Mangano, Raf Vallone, Vittorio Gassman, Jacques Dumesnil, Gaby Morlay et Patricia Mangano.



Anna (Sylvana Mangano) est une danseuse de cabaret partagée entre son engouement pour Vittorio (Vittorio Gassman) un propriétaire louche de cabaret et un amour propre et honnête avec Andrea (Raf Vallone). Sa vie antérieure l'empêche d'accepter le mariage avec Andrea et nous la trouvons au début du film dans un hôpital de Milan où elle travaille comme garde-malade et novice avant de faire ses vœux de religieuse. Un jour, sa soeur (Patricia Mangano)



lui apporte un paquet de lettres de son ancien fiancé, et elle en est troublée au point qu'elle demande à la Mère supérieure (Gaby Morlay) de lui permettre de prononcer ses vœux immédiatement, permission qui lui est refusée, la supérieure jugeant qu'Anna n'est pas suffisamment détachée du monde. Quelques temps après, on transporte à l'hôpital un blessé, qui n'est autre qu'Andrea, son ancien fiancé. Anna obtient que le meilleur chirurgien de l'hôpital, le Dr Ferri



(Jacques Dumesnil) opère le blessé. Pendant l'opération, Anna songe à sa vie passée, l'atmosphère sordide des clubs de nuit, ses amours avec Vittorio. Elle se rappelle sa première rencontre avec Andrea, leur amour naissant, et toute son indulgence lorsqu'elle lui avoua son passé. Mais Vittorio n'avait pas abdiqué facilement et un jour qu'il poursuivit Anna jusqu'à la ferme d'Andrea, il y eut querelle et bataille et Andrea tua Vittorio après que celui-ci eût blessé Anna. C'est au cours de son séjour à l'hôpital qu'Anna décida d'entrer chez les reli-



gieuses. Quand Andrea reprend conscience, Anna est près de lui, attentive et dévouée. Il la demande de nouveau en mariage mais Anna n'y consent qu'à demi. Comme le départ d'Anna approche, un terrible télescopage survient dans la région et c'est au service des nombreux blessés, qu'Anna comprend enfin que sa vraie place est parmi les malades et les malheureux et décide finalement d'entrer au couvent.



CHERCHEZ LA FEMME

[Suite de la page 9]

« Mais, dis donc, Dantrague, tu nous amènes un tas d'ennuis, et tu nous annonces cela tout à trac. Toi, mon gaillard, tu savais quelque chose! »

Le jeune médecin sourit :

— Oui, j'ai entendu quelques rumeurs, en effectuant des achats pour la popote, tout à l'heure. Mais, avant de vous inquiéter outre mesure, attendons que j'aie vu le corps.

— Eh bien! assura Bécuche en se levant, vaut mieux crever l'abcès, tout de suite, allons-y.

Quelques instants plus tard, le sous-lieutenant examinait attentivement le cadavre de Dolin. Au bout d'un court instant, il releva la tête, les sourcils froncés :

— C'est bien ce que je pensais, la bosse au front est consécutive à la chute, mais ce qui a motivé la chute, c'est ceci. Tenez, regardez.

Hébert et Bécuche se penchèrent. Dans le petit local aux murs blanchis à la chaux qui servait de prison, il ne faisait guère clair, car le jour tombait d'une fenêtre abondamment grillagée et qu'une vigne accaparait complètement ou presque. De sorte qu'il régnait dans cette pièce une lueur verte d'aquarium. Cependant, les deux hommes virent distinctement, à la hauteur du cervelet, la plaie contuse que leur désignait le médecin.

— Ceci, poursuivait celui-ci, cernant la plaie du mal avec son index, a été produit avec un instrument contondant asséné avec force. Il semble, au premier abord, que la boîte crânienne a été défoncée. Il est vrai qu'à cette place, sa résistance est moindre qu'en d'autres endroits.

« Comme d'autre part il est positivement impossible que cet homme se soit fait cette blessure en tombant (puisque nous connaissons celle qui résulte de sa chute) il est certain qu'il a été frappé violemment et que mort s'en est suivie.

« Je ne puis encore vous dire si le coup était mortel, mais il était... sérieux.

« Donc, je regrette de vous annoncer cela, mes chers amis, car votre tâche va s'en trouver singulièrement compliquée, mais le maréchal des logis a été assassiné hier, au bord de l'eau.

— Eh bien! nous voilà dans de beaux draps! gémit douloureusement Bécuche, c'est la première fois qu'il y a un crime dans la région, de mémoire de gendarme.

« Le malheur, c'est que faut prévenir le commandant... c'est pas fini, les embêtements!

— A mon avis, reprit le médecin, il vaudrait mieux attendre cet après-midi pour prévenir le commandant. En effet, je suis sûr de mon fait, mais je préfère être couvert. Je vais demander au médecin commandant Lafeuille, qui se trouve au même cantonnement que moi, de venir examiner le corps. Si l'autopsie est nécessaire, il y procédera lui-même..., il a l'habitude, cela vaudra mieux.

— C'est gai! gémit à son tour le lieutenant Hébert, me voilà transformé en détective, car le commandant va vouloir que je m'occupe de l'enquête, c'est aussi sûr que deux et deux font quatre.

— Si on sortait d'ici, proposa le brigadier, et puis... on pourrait peut-être boire un autre apéritif, histoire de se remettre les idées en place.

— C'est une bonne idée, et c'est moi qui vous l'offre, proposa Dantrague, je vous dois bien cela.

Cependant qu'ils retournaient au café, Hébert questionna son ami :

"Mon bébé monte de classe aujourd'hui"



Bébé est tout aussi fier que sa maman, et il y a de quoi! Il a appris à mâcher, il "monte de classe" . . . et comme il a toujours été nourri d'aliments Heinz—d'abord les céréales pré-cuites Heinz, puis les purées Heinz pour bébés—il a été promu sans difficulté. Maman a tout simplement mêlé un peu d'aliments Heinz pour enfants avec des purées de même nature pour bébés, jusqu'au jour où l'enfant s'est habitué à des parcelles plus grosses de cet aliment connu qu'il aimait tant. Puis elle a peu à peu augmenté la proportion d'aliments pour enfants, jusqu'à ne plus donner à bébé que des aliments Heinz pour enfants.

Bébé se réglera désormais de toutes les 20 variétés d'aliments Heinz pour enfants, ces mets si délicieux, à saveur tellement naturelle! Et cette saine et substantielle alimentation le fera profiter et renforcer. Recherchez toujours, chez votre épicière, les aliments Heinz pour enfants, tout à côté des purées Heinz pour bébés. Vous savez qu'ils sont bons—parce que ce sont des produits Heinz.



ALIMENTS
HEINZ
POUR ENFANTS



— Au fait, tu nous as parlé de rumeurs, tout à l'heure, qu'est-ce que tu voulais dire par là?

Le médecin sourit :

— Eh bien voilà : oh! je ne sais pas s'il faut accorder grand crédit à ce qui n'est peut-être qu'une histoire de... roulante, mais j'ai entendu deux soldats parler entre eux, chez le boucher, et l'un d'eux disait : « A mon avis, vois-tu, c'est Durafour qu'a fait le coup, ils ne pouvaient pas se sentir... même qu'ils se sont battus comme des chiffonniers il y a deux jours. »

« Sur le moment, je ne prêtai aucune

attention à ces paroles, mais elles me revinrent en mémoire devant votre récit. »

Sentencieusement, Bécuche prononça :

— C'est peut-être une piste, merci, docteur. A votre santé.

III

VERS 17 heures, le médecin-commandant Lafeuille pénétra dans le bureau du brigadier et s'adressa à Bécuche et à Hébert :

— Messieurs, Dantrague avait raison,

l'autopsie est convaincante. L'homme est mort asphyxié, mais c'est le coup porté à la nuque qui l'a assommé et lui a fait perdre l'équilibre. Donc, crime incontestable, je vous ferai parvenir mon rapport dans deux heures.

— Vous retournez à Giroux, mon commandant? questionna Hébert.

— Oui, bien entendu.

— Alors, vous permettez que j'avertisse le commandant de Blême de votre présence à Ridac, il souhaitera peut-être vous demander quelques éclaircissements et cela vous évitera un nouveau dérangement.

— Soit, répondit le médecin en s'asseyant.

La conversation téléphonique du brigadier Bécuche ne dura guère, dès qu'il eut prononcé le mot: crime, il raccrocha en disant:

— Le commandant vient ici.

Le bureau du chef d'escadron de Blème, situé à la mairie, n'était pas bien loin, cinq minutes plus tard, il pénétrait dans le bureau, les pommettes en feu:

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire? questionna-t-il d'un air impatient en s'adressant à Bécuche qui n'avait pas l'air fier. Mais, apercevant le médecin, le chef d'escadron lui tendit la main:

— Tiens, vous êtes là, Lafeuille, que désirez-vous?

— Mon Dieu! je viens de faire l'autopsie de la victime.

L'officier leva les bras au ciel:

— L'autopsie de la victime... écoutez-le... nous voici en plein roman-feuilleton.

« Allons, Hébert, expliquez-vous un peu, mon vieux... dites quelque chose... Etes-vous, oui ou non, chargé de ce rapport, alors? »

Un quart d'heure plus tard, malgré sa répugnance, le commandant du canton était parfaitement au courant des faits nouveaux, de ce qui devenait « l'affaire Dolin ».

— Eh bien! mes enfants, dit-il en manière de conclusion, il ne faut pas que cela traîne. Je vous donne quarante-huit heures, compris? Puisque ce sous-officier a été assassiné, il existe un criminel et sa place est en prison.

« Hébert, brigadier, au travail, ce n'est pas en restant le derrière dans un fauteuil que vous mettez la main au collet du coupable. J'insiste encore, il faut régler cela le plus rapidement possible... je ne veux pas que nous paissions et qu'on nous envoie un... détective! Nous ferons voir à ces Messieurs de la Préfecture que nous sommes de grands garçons et que nous savons nous débrouiller avec les moyens du bord.

« D'ailleurs, le problème ne doit pas être si difficile que cela à résoudre.

« Au revoir, messieurs. Vous m'accompagnez, Lafeuille? »

Le médecin ayant acquiescé, Hébert et Bécuche s'entregardèrent avec un sourire jaune:

— Pas difficile! soupira le lieutenant, mais il ne s'en charge pas lui-même. Il se moque des détectives, mais ce n'est pas notre métier, après tout!

Bécuche se redressa sur son fauteuil et bomba le torse:

— Je vous demande pardon, mon lieutenant, mais c'est mon métier à moi, de trouver le coupable, je représente la loi, et je n'aurai de repos que lorsqu'il sera entre les mains de la justice.

« Raisonons un peu, voulez-vous, c'est par le raisonnement qu'on trouve les solutions difficiles.

« Il y a quelque chose qui m'a fortement frappé, mon lieutenant. Dolin avait sur lui son portefeuille et il contenait quarante francs. Or, étant à solde mensuelle, il touchait environ quatorze cents francs par mois. Le crime a eu lieu le 12 et la solde avait été payée, un peu en retard, le 6. Comme il n'a pas dépensé 1,400 francs en six jours, il a été volé.

— Eh oui! d'autant plus que certainement Dolin avait fait, comme tous ses camarades, comme moi, hélas, des économies ces derniers mois. Nous nous trouvons effectivement dans des endroits où il était positivement impossible de rien acheter. Les dépenses du mess n'excèdent pas 300 francs par mois, on aurait donc dû trouver plusieurs billets de mille dans le portefeuille au lieu de quarante francs.

— D'accord, voici donc le mobile du crime, le vol...

— Ce n'est pas sûr, mon vieux. N'oubliez pas le tuyau de Dantrague. Effectivement, il régnait pas mal d'animosité entre Dolin et Durafour. Notez bien que ce qui me chiffonne un peu, c'est que Durafour qui est sous mes ordres depuis un an est un excellent sous-officier et que je crois parfaitement incapable de commettre un crime, surtout ayant le vol comme mobile.

Bécuche haussa ses puissantes épaules:

— On ne sait jamais... un moment de folie, un mouvement de colère. Voyez-vous, mon lieutenant, c'est souvent avec des honnêtes gens que l'on fait des criminels.

— C'est possible, répondit Hébert en allumant une cigarette, mais je crois que nous risquons de nous égarer sur une fausse piste.

— En tout cas, il ne faut pas la négliger, nous n'en avons pas de rechange.

« Nous allons l'interroger. »

Le lieutenant, se levant, marcha nerveusement dans la pièce, écarta le rideau pour jeter un coup d'oeil dans la rue où il ne se passait rien, enfin il se tourna vers Bécuche:

— Écoutez, mon vieux, cela m'ennuie de l'interroger sur une chose pareille. C'est un brave garçon, à mon avis. Je l'ai apprécié dans de difficiles circonstances, puis-je vous charger de cela?

— Mais bien entendu, répondit le brigadier. Je vais l'envoyer chercher. Nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous, ou sans quoi, gare au commandement.

Hébert fit une comique grimace et ouvrit la porte:

— Hélas! Eh bien! je vais faire un tour et voir ce que l'on raconte de tout cela dans le village, il est certain que la nouvelle a déjà dû transpirer. Qui sait, je recueillerai peut-être un renseignement utile.

Bécuche sourit:

— Chiche que vous allez faire un tour au bistro!

— On ne peut rien vous cacher, venez m'y retrouver quand vous aurez fini votre interrogatoire.

Une demi-heure plus tard, Albert Durafour pénétrait dans le bureau. C'était un grand et athlétique garçon blond, au regard direct et bleu, aux mâchoires volontaires.

Sans attendre la permission, il s'est installé dans le fauteuil, en face de Bécuche, et d'une voix à la gouaille nettement parisienne, questionne:

— Alors, qu'est-ce que vous voulez savoir, brigadier?

Les yeux de Bécuche étaient minces comme une lame de couteau.

— Vous ne vous entendiez pas bien avec Dolin?

L'autre éclata de rire.

— Ah! ah! ah! je vois ce que c'est, vous avez été écouter tous les bobards que les petits copains vous ont racontés... c'est du boulot de concierge que vous faites là, brigadier.

Imperturbable, ne paraissant pas s'apercevoir de l'impertinence du personnage, Bécuche poursuivit:

— N'empêche que vous étiez en mauvais termes avec Dolin, que vous vous êtes même battu avec lui, m'a-t-on dit?

— C'est exact, le malheureux est mort et cela m'ennuie de dire du mal de lui, mais c'était un sale crâneur. Et quand il avait bu, il était insupportable. Il y a trois jours, je ne sais d'ailleurs plus à propos de quoi, vous voyez quelle importance cela pouvait avoir... nous en sommes venus aux mains. C'est-à-dire en réalité que je lui ai flanqué une bonne trempe.

« Mais, qu'est-ce que cela peut vous faire dans le fond? »

Bécuche se leva et arpenta la pièce, les mains dans les poches, suivi par le regard du sous-officier toujours assis dans son fauteuil.

— Ce que ça peut me faire? dit le gendarme. A moi, rien, mais comme Dolin a été assassiné, j'ai besoin de connaître ses ennemis.

Durafour se leva d'un bond, subitement pâle:

— Non, sans blague... c'est vrai, cette histoire de crime?

— Tout à fait exact, mon jeune ami, vous comprenez donc que le fait que vous étiez à couteau tiré avec la victime présente une certaine importance.

L'autre s'était rassis dans son fauteuil, la tête entre ses mains, paraissant effondré:

— C'est formidable! balbutia-t-il, je croyais que c'était un bobard. Quand j'ai appris sa mort, comme tout le monde, ce matin, ma première pensée a été: « C'est bien fait, un imbécile pareil!... » Et puis, voyez-vous, j'ai réfléchi, je me suis dit que dans le fond, ce n'était pas un si sale type que ça... un peu embêtant, d'accord..., mais quand même nous avons fait la guerre ensemble, été bombardés en même temps... mitraillés sur le même camion. Alors, penser que quelqu'un l'a supprimé, vous voyez, ça me fait quelque chose..., franchement.

Bécuche se pencha sur le sous-officier, lui plaçant ses deux fortes mains sur les épaules:

— Voulez-vous me donner votre emploi du temps de la journée, et surtout de la soirée d'hier?

L'autre releva brutalement la tête, le rictus mauvais:

— Alors, vous me soupçonnez?

Le gendarme hochait la tête:

— Pas plus vous qu'un autre, mon vieux. Dolin a été assassiné, je dois retrouver le coupable. Allons, dépêchez-vous, où étiez-vous à 21 h. 45 hier soir?

— Voyons, attendez que je réfléchisse... hier soir, avant d'aller me coucher... j'ai une paillasse dans la grange au père Dubard, j'ai écouté la T. S. F. comme d'habitude devant la porte, assis sur le banc. Je n'étais pas tout seul, d'ailleurs, il y avait bien une dizaine de camarades.

— Bon, à quelle heure avez-vous été vous coucher?

— Vers 10 h. 1/2, comme d'habitude.

— Vous avez des camarades qui peuvent en témoigner?

— Mon Dieu oui... j'ai dit bonsoir à Durand et à Patisson.

— Ils couchent avec vous?

— Non, je suis tout seul dans cette grange.

— De sorte que personne ne peut prouver que vous vous êtes couché et que vous êtes seulement sorti de cette grange ce matin?

— Non, personne!

— C'est assez ennuyeux, cela, mon garçon.

L'autre fronçait les sourcils, ressemblant à s'y méprendre à un bouledogue qui veut mordre:

— Et après?

Le brigadier eut un petit sourire avant de répondre:

— Comme vous êtes pressé! Voyons, vous percevez la solde mensuelle?

— Non.

— Confiez-moi votre portefeuille.

— Pour quoi faire?

— Pour voir combien vous avez d'argent sur vous.

— J'ai deux mille six cent et quelques francs.

— Mazette! vos parents ont beaucoup d'argent ou vous occupez une belle situation dans le civil?

— Je suis mécanicien.

— Vous avez reçu des mandats ces temps derniers?

— Pas un depuis le début de la guerre.

Bécuche rayonnait:

— De mieux en mieux, pouvez-vous m'expliquer la présence de cette somme importante dans votre portefeuille?

Durafour ricana:

— Ah! ah! vous vous croyez malin, n'est-ce pas? Eh bien! oui, je peux expliquer la présence de cette somme

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	8	2	5	3	4	2	5	3	4	2	6	3	5	2	4
L	U	G	L	U	E	R	E	N	S	A	U	E	G	N	O
7	4	3	5	2	6	4	8	2	5	3	6	2	4	7	3
B	U	B	E	D	N	R	N	E	R	O	E	J	I	A	N
8	2	4	6	3	5	2	7	4	6	3	5	2	8	4	6
V	O	R	N	N	C	I	L	E	O	E	O	E	O	V	U
8	4	6	2	7	5	3	4	2	6	5	3	7	2	4	6
Y	O	V	R	L	N	S	U	E	E	T	U	A	M	S	L
8	2	6	4	3	7	5	2	4	6	3	5	2	4	7	2
A	P	L	E	R	D	R	L	M	E	P	E	I	B	E	E
7	4	2	8	5	3	6	4	2	5	7	3	6	2	4	7
E	E	D	G	T	R	V	L	A	E	N	I	I	R	L	A
7	2	8	5	3	7	2	4	5	3	6	2	7	4	5	2
U	G	E	M	S	T	E	I	P	E	E	N	O	T	S	T

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.



LES FEMMES, AUJOURD'HUI...

font la plupart des achats de la famille et une grande partie des opérations de banque du ménage. Elles trouvent que la banque est un endroit sûr et commode pour conserver de l'argent. Elles aiment à payer leurs gros comptes au moyen de chèques. Quand elles font leurs courses, passer à la banque leur paraît souvent aussi naturel que d'aller dans les magasins.

LES BANQUES DESSERVANT VOTRE VOISINAGE

dans mon portefeuille. Avant de partir à la guerre, j'ai liquidé mon livret de Caisse d'épargne et j'ai emmené de la sorte huit mille francs, les deux mille six, c'est ce qui m'en reste, et je peux le prouver, ça, vous entendez, je peux le prouver.

— Heureusement pour vous, n'empêche que si je vous accuse d'avoir frappé votre camarade Dolin, vous êtes incapable de prouver le contraire.

— Parfait, mais sur quoi vous basez-vous pour m'accuser? On peut flanquer une trempe à quelqu'un sans avoir envie de le tuer.

— Evidemment, mais, dans un moment de colère, on peut frapper un camarade avec qui l'on s'entend mal. Ce dernier, ivre mort, bascule par-dessus un pont et l'on s'enfuit, effrayé de son geste.

— Ça, c'est du roman, il faudrait le prouver.

— Je vais m'en occuper, monsieur Durafour, ne vous inquiétez pas. Pour l'instant, je vous remercie, mais n'oubliez pas que je puis avoir besoin de vous d'un instant à l'autre.

La main sur le bouton de la porte, l'autre ricana :

— Oh! ne craignez rien, je suis encore mobilisé et l'on ne donne pas de permissions pour le moment.

« Une recommandation avant de partir, brigadier, écarquillez bien vos yeux, car j'ai l'impression que vous ne voyez pas très clair dans cette affaire. »

La porte claqua. Bécuche prit quelques notes, puis, redevenu le paisible homme qu'il était dans l'ordinaire de l'existence, mit son képi et rejoignit au café le lieutenant Hébert.

IV

Le brigadier Bécuche donna un tel coup de poing sur la table que les verres en tremblèrent et que le lieutenant Hébert sursauta :

— Allons, ne faites pas un boucan pareil, c'est ridicule, vous m'avez fait peur. Depuis que nous avons été bombardés, le moindre bruit m'occasionne une sensation désagréable.

— Je vous demande pardon, mais ma conviction est faite, c'est ce bonhomme-là qui a fait le coup. Il a une tête qui ne me revient pas... Il est mal élevé... vous verrez ce que je vous dis, mon lieutenant...

Hébert vida son verre, promena son regard dans la salle enfumée emplie de soldats qui n'avaient qu'un sujet de conversation : le crime, puis il rétorqua :

— Non, Bécuche, non, je vous assure que vous vous trompez. Mieux même, connaissant Durafour comme je le connais, je suis persuadé qu'ayant commis le meurtre dans un mouvement de colère, il serait venu spontanément se constituer prisonnier et avouer sa faute.

Le gendarme se leva :

— Toujours est-il que je ne le lâche pas d'une semelle ce gaillard-là. Ah! je retourne à la gendarmerie, vous venez voir s'il y a du nouveau?

Après un coup d'oeil à son bracelet-montre, l'officier répondit :

— Pourquoi pas, nous ne dinons, à la popote, qu'à 7½ h.

Bécuche avait sous ses ordres deux gendarmes, l'un de ceux-ci, Doyen, l'attendait sur le pas de la porte :

— Chef, dit-il, il y a une lettre pour vous, je l'ai trouvée par terre dans le couloir.

— Ah! ah! nous allons voir. Je parie que voici les lettres anonymes qui commencent. Je m'étonne même de ne pas en avoir reçu plus tôt.

Quelques instants plus tard, il déchiffrait à haute voix pour Hébert l'épître suivante :

« Interrogez voir l'Armandine Masson sur la mort du sous-off, elle doit en

savoir long, rapport à ce qu'elle couchait avec lui. »

— Alors, Bécuche, questionna le lieutenant, qu'est-ce que cette Armandine Masson?

— Une servante de ferme, une grosse fille un peu bête, pas jolie d'ailleurs et plutôt... sale.

— Oui, oh! vous savez, Dolin n'était pas très raffiné sur ce chapitre, il se peut fort bien qu'il ait fait son amie de cette vachère.

« D'autre part, j'incline à croire que cette lettre anonyme ne provient pas d'un soldat, n'est-ce pas? »

Bécuche examina la feuille de papier, manifestement arrachée à un cahier d'écolier, tachée de graisse. L'écriture était malhabile :

— Oh! pour ça, on n'en sait rien. C'est probablement écrit par un paysan, mais... il y a pas mal de paysans qui sont soldats, n'est-ce pas? conclut-il avec un petit rire.

— De toute façon, il ne faut pas effrayer cette fille et faire jaser les gens en convoquant à la gendarmerie. Je vais me charger de la questionner, voulez-vous?

— Bien sûr, voulez-vous y aller tout de suite, c'est la ferme Aldrac, juste à côté du presbytère.

— Je vois, et même il me semble que j'ai déjà aperçu cette fille, une rousse, n'est-ce pas?

— C'est ça, eh bien, bonne chance, mon lieutenant, tâchez d'en tirer quelque chose, mais j'en doute.

Hébert, les mains derrière le dos, fumant une cigarette, gagna la partie haute de Ridac par de pittoresques petites ruelles caillouteuses et montant sec.

C'était le coin mort du village. Ça et là, s'apercevaient de vieilles masures écroulées, encombrées d'orties.

Au sommet de la colline, une vaste bâtisse d'où émergeait une tour carrée terminée par un pigeonnier, mais croulante. On l'appelait le château; lui aussi n'était qu'une ruine, comme si l'on désertait systématiquement les sommets.

Au détour d'une ruelle, juste à un contrefort herbu du château, l'officier vit celle qu'il cherchait au milieu d'une douzaine de moutons sales et boitillants.

Court et rond, Hébert engagea la conversation avec un sourire, d'un air bonhomme :

— Bonjour, mademoiselle; alors, on garde les moutons?

— Dame! ils se sauveraient sans ça, les sales bestiaux.

— Eh! oui, enfin, ce n'est pas désagréable comme travail.

— Non, et pas très fatigant.

Intérieurement, Hébert se traita d'imbécile; s'il continuait sur ce ton, il n'arriverait jamais à savoir ce qu'il voulait. Il plongea ses yeux dans ceux petits, bleus et ternes de la fille et questionna, à brûle-pourpoint :

— Ça a dû vous faire un coup d'apprendre la mort de votre amoureux?

Une étonnante expression de ruse passa dans le regard de la rousse. L'officier remarqua qu'elle était taillée comme un homme et certainement très forte. Elle possédait d'énormes mains rouges, larges et épaisses comme des battoirs.

Moins maladroitement qu'il ne l'eût cru, elle répondit à la question par une autre question :

— Quel amoureux?

Le lieutenant affecta de rire cordialement :

— Allons, ne faites pas de cachotteries... Je veux parler de Louis Dolin, c'était un de mes sous-officiers. Je

EMBOUTEILLÉ EN ÉCOSSE



Ballantine's
LE WHISKY D'ÉCOSSE
À SON MIEUX

Le whisky qui a fait du
"Scotch"
une tradition

IDENTIFIÉ DEPUIS PLUS D'UN SIÈCLE
PAR L'EMPAQUETAGE CARRÉ BIEN
CONNU PORTANT CETTE SIGNATURE

George Ballantine & Son Limited
DISTILLATEURS
GLASGOW ÉCOSSE
FONDÉE EN 1827

La semaine prochaine

LE SENTIER DE LA GUERRE

Tel est le titre d'un nouveau conte illustré qui commencera dans notre prochain numéro.

C'est l'histoire palpitante de tribus indiennes qui cherchent par des moyens barbares à éliminer les blancs pour y créer leur empire.

Coupon d'abonnement // **Le Samedi**

Canada: 1 an \$3.50, 6 mois 2.00, 3 mois 1.00
États-Unis: 1 an \$5.00, 6 mois 2.50, 3 mois 1.50

IMPORTANT: — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom: _____ Province: _____
Adresse: _____
Ville: _____

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

POIRIER, BESETTE & CIE, LTEE

vous ai vue bavarder deux ou trois fois avec lui.

— J'parle bien avec vous, vous êtes pas mon amoureux.

« Matin! pensa Hébert, elle n'est pas si bête que cela! » puis il poursuivit:

— Bien sûr, mais vous aviez l'air de plaisanter et de rire avec Dolin d'une façon bien plus intime que nous ne le faisons en ce moment. Notez bien que ce n'est pas un reproche que je vous fais là, bien au contraire, d'abord, cela ne me regarde pas, mais je pensais que vous aviez un peu de peine.

La fille poussa un petit soupir:

— Oh! c'était pas un grand amour... j'avais été avec lui deux ou trois fois, mais il était pas de parole, il m'avait promis de m'acheter une robe à la foire et je l'ai disputé parce qu'il l'a jamais fait. Maintenant, c'est fini.

Le lieutenant sourit devant la brutale franchise de la fille:

— Deme, maintenant qu'il est mort, il ne vous paiera certainement rien. En somme, ce que vous regrettez surtout, c'est la robe, hein!

— Bien sûr, avec les hommes, c'est toujours pareil... Avant, ils promettent des tas de choses, après, ils rigolent quand on leur demande ce qu'ils ont promis. Oh! j'ai l'habitude.

Hébert prit un air sévère:

— Ce n'est tout de même pas une raison de l'assassiner!

La bergère le considéra avec des yeux ronds et stupides. Manifestement, elle ne comprenait pas un traître mot à la phrase de son interlocuteur, ou alors, elle se révélait diablement habile.

— Oui, poursuivit implacablement l'officier, Louis Dolin n'est pas mort d'un accident en basculant par-dessus le parapet du pont. Quelqu'un lui a porté un coup violent derrière la tête, ce qui l'a assommé. Ensuite, il a perdu l'équilibre, est tombé dans l'eau et s'est noyé.

« Vous comprenez ce que je vous dis, mademoiselle? »

Elle avait repris son air rusé:

— Ben dame! j'suis pas sourde. Qui c'est qu'a fait ça?

Le lieutenant prit le bras puissant de la rousse et le serra nerveusement:

— Je n'en sais rien, mais vous pouvez probablement me donner des renseignements à cet égard?

D'un geste dérisoire, elle écarta l'emprise de l'homme. C'était une femme d'une force exceptionnelle.

— Bas les pattes! dit-elle, vous m'embêtez avec vos histoires.

Paisiblement, elle siffla son chien:

— Allez, Miraut, picala, picala... à la maison.

Et elle s'en fut, avec ses bêtes, sans un mot, sans un regard pour l'officier un peu penaud. Décidément, il n'avait pas tiré grand-chose de cette sacrée fille. A ce point de vue, Bécuche avait raison mais, en revanche, elle n'était pas du tout l'idiot qu'il pensait. Et, certainement, elle en savait plus long qu'elle n'avait voulu en dire.

Pensif, Hébert regagna la Grande-Rue où il tomba nez à nez avec le chef d'Escadron de Blème toujours désinvolte et élégant qui lui demanda d'un petit air détaché:

— Alors, cette arrestation, c'est pour bientôt?

Le lieutenant toussota:

— Hum! hum! c'est-à-dire, mon commandant, que j'ai des renseignements intéressants, je viens justement de voir...

Avec un geste sec de sa badine, le commandant du canton coupa:

— Je ne veux rien connaître que le nom du coupable, les explications... après. Bonne chance, Hébert.

Le lieutenant continua sa route, se rendant à la popote. En arrivant sur la place, il aperçut le brigadier Bécuche qui lui fit de grands signes. Dès

que les deux hommes furent réunis, le gendarme questionna:

— Alors, vous l'avez confessée, cette gamine?

Hébert haussa les épaules:

— Oh! c'est un genre de petite brute... impossible de lui tirer les vers du nez, et cependant, voyez-vous, j'ai l'impression qu'elle sait pas mal de choses. Beaucoup plus rusée que vous ne le supposiez, en tout cas, elle a des réactions qui ne sont pas maladroites... Intéressée...

Bécuche ricana:

— Oui, oui, c'est très joli, mais qu'avez-vous appris de nouveau?

— Rien.

— C'est pas beaucoup, elle ne vous a pas dit, par exemple, qu'elle avait rendez-vous, hier soir, près du petit pont avec Dolin?

— Jamais de la vie!

— Eh bien! pourtant, ce doit être la vérité. Ne vous cassez pas la tête, c'est tout bonnement Marius Aldrac, un gosse de 18 ans qui l'a raconté à Doyen, mon gendarme. C'est le fils du patron de l'Armandine. Il a, paraît-il, entendu cette dernière donner ce rendez-vous à Dolin, hier après-midi et, les deux amoureux ne paraissaient pas d'accord.

— Très intéressant, elle reproche effectivement à feu son amant de ne pas lui avoir offert une robe promise. D'autre part, étant donné que c'est une fille très forte, je la crois capable d'avoir donné un bon gnon à son amoureux pour lui apprendre à vivre.

« Quelle est votre opinion à cet égard, Bécuche? »

— Dame! faut voir... je vais aller faire la causette avec elle à mon tour, et il faudra bien qu'elle me dise ce qu'elle a sur le coeur, foi de Bécuche!

« Je vous retrouve sur la place, près des joueurs de boules après le dîner? On fera le point.

— Entendu, et tâchez d'avoir du nouveau, parce que le commandant, que j'ai croisé devant la mairie, s'impatiente déjà.

Alternativement, les jets de lait pissaient en écumant dans le vaste seau qui résonnait comme un tambour, Bécuche voyait l'Armandine de dos, elle était assise sur un escabeau à trois pieds et s'activait à sa tâche. L'odeur puissante de l'étable convenait à ces fortes épaules, à ces bras rouges, à cette nuque où la graisse formait trois plis. La fille avait repéré le gendarme quand il était entré, mais elle semblait maintenant s'en insoucier parfaitement, absorbée, semblait-il, par son labeur.

Le brigadier lui mit la main sur l'épaule en disant:

— J'ai à vous parler, l'Armandine.

La fille s'interrompit et se retourna, relevant de sa grosse patte une mèche grasseuse qui lui tombait dans la figure.

— C'est rapport à quoi? questionna-t-elle.

— Allons, ne faites pas la maligne, vous le savez bien. Je viens vous parler de l'assassinat de Louis Dolin.

— Vous aussi, eh ben! j'ai pas l'temps! Y a déjà un officier qui m'a embêtée tout à l'heure avec cette histoire-là. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse!... Louis est mort, ben il est mort!

La vache qu'elle était en train de traire s'impatientait et donna un coup de pied qui manqua de renverser le seau.

— Allons, la « Douce », dit l'Armandine en la flattant, allons... puis se retournant vers le gendarme, elle poursuivit: vous voyez bien que vous me dérangez, j'ai du travail, moi!

Bécuche croisa les bras, bombant la poitrine, il la dominait de très haut,

— C'est possible, mais j'ai aussi mon travail à faire et je ne vous conseille pas de jouer ce petit jeu-là.

« Voyez-vous, ma fille, jusqu'ici, je me suis montré bon prince avec vous. Je pouvais très bien vous convoquer à la gendarmerie pour vous interroger. Je n'ai pas voulu vous faire des ennuis ni permettre aux gens de jaser sur votre compte, mais si vous le prenez sur ce ton, ça ne va pas traîner et, une fois à la gendarmerie, vous serez bien obligée de me répondre. »

La fille vit que c'était sérieux. Elle se leva et, s'accoudant à un bas-flanc, eut une sorte de grimace qui voulait être un sourire:

— Alors, qu'est-ce que vous voulez savoir?

— Ce qui s'est passé hier soir entre Dolin et vous.

— Ben!... rien, je l'ai pas vu.

Bécuche prit un air féroce:

— C'est curieux, vous aviez pourtant rendez-vous avec lui?

— Non!

— Allons, ne mentez pas, l'Armandine, cela ne vous mènera pas loin. Je sais que vous aviez rendez-vous avec Dolin et que vous êtes allée là-bas.

Bécuche exagérait volontairement ce qu'il savait, mais il voulait effrayer son interlocutrice. Cela d'ailleurs paraissait difficile, car elle se troubla à peine en répondant:

— Puisque vous savez tout, pourquoi que vous m'interrogez?

— Parce qu'il y a des choses que l'on m'a dites qui ne sont peut-être pas vraies. Vous semblez oublier, ma fille, qu'il s'agit de la mort d'un homme...

Elle haussa les épaules:

— Après tout, qu'est-ce que ça peut faire?... oui, j'avais rendez-vous avec Dolin, et alors...

— Au petit pont?

— Oui, au petit pont, mais je ne l'ai pas vu.

— Il n'est pas venu?

— Si, seulement il n'était pas tout seul... Mais...

La fille s'arrêta un instant, se caressant le menton et le brigadier vit passer dans ses petits yeux une lueur de méchanceté.

— Mais, reprit-elle, qui est-ce que vous a dit que j'avais rendez-vous avec Dolin?

— Ça ne vous regarde pas, nous avons nos moyens d'information.

— Oui... eh bien! je parie que c'est Marius, il n'y a que lui qui a pu nous entendre nous donner rendez-vous, Dolin et moi.

« Il aurait mieux fait de se taire, celui-là, après ce qui s'est passé... »

— Qu'est-ce qui s'est passé?

— J'allais vous le dire. Quand je suis allée pour rejoindre Dolin, au petit pont, il faisait noir comme dans un four. En m'approchant, j'ai entendu des bruits de voix... comme des gens qui se disputent...

— Ah! c'est intéressant cela, et quels étaient, selon vous, les gens qui se disputaient, avez-vous reconnu les voix?

La fille parut perplexe et elle se gratta laborieusement la tête avant de répondre:

— Y avait d'abord Dolin qui criait très fort... même que je jurerais qu'il était fin saoul... et puis une autre voix un peu pointue, mais moins forte. Impossible de comprendre un traître mot.

— Quelle était cette autre voix, à votre avis, l'Armandine?

— Ben, j'suis pas sûre, mais je crois avoir reconnu celle de Marius. De toute façon, c'était quelqu'un d'ici, j'ai reconnu ça au parler, vous comprenez?

— Oui, quelqu'un d'ici, mais vous n'êtes pas certaine que c'était Marius?

— Non, quoique...

— Alors, qu'avez-vous fait ensuite ?
 — Vous comprenez, brigadier, comme je tiens à ma réputation d'honnête fille... vu que c'était une personne du pays, j'ai pas voulu qu'on me reconnaisse, et j'suis directement rentrée à la ferme en courant.

— De sorte que vous n'avez pas vu Dolin et que vous n'avez rien entendu ?

— Non, j'vous l'jure, c'est la vérité vraie !

— Vous le voyiez souvent Dolin ?

— Tous les trois ou quatre jours... on s'entrevoit dans les champs, d'un côté, de l'autre... pauvre garçon, c'est malheureux quand même qu'il soit mort !

Elle passa un bout de son tablier sale sur ses yeux comme pour essayer une larme parfaitement inexistante. Nullement impressionné par ces simagrées, Bécuche questionna rudement :

— C'est tout ce que vous savez sur cette affaire ?

— Oui, tout... qu'est-ce que vous voulez que je sache de plus ?

— Je l'ignore, moi... enfin, vous êtes prête à témoigner de tout cela sous la foi du serment ?

— Si vous voulez.

— Bon ! Au revoir, dit Bécuche, cependant que la fille se remettait à traire la Douce.

Le gendarme se dirigea vers la ferme, il voulait maintenant interroger un peu Marius, le fils du fermier. Certes, il ne se faisait aucune illusion sur la sincérité de l'Armandine, mais il entendait mener son enquête à fond, sans rien négliger.

Il aperçut soudain le père Aldrac qui rentrait dans la cour, ramenant son cheval de l'abreuvoir et il lui cria : « Bonsoir ! » L'autre s'approcha, la bête à la bride.

— Bonsoir, brigadier, y a-t-il quelque chose pour votre service ?

Il avait cet air renfrogné qu'ont tous les paysans lorsqu'un représentant de l'autorité se trouve chez eux. Quand on rencontre ces gens-là dehors, ou au café, ça va, mais dans sa maison... toujours mauvais signe.

— Dame, reprit Bécuche, je fais mon enquête au sujet du soldat qui est mort hier...

— Ah ! oui, pauvre diable !... s'noyer dans la Livette, fallait-il qu'il soit saoul !

« Enfin, moi, j'peux pas vous renseigner à ce sujet, j'sais rien de rien... Si vous croyez qu'on a pas assez d'misère à s'occuper de ses propres affaires... »

— Quelque chose qui ne va pas, mon cher Aldrac ?

— Oh ! ça va mieux aujourd'hui, mais j'ai la Roussotte — une bien belle laitière ! — qu'a manqué d'y passer c'te nuit en vélant. Ça l'a pris sur l'coup de 8 heures hier soir, et à quatre heures du matin on y était encore avec le Marius et ma femme.

Bécuche sourit :

— Maintenant, la mère et l'enfant se portent bien.

— Heureusement, oui, mais on a pas une bien mauvaise nuit !

— Comment se fait-il que l'Armandine ne vous ait pas aidé ?

Le vieux eut un petit rire égrota :

— Ah ! ah ! ah !... parce qu'on avait pas besoin d'elle pardi... elle était aussi bien dans son lit, c'te jeunesse. Vous croyez peut-être, brigadier, qu'il faut tout un village pour faire vèler une vache ? C'est qu'on n'est pas courageux dans la gendarmerie, on s'met facilement à quatre pour faire le travail d'un tout seul, hein ?

— C'est bon, c'est bon, grommela Bécuche furieux, je retourne à la gendarmerie.

Le vieux s'étonna :

— Vous savez déjà ce que vous voulez savoir... vous n'êtes pas difficile !

Le pneu B.F. Goodrich sans chambre à air

Parce qu'il **N'A PAS DE CHAMBRE À AIR**

Il sauvera peut-être votre vie...

Le pneu B. F. Goodrich "Life-Saver Tubeless" vous donne le maximum de protection contre les risques engendrés par les crevaisons et les dérapages qui souvent causent des blessures graves et même la mort...

Il pourra vous éviter des ennuis...

Le pneu B. F. Goodrich "Live-Safer Tubeless" scelle les perforations pendant que les roues tournent, et vous protège ainsi contre les ennuis causés par une crevaison.

Il vous épargnera de l'argent...

Le pneu B. F. Goodrich "Life-Saver" Tubeless vous donne plus de sécurité que n'importe quel autre pneu à chambre à air et cependant il coûte moins que l'ensemble des pneus à chambre à air conventionnelle.

Agissez maintenant pour éviter ceci !

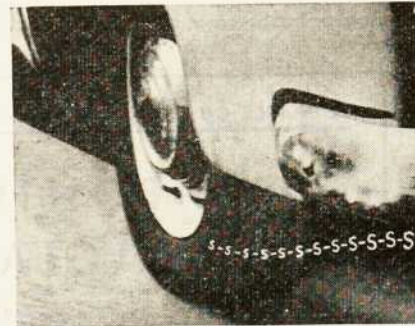


De tels accidents peuvent arriver lorsqu'une crevaison survient—vous devez, dans votre intérêt, obtenir les renseignements au sujet de la protection extra des pneus "Life Saver" B. F. Goodrich sans chambre à air. La plupart des crevaisons surviennent lorsque la chambre à air éclate par suite d'un relâchement ou d'une brisure des cordes du pneu. Mais, parce que le "Life Saver" n'a pas de chambre à air, ce pneu transforme les crevaisons soudaines et dangereuses, en un dégonflement très lent et sans danger.



Protège contre les crevaisons

Un composé gommeux en-dessous des semelles du pneu scelle immédiatement les perforations; une fois que l'objet qui a causé la perforation est retiré, ce composé scelle le trou qui a été fait. Vous avez donc plus de sécurité avec des B. F. Goodrich "Life-Saver" sans chambre à air.



Protège contre les éclatements

Au lieu d'une chambre à air, le "Life-Saver" possède une doublure qui est part du pneu. Quand il est endommagé, le pneu n'éclate pas mais il se dégonfle lentement, vous permettant d'arrêter en toute sécurité.



Protège contre les dérapages

Le "Life-Saver" possède une semelle qui est découpée en milliers de blocs flexibles, soit 16 par pouce carré. A trente milles à l'heure et roulant sur un chemin mouillé, il arrête votre automobile plus vivement qu'un pneu régulier... Il vous donne aussi plus de millage.

Votre marchand B. F. Goodrich a maintenant le



Pneu sans chambre à air

...il vous sauvera peut-être la vie

M-53-2F

Tire Division, The B. F. Goodrich Rubber Company of Canada Ltd., Kitchener, Ontario

S'il vous plaît m'envoyer la documentation gratuite sur le pneu B. F. Goodrich "Life-Saver Tubeless".

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE..... PROV.....

« Adieu ! »

Il suivit le brigadier qui s'engageait dans la sente menant au pays d'un regard soupçonneux. Cependant, il n'avait rien à craindre de Bécuche, car ce dernier estimait maintenant qu'il n'était pas nécessaire d'interroger Marius, puisque son père avait dit lui-même qu'ils avaient passé la nuit dans l'étable, à moins que...

v

ALORS, questionna Hébert, du nouveau, mon vieux ?
 Le brigadier mit un certain temps à répondre, il paraissait

fort intéressé par le spectacle de ses gros souliers avançant l'un après l'autre au-devant de lui :

— Si on veut. Je vous avoue, mon lieutenant, que plus nous allons, moins je comprends quelque chose à cette histoire.

« Mais, que je vous résume ma conversation avec l'Armandine. Elle avait effectivement rendez-vous hier soir avec Dolin. Ils se rencontraient comme cela tous les deux ou trois jours dans la campagne, passaient un moment ensemble et puis chacun rentrait chez soi. »

— Idylle rurale et militaire, quoi !

— Qu'est-ce que vous dites?... enfin, oui, si vous voulez. Donc, hier soir, comme d'habitude, l'Armandine arrive au rendez-vous. Vous ne vous souvenez peut-être pas, mais la nuit d'hier était particulièrement sombre, pas trace de lune, un temps couvert très bas. En arrivant près du petit pont, notre amoureuse entend un bruit de dispute. Elle écoute un petit moment, sans rien comprendre d'ailleurs — à ce qu'elle dit, — et puis, craignant une histoire nuisible à sa réputation, elle rentre chez son patron, Aldrac.

« Voilà c'est toute l'histoire d'Armandine. »

— Mais elle n'a pas reconnu la voix de la personne qui discutait avec Dolin ?

— Voilà le hic ! avoua Bécuche ; comme j'insistais pour savoir cela, elle m'a dit qu'elle avait bien cru que c'était celle de Marius, le fils du patron.

— En était-elle certaine ?

— Elle paraissait affirmative. Seulement, sans en avoir l'air, j'ai interrogé le père Aldrac et ce dernier m'a raconté, sans que je le lui demande, que, la veille au soir, jusque bien après minuit, ils ont été affairés, son fils, sa femme et lui, après une de leurs vaches qui vêlait.

— Donc, Armandine aurait menti.

— Oui, cela ne fait aucun doute, le père Aldrac n'avait aucunement à se méfier de moi quand il m'a conté ce que je viens de vous dire. Mais voyez-vous, j'ai réfléchi après cela et voilà ce que je crois :

« Marius et Armandine devaient fri-coter ensemble. Le beau Dolin est arrivé, la fille l'a écouté. Le fils du fermier a été jaloux... »

— Serait-ce lui le coupable ? coupa le lieutenant avec vivacité.

Le gendarme haussa les épaules en signe d'ignorance :

— Tout est possible... Mais ce que je soupçonne, c'est cela : pour se venger de l'Armandine qui l'avait trompé, Marius a envoyé une lettre anonyme à la gendarmerie, il sait différentes choses qui, après le crime, sont susceptibles de faire des histoires ennuyeuses à la demoiselle. Ce rendez-vous d'hier soir avec Dolin doit être exact.

« Mais l'Armandine, beaucoup moins bête que je ne le pensais (vous aviez raison, mais je ne la connaissais guère), flairant d'où vient le vent, s'est dit : « Ah ! ah ! mon gaillard, tu as voulu me créer des ennuis, à mon tour ! » Et sur ce, elle me raconte que la voix qu'elle a cru reconnaître en discussion avec Dolin est celle du jeune homme. Comme ça, elle le mettait dans le bain... vous ne croyez pas ? »

Hébert s'arrêta un instant et frappa l'épaule de son compagnon en avouant, admiratif :

— Bravo, Bécuche ! C'est de la psychologie ou je ne m'y connais pas.

— Vous trouvez que c'est bien ? questionna le gendarme.

— Tout à fait bien, vous êtes un as comme détective, mon vieux ! Malheureusement, cela n'arrange nullement nos affaires ; il nous faut retrouver maintenant la personne qui se disputait avec Dolin hier soir, c'est elle qui, dans un mouvement de colère, lui a porté le coup fatal, c'est forcément le coupable.

— Mais voilà, qui est-ce ?... Durafour ?

— Rien n'empêche de le supposer, et je dois dire que je crois plus à sa culpabilité qu'à celle de l'Armandine.

— Pourquoi donc ? Elle est bien assez forte pour avoir fait le coup... De plus, elle a avoué s'être trouvée aux environs du petit pont à l'heure du crime ou presque. Donc, si elle veut se tirer d'affaire son histoire de dispute est assez habile. C'est peut-être de la pure invention, mais c'était le moyen le plus adroit, puisque nous sommes au courant de son rendez-vous avec Dolin.

« Qu'en pensez-vous, Bécuche ? »

— Je suis de votre avis, mais cela ne simplifie pas la situation, au contraire. Nous avons en ce moment trois coupables possibles : Durafour, Armandine et Marius, et la balance est égale pour chacun.

L'officier éclata de rire :

— Une balance à trois plateaux, n'est-ce pas, brigadier ?

Le gendarme rit aussi :

— Oui, enfin, vous comprenez bien ce que je veux dire, ce n'est pas drôle pour cela.

— Mais oui, mon bon ami, cependant, ce n'est pas tout à fait juste.

— Ah ! pourquoi donc ?

— Nous oublions la question argent : il est à peu près certain que Dolin devait avoir plusieurs billets de mille sur lui, donc, l'assassin l'a volé, j'ai tenté une enquête... difficile, je l'avoue, du côté de mes hommes, le sous-officier n'a fait aucun prêt important, ce qui justifierait l'absence de fonds dans son portefeuille.

— Maintenant qu'il est mort, celui à qui il aurait prêté de l'argent n'est pas obligé de le dire.

— Soit ! Mais enfin, nous ne nous sommes pas préoccupés de savoir si l'Armandine ou Marius disposaient de plus d'argent qu'auparavant.

Bécuche fit une grimace :

— C'est là où le bât me blesse, mon lieutenant. Si c'est Armandine, cela peut se vérifier, quoique elle est maligne. Mais imaginez que le Marius ait fait le coup et qu'il ait donné l'argent à son père... Cela expliquerait pourquoi ce dernier est prêt à jurer que son fils a passé toute la nuit avec lui dans l'étable à soigner la vache, vous comprenez ?

— Bien entendu.

— Quant à l'Armandine, allez donc savoir avec une fille comme cela, le chiffre de ses économies... C'est bien risqué, vous savez. J'ai connu des filles de ferme qui avaient des bas de laine étonnants.

— Ah ! tout cela est bien ennuyeux, et je ne vois pas trop comment nous allons nous en sortir.

Pendant un bon moment, les deux hommes marchèrent silencieusement. La nuit commençait à s'éclaircir et, une à une, les étoiles piquaient dans le ciel leur scintillement. Les petites flûtes des crapauds se mêlaient aux aboiements d'un chien qui, au loin, s'ennuyait.

Allumant une cigarette, Hébert constata soudain :

— A vrai dire, Louis Dolin n'a pas été assassiné dans toute l'acception du terme.

— Ben alors, je ne sais pas ce qu'il vous faut, rétorqua vivement le gendarme, il est pourtant bien mort, le malheureux !

— Certes, il est mort. Mais ce n'est pas dans cette intention-là qu'il a été frappé et je suis persuadé que le criminel lui-même a été horrifié du résultat.

« Un mouvement de colère, un coup brutal, d'accord... le bonhomme bascule. »

« Celui ou celle qui a frappé s'éloigne sous l'effet de la peur, ou de tout autre motif en pensant certainement : « Un bon bain ne fera pas de mal à cet ivrogne ! » »

« Malheureusement, l'ivrogne en meurt... noyé, car Dolin, ne l'oublions pas, est mort noyé. C'est lamentable et voyez-vous, Bécuche, je reste persuadé que le coupable n'a pas voulu cela. »

— Peut-être, mais le résultat, c'est

qu'un homme est mort. On a peut-être le droit de se mettre en colère, mais pas de faire mourir les gens. Que ce soit pour une raison ou pour une autre, il faut que nous arrêtons l'homme ou la femme coupable de ce geste. Le tribunal admettra probablement les circonstances atténuantes, mais nous n'avons pas à nous préoccuper de cela pour l'instant.

— D'accord, mais cette arrestation n'est pas commode. Un meurtre commis dans l'obscurité... sans témoins...

— Pardons, nous avons un témoin, mais un témoin aveugle, l'Armandine.

— Non, l'Armandine n'a jamais avoué qu'elle se trouvait sur les lieux au moment du crime. Elle a entendu des gens se disputer, donc ils étaient bien vivants à ce moment-là, et puis... elle s'est enfuie.

« Enfin, si vous le voulez bien, Bécuche, nous allons revenir sur nos pas. La nuit porte conseil, demain nous apporterons peut-être la solution. »

Le gendarme eut une grimace :

— Je le souhaite, mais voyez-vous, mon lieutenant, je n'ai pas très confiance.

VI

LE CHEF D'ESCADRON, baron de Blême, marchait de long en large dans son vaste bureau de la mairie, paraissant en proie à une nervosité, à une colère même qui, pour être distinguée, n'en était pas moins coquette.

Assis dans deux fauteuils, le lieutenant Hébert et le brigadier Bécuche faisaient tristes mines. Ils ressemblaient à deux petits garçons pas sages que l'on va priver de confitures.

L'irascible officier supérieur continuait de les sermonner, par phrases saccadées, hachées, sifflantes :

— A cause de votre incapacité, messieurs, nous allons nous trouver... je vais me trouver, plutôt, dans une situation gênante vis-à-vis des autorités...

« On m'a proposé un policier, j'ai refusé comme de bien entendu, en disant que les hommes que j'avais à ma disposition étaient à la hauteur de leur tâche. »

« Et voilà que vous me prouvez votre incapacité absolue. Comment, on peut assassiner un sous-officier ici, à Ridac, dans ce tout petit pays où chacun se connaît et vous ne pouvez pas trouver le coupable... »

« Voyons, messieurs, vous rendez-vous bien compte que l'on commence à jaser... à se moquer de vous... si vous tardez une journée de plus, vous serez la risée du pays ! Quant à moi, je ne sais guère comment je pourrai m'en expliquer... »

« Il me faut, pour ce soir, l'arrestation du coupable, c'est bien compris ? »

Timidement, Hébert risqua :

— Mais enfin, mon commandant, nous avons déjà de précieux renseignements, le brigadier vous a exposé les résultats de nos recherches. Il est bien plus difficile que vous ne le pensez d'aller plus vite en besogne. Il existe, par exemple, chez les soldats, une solidarité qui joue contre nous.

— Et chez les Ridaciens, donc, coupa Bécuche.

— Je ne dis pas, messieurs, reprit le commandant, que c'est à la portée de tout le monde, mais je vous prends pour deux hommes intelligents. Je sais bien que ce n'est pas votre métier, à vous, Hébert, mais vous ne manquez pas de perspicacité, voyons. Quant à vous, brigadier, c'est au contraire votre profession et l'on m'avait fait le plus grand éloge de vos mérites.

Les deux hommes se redressèrent un peu, cependant que l'officier supérieur poursuivait :

— Donc, arrangez-vous comme vous le voudrez, mais venez me donner ce

COUPABLE OU NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Un locataire qui saisit une hache pour en menacer son propriétaire, alors que ce dernier veut reprendre par la force un objet vendu mais impayé, se rend-il ainsi coupable d'avoir infligé des blessures avec l'intention de défigurer ?

La scène s'est déroulée dans une petite banlieue métropolitaine.

Un propriétaire a du trouble avec son locataire. Celui-ci est en arriéré dans le paiement de son loyer. Il a de plus acheté un appareil radiophonique qu'il n'a pas encore payé.

Irrité et bien décidé à collecter, le propriétaire frappe à la porte de son locataire décevant. Une fois à l'intérieur du logis, il exige ses arrérages de loyer. Mais le pauvre locataire n'a pas le sou. Il n'a que des promesses à offrir en satisfaction de la demande d'argent.

Le propriétaire exige également le prix de l'appareil de radio. Pas d'argent pour cela non plus.

Il va sans dire que le propriétaire est loin d'être satisfait. Il veut alors reprendre son radio. Le locataire s'y refuse et tente de l'en empêcher. Mais le propriétaire est bien décidé. Si son locataire ne paye pas, il récupérera son appareil, par la force s'il le faut.

C'est alors que le locataire saisit une hache, la fait tourner au-dessus de sa tête et en applique un solide coup dans l'encadrement de la porte. Le propriétaire pousse des cris d'effroi. Des voisins accourent. Le locataire est désarmé.

Puis le propriétaire le traduit devant une Cour de Justice, juridiction criminelle, l'accusant de l'avoir blessé avec intention de défigurer.

Le locataire plaide non-coupable. S'il a été violent, prétend-il, c'était pour répondre à une provocation injustifiée, à un acte de violence.

Cet accusé est-il COUPABLE ou NON de l'accusation portée contre lui ?

NON-COUPABLE ! a décidé le Juge aux Enquêtes préliminaires, dans un jugement rendu à Montréal, le 29 mai 1953.

Le propriétaire, le plaignant dans l'occurrence, n'avait pas le droit de reprendre son appareil radiophonique par la force, cherchant ainsi à se faire justice lui-même.

soir le nom de l'assassin. Je ne veux pas que vous m'annonciez comme ce matin trois suspects, mais un certain.

— Nous ferons notre possible, mon commandant, répondit Hébert, mais je vous assure que la tâche n'est pas aisée. Le crime s'est commis dans de telles conditions que l'on ne peut rien savoir.

Le baron de Blême eut un petit sourire sarcastique, il alluma une cigarette avec élégance et prit à nouveau la parole :

— Voulez-vous me permettre, Hébert, de risquer une opinion, timide, certes, sur la question. Rappelez-vous l'adage bien connu : *Cherchez la femme!*

« On ne doit jamais l'oublier, paraît-il, lorsqu'il y a crime. C'est écrit en toutes lettres dans les romans policiers de bonne facture. »

« Oui, mais entre la réalité et les romans, il y a un monde », pensa Hébert à part soi.

— Je vous demande pardon, mon commandant, dit alors Bécuche en se levant, mais d'après ce que vous venez de dire, vous soupçonnez l'Armandine ?

L'officier eut un léger sourire :
— Jamais de la vie. Ai-je dit cela ? Allons, je ne vous retiens pas, messieurs, à ce soir.

Les deux hommes, après un impeccable salut, sortirent de la pièce.

Une fois dehors, Hébert ricana :

— Ah ! ah ! ah ! Il est vraiment amusant le commandant.

— Vous trouvez ? Eh bien ! moi pas... Nous convoquer à 7 heures du matin... Je n'ai même pas eu le temps de prendre mon petit déjeuner.

« Aussi, je vais vous demander de m'excuser, mais je rentre à la gendarmerie. Venez, si vous le voulez bien, m'y retrouver dans une heure, il faut absolument que nous en sortions, nous établirons un plan. »

Bécuche s'éloignait quand le lieutenant le rappela en souriant :

— *Cherchez la femme*, brigadier, *cherchez la femme!*

Le gendarme haussa les épaules sans répondre et poursuivit sa route.

Pensif, Hébert se dirigea vers la popote, lui aussi avait faim. Décidément, cette affaire l'ennuyait et il ne voyait pas du tout comment ils allaient en sortir. Comme il arrivait vers la place, il fut abordé par un de ses sous-officiers.

— Bonjour, Dérogin, dit-il, qu'est-ce que vous désirez, mon vieux ?

L'autre, un petit Parisien brun et déluré, paraissait gêné contrairement à son habitude.

— Je vous demande pardon, mon lieutenant, mais je voudrais vous dire quelque chose.

— Eh bien ! parle, mon petit, voyons.

— Voilà, vous savez que nous étions très copains, Dolin et moi, eh bien, c'est à ce sujet... et pourtant, je me demande si je fais bien en vous disant cela. Vous comprenez, c'est... délicat...

Le pauvre garçon paraissait vraiment malheureux. Le tutoyant pour le mettre à l'aise, Hébert lui dit :

— Allons, viens boire un café avec moi, tu m'expliqueras tranquillement ta petite affaire d'homme à homme.

Et il l'entraîna vers la popote toute proche.

Confortablement installé dans sa cuisine, le brigadier trempait une énorme tartine de pain beurré dans son café crème, cependant qu'il contemplait d'un oeil satisfait le corps souple de sa femme qui s'activait à laver par terre.

La bouche pleine, il dit quand même :

— Il commence à être bien ennuyeux, ce brave commandant, on dirait qu'il a le feu quelque part. Le coupable...

le coupable, il me faut le coupable ce soir même, vous entendez, ce soir...

« Mais je voudrais bien le trouver, le coupable, mais voilà... le coupable, lui, il n'y tient pas. »

Mme Bécuche se retourna et sourit à son gros mari à travers une mère blonde qui, indisciplinée, se promenait devant son visage :

— Mon pauvre Emile, voyons, tu ne vas pas te casser la tête pour cette histoire-là !

Dignement, Bécuche répliqua :
— C'est mon devoir, ma chérie !
Elle haussa les épaules :

— Oh ! ton devoir... si tu ne le trouves pas, le coupable, qu'est-ce que tu veux qu'il te fasse, ton commandant ?

Bécuche regarda sa femme, légèrement interloqué, dans le fond, il n'avait jamais pensé à cela.

— Oh ! rien, évidemment, mais enfin, ça me vexerait de ne pas le dépister et puis, qu'est-ce qu'il me passerait comme savon...

— Tu vois bien, reprit Denise avec un sourire moqueur, tu n'as pas besoin de te faire tant de bile à cause de cela, mon gros.

Le brigadier regarda sa femme avec tendresse, elle était gentille, sa Denise, et elle l'aimait bien. Soudain, il émit u éternuement sonore et cria immédiatement après :

— Manquait plus que cela, c'est ce satané commandant qui m'a fait enrhumé ! On n'a pas idée de faire sortir les gens au petit matin alors qu'ils n'ont pas encore eu le temps de déjeuner.

« Allons bon..., je n'ai pas de mouchoir..., il va me faire perdre la tête, ce vieux bonze. »

Comme sa femme allait se lever, Bécuche poursuivit gentiment, en bon mari, qu'il était :

— Ne te dérange pas, Denise, je vais aller en chercher un moi-même.

Il grimpa le petit escalier de bois assez raide et, soufflant un peu, ouvrit une porte et pénétra dans la chambre. Il ouvrit l'armoire et choisit un vaste mouchoir à carreaux bien de circonstance. Comme il se trouvait sous une pile, il dut tirer un peu fort et flanqua tout par terre.

— Bon sang de bonsoir, jura-t-il en se baissant pour ramasser les mouchoirs, ce que je peux être maladroit ! Mais soudain il s'arrêta net, comme obnubilé. Il venait de découvrir par terre une liasse de billets de mille. Il la prit, la compta, il y en avait cinq.

Ce fut brutal comme s'il avait reçu un coup de poing en pleine poitrine, il dut s'asseoir sur le bord du lit, disant à voix basse :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Malheureux Bécuche, comme s'il ne se rendait pas admirablement compte de ce que cela voulait dire... hélas ! Il était impossible que sa femme eût, par-devers elle, une aussi grosse somme d'argent, c'était lui qui tenait la bourse dans le ménage, car sa femme était très dépendante. Alors, c'était Denise la coupable, elle qui avait tué Dolin pour lui prendre son argent ?

Non, c'était impossible, et cependant, ces cinq grands billets soyeux qu'il froissait dans sa grosse main, d'où venaient-ils alors ?

Mais alors, si elle avait volé Dolin après l'avoir assommé, c'était qu'elle le connaissait bien, mais oui, très bien même. Et pour avoir rendez-vous avec un homme à une heure pareille, il fallait qu'elle fût... Ah ! nom de D... Il se contint pour ne pas envoyer son poing en plein dans l'armoire à glace..., pour rien, pour le simple plaisir de détendre ses nerfs. Mais c'était elle, si elle était coupable qu'il aurait aimé frapper... fort, fort...

Voyons, il fallait être sensé, raisonner... ne pas risquer de tout gâcher d'un seul coup.

Il se leva avec un grand effort, lui semblait qu'il était horriblement fatigué. Se plaçant devant la glace, il se regarda et eut honte du masque ravagé qu'il aperçut. Heureusement, la vue de son uniforme lui rendit un peu de sagacité, il se devait à cet uniforme. Il ne pouvait pas avoir de faiblesse, il représentait la loi.

Et brusquement, il se fit en lui comme un grand calme, il allait pouvoir raisonner froidement, étudier la situation nouvelle avant d'agir. Il sortit sa blague à tabac et roula tranquillement une cigarette, satisfait de constater qu'elle était aussi bien faite que de coutume. Comme il l'allumait à son briquet, il entendit Denise qui criait d'en bas :

— Qu'est-ce que tu fabriques, là-haut, Emile ? le lieutenant Hébert t'attend dans ton bureau.

De sa voix habituelle, Bécuche répondit :

— C'est bon, je descends !

Il se leva avec un grand effort, lui semblait qu'il était horriblement fatigué. Se plaçant devant la glace, il se regarda et eut honte du masque ravagé qu'il aperçut. Heureusement, la vue de son uniforme lui rendit un peu de sagacité, il se devait à cet uniforme. Il ne pouvait pas avoir de faiblesse, il représentait la loi.

Et brusquement, il se fit en lui comme un grand calme, il allait pouvoir raisonner froidement, étudier la situation nouvelle avant d'agir. Il sortit sa blague à tabac et roula tranquillement une cigarette, satisfait de constater qu'elle était aussi bien faite que de coutume. Comme il l'allumait à son briquet, il entendit Denise qui criait d'en bas :

— Qu'est-ce que tu fabriques, là-haut, Emile ? le lieutenant Hébert t'attend dans ton bureau.

De sa voix habituelle, Bécuche répondit :

— C'est bon, je descends !

Lourdement, il descendit l'escalier dont les marches grinçaient sous son poids. Mais il n'osa pas regarder sa femme en traversant la cuisine. Elle, cependant, le suivit d'un long regard appuyé.

Le lieutenant Hébert, confortablement installé dans le fauteuil du brigadier, dans son bureau, fumait rêveusement sa pipe. Il était bigrement ennuyé. Effectivement, le sous-officier qu'il venait de quitter, Dérogin, l'avait informé que Louis Dolin avait fait pas mal de ravages parmi les coeurs féminins de Ridac et que, notamment, la femme du brigadier Bécuche avait été son amie. Ce renseignement n'avait peut-être aucune importance, mais d'un autre côté, étant donné la situation, il pouvait se révéler capital. Cependant, Hébert ne se voyait pas du tout contant la chose à ce brave gendarme.

Alors, que faire ? Mener tout seul une petite enquête sans éveiller l'attention du mari... c'était scabreux. D'autre part, s'il s'agissait d'une piste intéressante, étant donné la disposition d'esprit du commandant, il ne fallait pas perdre de temps.

Cruelle situation.

Au même instant, Bécuche pénétra dans le bureau, questionnant :

— Du nouveau ?

Avec une imperceptible hésitation, Hébert répondit :

— Non, rien, et de votre côté ?

L'officier remarqua l'altération des traits de son compagnon, il ne put s'empêcher de lui en faire la remarque et poursuivit sans lui laisser le temps de répondre :

— Vous en faites une tête, Bécuche, quelque chose qui ne va pas ?

Le gendarme haussa les épaules :

— Bah ! je suis enrhumé, voilà tout, c'est de la faute du commandant qui m'a fait sortir de trop bonne heure.

Il resta un bon moment silencieux, tirant de longues bouffées de sa cigarette. Enfin, il prononça d'une voix rauque :

— Je crois que j'ai trouvé la solution, vous savez.

Hébert applaudit :

— Bravo ! mon vieux, c'est magnifique !

Il était réellement satisfait, si tout pouvait s'arranger sans qu'il soit obligé de faire sa gênante révélation à cet homme, tant mieux.

De cette même voix rauque, Bécuche reprit :

— Oh ! il ne faut pas me complimenter, le commandant avait raison, son conseil était excellent... excellent... *Cherchez la femme...* Vous allez voir.

LA DYSIDROSE

(pied d'athlète)

En quoi elle consiste
Comment on la contracte
Comment en être soulagé



La dyshidrose est causée par des micro-organismes parasites. Laissé sans traitement, le mal peut s'insinuer sous l'épiderme, s'attaquer aux extrémités des nerfs, mener à l'invalidité. Voici un cas avancé qui nécessite les soins du médecin.



Les crevasses entre les orteils favorisent la dyshidrose—surtout en été. Les fungus de la dyshidrose rougissent la peau, la font peler, infligent une vive démangeaison.



Pour soulager les symptômes de la dyshidrose, appliquez Absorbine Jr. chaque jour. Elle calme, rafraîchit. Absorbine Jr. détruit tous les fungus de la dyshidrose qu'elle peut atteindre et favorise la cicatrisation de la peau. Prévenez la réinfection: faites bouillir vos chaussettes, ne partagez pas avec d'autres vos serviettes de bain.



ABSORBINE JR.

W. F. Young, Inc.,
Lyman House, 286 ouest, rue St-Paul, 603
Montréal.
Veuillez m'envoyer franco un flacon
d'essai gratuit d'Absorbine Jr.
Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

NOTRE FEUILLETON

LA FÉE DES ROSES

par MAURICE VANEL

No 9

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

PENDANT quelques instants, Rose-des-Neiges regarda le garçon qui venait d'interpeller Fiflot... et ses yeux étaient si doux et si tristes que le garçon, ému malgré lui, balbutia en haussant les épaules :

— Il ne faut pas m'en vouloir de ce que je viens de dire à votre compagnon, mademoiselle Rose-des-Neiges ; mais vous n'ignorez pas que beaucoup de nos clients sont grincheux, — ces gaillards-là se plaignent de tout.

« Ah ! si ça ne dépendait que du patron et de moi vous pourriez, tout à votre aise, débiter votre répertoire en entier et racler du violon jusqu'au soir... »

Depuis quatre ans, Fiflot et Rose-des-Neiges gravissaient le même douloureux calvaire, allant de ville en ville, jouant devant les cafés, mais ne recueillant souvent pas beaucoup d'argent.

Très timide, Rose-des-Neiges ne voulait pas quêter ; Fiflot devait se dévouer et ce grand flandrin, si long et si maigre, ne réalisait jamais que de faibles recettes.

— Faites quêter la petite, lui disait-on parfois, et on verra.

Mais Fiflot avait le respect de l'enfance ; il ne voulait pas que Rose-des-Neiges entendît les propos souvent risqués, subit les galanteries déplacées de tous ces désœuvrés.

Devant les observations du garçon ils quittèrent la terrasse du café, suivirent la rue de Nîmes et gagnèrent les abords de la source de l'hôpital.

Là Rose-des-Neiges joua, elle mit tant d'âme dans son jeu, elle tira de son violon de telles plaintes, que la foule, émue et attendrie, laissa tomber dans la sèbile de Fiflot de nombreux gros sous.

Fiflot la regardait, l'admirait, cette mignonne fillette blonde qui, depuis un an, s'était révélée artiste, et dont la voix semblait aussi douce que les sons d'une lyre, lorsqu'elle chantait en s'accompagnant du violon.

Rose-des-Neiges avait ses heures, ses moments de mélancolique rêverie. Elle s'abandonnait alors à l'ivresse de l'art et savait tirer des cordes de son violon des sons impressionnants.

— C'est une artiste, une véritable artiste, murmurait le pauvre Fiflot.

Mais parfois aussi Rose-des-Neiges restait des semaines entières sans toucher son violon, et se contentait de suivre Fiflot dans ses courses vagabondes.

Le brave garçon chantait alors des refrains populaires qui amusaient les badauds.

Quand il paraissait à la porte d'un café, les consommateurs battaient des mains et lui criaient :

— Hé ! l'Homme-Bob, chante-nous la chanson du chien pour nous faire rire. Et Fiflot entonnait aussitôt le refrain à la mode.

Et il imitait à s'y méprendre les aboiements d'un chien énervé.

Lors de leur arrivée à Vichy, ils louèrent, rue de Nîmes, pas très loin de

Le comte Roger de Marigny étrangle son beau-père, le général de Trébons, et Bosko se laisse condamner à la prison.

Michel Dormeuil et Laurence de Noirmont s'épousent et ont bientôt une fille appelée Blucette alias Rose-des-Neiges. Quant au marquis Frédéric de Noirmont, frère de Laurence, il marie Thérésine Dormeuil, nièce de Michel. Celui-ci meurt bientôt laissant presque toute sa fortune à sa femme, Laurence. Alors, Thérésine, qui convoite cet argent, fait enlever la fillette de Laurence avec ordre de la supprimer. Mais Francesca, l'instrument du crime, n'obéit pas aux ordres, et abandonne plutôt la petite Blucette qui est recueillie et adoptée par la vieille Cécilia et son fils, Bosko.

l'Allier, un petit logement composé de deux pièces et d'une cuisine.

Rose-des-Neiges préparait les repas. Et quelles douces causeries, le soir, quand ils avaient réalisé une bonne recette !

Souvent Rose-des-Neiges parlait de Cécilia, la pauvre montagnarde toujours enfermée, là-bas, à Bicêtre ; souvent aussi elle parlait de Bosko et de la bonne Mme Thomas que, depuis quatre ans, elle n'avait pas revue.

Ces souvenirs emplissaient toute la vie de ces deux malheureux, condamnés à errer de par le monde pour gagner leur vie.

Pendant les quatre années qui venaient de s'écouler, ils avaient presque fait le tour complet de la France, s'arrêtant plus ou moins longtemps dans toutes les villes un peu importantes.

Mais il leur restait un coin béni à revoir, c'était à Luchon que Rose-des-Neiges voulait retourner.

Rose-des-Neiges et Fiflot restèrent un mois à Vichy. Septembre touchait à sa fin.

A cette époque de l'année, les villes d'eaux — et en particulier Vichy — sont presque désertes.

Il fut alors décidé qu'ils partiraient pour Luchon la semaine suivante.

Le cœur de Rose-des-Neiges battait bien fort quand elle quitta Vichy pour se diriger vers le Midi. Fiflot, ravi de voir la fillette heureuse, se réjouissait lui aussi et se frottait les mains de contentement.

Ils arrivèrent à Luchon.

Maintenant Rose-des-Neiges les voit, ces hautes montagnes de son enfance, ces sommets dentelés, ces chemins pierreux que bien souvent montée sur une mule, elle a parcourus en compagnie de Bosko.

Et, sur les allées d'Etigny, elle reconnaît tous les guides de la montagne, les anciens camarades du malheureux condamné.

Rien n'est changé. Toujours les mêmes hôtels, les mêmes villas... et tout là-bas, à l'extrémité des allées d'Etigny, la route qui conduit à Castelvieuil.

— Hein, comme tout cela est beau ! mon bon Fiflot.

— Oui, ma petite Rose-des-Neiges, c'est beau ; c'est plus grandiose que tout ce que nous avons vu jusqu'alors.

Et l'enfant éprouve le besoin de courir, de rire, de chanter... Ce ciel des Pyrénées lui paraît si pur, si bleu !

Prenant Fiflot par la main elle s'élança vers la vieille tour de Castelvieuil qu'elle découvre, tout là-bas, dans un rayon de soleil.

Mais à l'entrée du petit chemin qui conduit à la tour elle s'arrête... et toute sa joie disparaît subitement.

Elle vient d'apercevoir, tout là-haut, un homme qui les regarde avec une attention soutenue.

C'est l'inconnu qui a remplacé Cécilia.

— Allons-nous-en, mon bon Fiflot, dit la fillette. A quoi bon monter jusqu'à la tour ?... je n'y trouverais plus Cécilia, ni Bosko, ni la petite chèvre que j'aimais tant.

Et elle entraîne Fiflot loin de Luchon, lui fait suivre des chemins étroits où coulent des ruisseaux aux eaux claires.

C'est vers Trébons qu'ils se dirigent tous deux, vers le château dont on aperçoit déjà les hautes tourelles.

Le cœur de Rose-des-Neiges bat violemment.

Retrouvera-t-elle Paulot ?... ce Paulot aimé, ce compagnon de sa prime jeunesse, cet ami qui seul la consolait quand elle avait envie de pleurer !...

Fiflot a peine à la suivre, tellement elle marche d'un pas rapide.

Il lui semble que la fillette a des ailes et qu'elle va s'éloigner de lui pour toujours... et le pauvre garçon hâte le pas, lui aussi.

— Ne cours pas si vite, je t'en prie ; il me semble que je vais te perdre.

Mais Rose-des-Neiges ne l'entend pas. Elle gravit la côte, le cœur battant, les yeux noyés et éblouis par la beauté du paysage qui se déroule au loin.

— Oh ! que c'est beau, Fiflot, que c'est beau !

Et toujours elle se précipite vers la grande demeure sombre qu'elle aperçoit enfin.

Mais tout à coup, Rose-des-Neiges s'arrête interdite, bouleversée.

Le château est fermé... les volets du premier étage sont clos.

Placardées sur les murs, de grandes affiches annoncent la vente de Trébons et des domaines environants. La vente doit avoir lieu à la fin d'octobre.

Bientôt cette vieille demeure des Marigny passera en des mains étrangères. Rose-des-Neiges ne peut en croire ses yeux. Est-ce possible, cela !...

Paulot n'était-il pas le maître de Trébons ?

Et, le cœur serré, l'enfant regarde cette haute grille fermée qui autrefois s'est si souvent ouverte devant elle.

— Qu'examines-tu avec tant d'attention ?

— Ces grandes affiches... tiens, lis...

— Elles annoncent tout simplement la vente prochaine de ce grand domai-

ne-là... Tant pis pour les richards obligés de s'en défaire.

Tout à coup un bruit de pas se fait entendre.

La grille s'ouvre.

Et sur le seuil paraît une dame en noir, accompagnée d'un jeune garçon de treize à quatorze ans.

Micheline — car c'était elle — murmure :

— Connais-tu ces gens-là, Paulot ?

Paulot !...

Ce nom fait trembler de joie Rose-des-Neiges.

Mais la fillette est si belle, si grande aussi, que Paulot ne la reconnaît pas. Elle n'ose s'avancer.

Puis enfin, le cœur l'emportant sur la timidité, elle se présente vers le jeune homme.

— Paulot ! dit-elle.

Il pousse un cri de joie... et de ses bras déjà forts étreint Rose-des-Neiges.

— Ah ! enfin je te retrouve ! Tu es donc revenue à la tour de Castelvieuil ?

Rose-des-Neiges est émue ; ses yeux s'emplissent de larmes.

— Non, répondit-elle ; je ne suis ici que de passage.

Et d'un geste, montrant Fiflot qui se tient à l'écart, elle ajoute :

— C'est mon père, mon soutien ; sans lui, mon petit Paulot, j'aurais été bien malheureuse.

Micheline a entendu tout ce colloque ; elle fait un signe, et les deux enfants, suivis de Fiflot, pénétrèrent dans le château.

Tout semble désert.

Du nombreux personnel domestique d'autrefois, seule une vieille bonne est restée, unique confidente maintenant de la comtesse de Marigny.

Micheline et Paulot vivent presque misérablement.

La malheureuse femme a vu fondre sur elle toutes les douleurs ; et ces catastrophes successives ont imprimé à sa physionomie une tristesse recueillie.

En revoyant Rose-des-Neiges, elle n'éprouve aucune joie. Depuis longtemps son cœur est fermé. Elle n'aime que Paulot, son fils, son trésor, le seul bien qui lui reste. Et puis... et puis, Rose-des-Neiges lui rappelle tant de douloureux souvenirs !...

Elle regarde Fiflot, cet homme que la fillette appelle son père... et elle se méfie.

Elle est restée bonne, toujours ; mais elle est devenue ombrageuse. A Rose-des-Neiges elle fait servir du lait, du fromage et du pain.

Mais l'enfant gênée par ce glacial accueil, ne touche pas à la collation qui lui est offerte.

Et ses grands yeux de velours, ses beaux yeux mélancoliques ne peuvent se détacher du pâle visage de Micheline.

Comme elle la trouvait changée !

Ce n'était plus cette superbe comtesse de Marigny, si radieusement belle autrefois, si bonne toujours.

Les cheveux de la malheureuse femme sont presque tout blancs ; son front est creusé de rides profondes ; ses yeux ont perdu leur éclat et l'expression d'extrême douceur qui les rendait si beaux il y a quelques années à peine.

Commencé dans l'édition du 13 juin 1953.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Maintenant, les regards de Micheline sont presque durs.

Assise en face de Rose-des-Neiges, silencieuse et très grave, la comtesse de Marigny examinait la fillette avec méfiance.

C'est qu'il lui paraissait revoir Laurence, cette Laurence qu'elle aimait tant jadis, et qu'elle détestait aujourd'hui de toutes les forces de son être.

Et à mesure qu'elle regarde Rose-des-Neiges, il lui semble, en imagination, que la mignonne grandit tout à coup, que son ravissant visage n'a plus l'expression de l'adolescence et que c'est Laurence elle-même qui est là devant elle.

Et son cœur bat à coups précipités.

Elle demande :

— Où est Cécilia ?

— Cécilia est folle, répond Fifiot.

— Folle !... elle est bien heureuse !...

« Dans sa folie, du moins, elle oublie toutes ses détresses. »

Puis, d'une voix sourde, comme se parlant à elle-même, la comtesse de Marigny ajoute :

— C'est encore Roger de Marigny qui est cause de ce grand chagrin, de cet affreux malheur survenu à la pauvre Cécilia.

« Marigny !... toujours Marigny !... »

« Toujours cet homme néfaste qui, partout où il passe, jette l'épouvante. »

« Lui !... toujours lui !... »

Et d'un geste, elle fait signe à Rose-des-Neiges de quitter le château.

— Partez, dit-elle ; partez, et ne revenez jamais à Trébons. Allez-vous-en... allez-vous-en... »

Pendant que Fifiot emporte Rose-des-Neiges sanglotante, les lourdes portes de chêne de Trébons se referment.

Micheline et Paulot restent seuls.

— Maman !... maman !... crie le pauvre garçon, pourquoi as-tu chassé Rose-des-Neiges ?

— Tu ne la connais plus, tu ne dois plus la connaître, répond Micheline en serrant éperdument son fils dans ses bras.

« Nous sommes seuls sur terre pour nous défendre et nous aimer. »

« Tu n'aimeras que moi ! »

« Tu ne connaîtras que moi ! »

« Que t'importe cette fillette, cette misérable errant maintenant avec un étranger, courant de ville en ville comme une vagabonde et vivant peut-être uniquement de mendicité ? »

« Hélas ! Cécilia est folle ! la malheureuse est morte aussi pour nous ! — Et pourtant elle seule me rattachait à Rose-des-Neiges... parce que Cécilia est la mère de Bosko. »

— Bosko ! murmura Paulot.

— N'oublie jamais, mon fils, ce nom béni ; l'homme qui le porte est supérieur à tous les autres hommes. Et quand tu penseras à ce martyr, n'y pense qu'à genoux... »

Paulot ne répond pas.

Il se rappelle la scène terrible qui a séparé à tout jamais son père et sa mère. Il se rappelle aussi le nom de Bosko, le nom de ce martyr ignoré.

Depuis cette heure inoubliable, Paulot a senti son énergie grandir.

En quatre ans il est devenu grand et fort ; il s'est instruit. Consacrant au travail tous les moments de la journée, tous ses loisirs, il a fait rapidement des progrès surprenants.

Son visage brun est énergique et fier ; ses grands yeux de velours ont pris une expression de profonde tristesse.

Le départ précipité de Rose-des-Neiges l'a terrifié ; il en veut presque à sa mère d'avoir ainsi brutalement renvoyé cette gamine blonde que, tout enfant, il a tant aimée et qu'il aime tant encore aujourd'hui.

Et, les yeux pleins de larmes, il se sauve dans les profondeurs du parc.

Là, bien seul, il fond en sanglots.

Tout à coup, se redressant subitement, il escalade le mur d'enceinte, saute sur la route et se met aussitôt à la

poursuite de Rose-des-Neiges, qui lentement descend la côte.

— Rose !... dit-il, Rose !...

Et il l'embrasse longuement.

— Je t'en supplie, ma petite Rose, ne t'éloigne pas sans me dire que tu ne m'en veux pas de la réception un peu froide que maman t'a faite. Il ne faut pas lui garder rancune à ma pauvre mère : elle est toujours si triste, si tu savais !...

« Mais moi, ma petite Rose-des-Neiges, je deviendrai un homme ; j'entre-rai à Saint-Cyr... et après, quand j'en serai sorti, j'espère bien que nous nous retrouverons quelque jour. »

— Oh ! mon Dieu ! murmure la fillette ; combien je suis heureuse que tu sois revenu !

Ils sont encore tout entiers à leurs épanchements, lorsque vient à passer un homme grave portant sous le bras une volumineuse serviette bondée de papiers.

Il est suivi à distance d'un gaillard gros et trapu qui examine attentivement les alentours du domaine de Trébons.

Le premier de ces hommes est le notaire de Luchon ; l'autre est Bourdon.

Paulot connaît le notaire ; depuis trois semaines le tabellion est venu si souvent à Trébons...

Le visage de l'autre ne lui est pas inconnu.

Il se souvient, le noble enfant, de la scène terrible à laquelle l'homme qui

est là a été mêlé... et son cœur bat à coups pressés.

Sur le front, sur les joues pâles de Rose-des-Neiges, il dépose encore des baisers.

Puis, les yeux noyés, l'âme brisée à la pensée du chagrin que ces hommes vont encore causer à sa mère, il s'éloigne à pas lents et regagne Trébons.

Le notaire et Bourdon entrent au château.

La vieille bonne, au dos voûté et à la tête branlante, les accompagne jusqu'au salon où Micheline, prévenue de leur visite, les attend, impatiente et fiévreuse.

— Alors, fit la comtesse en jetant sur Bourdon un regard chargé de mépris, alors tous les billets signés par le comte de Marigny et par moi sont demeurés impayés ?

— Ne le savez-vous pas, madame ?

— Je ne le sais pas. Depuis quatre ans, je vis retirée du monde et j'ignore tous les tripotages auxquels vous vous êtes livré de connivence avec le comte de Marigny.

— Mais, madame, les billets vous ont été présentés... et vous les avez laissés protester, fit Bourdon en haussant les épaules. Vous avez vraiment la mémoire très courte.

— Ne recevant pas de nouvelles, j'ai pensé, monsieur, que les billets signés de moi dans les circonstances tragiques que vous connaissez certainement,

avaient été retirés et payés par le comte de Marigny.

— En cela, vous vous trompiez, madame. Et comme, quoi que vous en pensiez, je suis un bon garçon, j'ai patienté, voilà tout.

« Mais j'ai gardé en portefeuille tous les billets protestés. »

« Or, vous voudrez bien convenir que la patience a des limites. Aussi, comme il m'est impossible de me faire rembourser, suis-je venu à Luchon avec la résolution bien arrêtée de faire vendre Trébons. »

— Depuis un mois, le notaire ne m'a pas caché vos intentions, dit Micheline, avec un sourire navré.

Elle ajouta :

— Au surplus, les affiches apposées sur les murs de Trébons et les jugements rendus contre moi ne pouvaient me laisser aucune illusion. Vous voulez vendre Trébons ?... Eh bien ! monsieur, vendez-le, puisque c'est votre droit... »

— Hélas ! intervint le notaire, nous trouverons difficilement un acquéreur sérieux, et je crains qu'on n'offre de ce domaine qu'un prix dérisoire.

— Que m'importe, pourvu que je sois payé, fit Bourdon d'un ton dégagé.

— Le château est grevé d'une hypothèque, reprit le notaire.

— C'est une chose que j'ignorais complètement ; si je l'avais connue, je n'aurais pas prêté d'argent. Et le comte de Marigny est une canaille de ne pas m'avoir informé du fait.

« Il aime un peu trop le jeu et la grande vie ; puis il a une amie qui doit lui coûter, en bouquets et en soupers fins, des sommes énormes. »

— La conduite de mon mari ne regarde que lui, fit froidement Micheline.

— Assurément, madame, appuya le notaire ; il y a des choses que M. Bourdon devrait garder pour lui.

— Mais enfin je n'ai dit à Madame que ce qu'elle sait depuis longtemps, riposta Bourdon. Au surplus personne n'ignore que le comte de Marigny a pour compagne une femme du monde... et les femmes du monde coûtent cher... »

— Oh ! pensait Micheline, cet homme veut parler de Laurence.

« C'est avec Laurence que vit Roger ! c'est pour Laurence qu'il m'abandonne ! »

Elle ignorait le drame obscur dont Mme Dormeuil était la victime ; elle ignorait le nom de la misérable femme cause de tant de détresse...

Et pour la Dame aux bluets elle éprouvait une haine plus profonde que jamais.

Pendant qu'elle songe ainsi, l'homme d'affaires ne peut détacher ses regards du ravissant visage de la malheureuse, de ces beaux yeux mélancoliques où montent des larmes.

« Comme elle est belle ! pense-t-il. »

« Comme elle est plus séduisante que l'autre !... »

Et un désir infernal brûle son sang.

II

Le notaire, très pressé et attendu dans un village voisin pour une affaire de testament s'en alla.

Bourdon resta avec Mme de Marigny.

Alors il inventoria du regard les objets d'art, les meubles anciens, ornant le magnifique salon où Micheline l'avait reçu.

Il dit :

— Bien entendu, les bronzes, les tableaux de maîtres, les objets de valeur qui me paraissent nombreux ici, seront mis en vente en même temps que le château.

— Oui, monsieur, vous pouvez faire argent de tout cela, répondit Micheline avec un calme glacial. Pour faire honneur à ma signature et à celle du comte de Marigny je vous abandonne le peu qui me reste.

Bourdon, ahuri, la regardait.

Les Mots qui ont fait Fortune

INSTRUISEZ-VOUS EN FAMILLE

Il y en a que vous employez tous les jours.

D'où viennent-ils ?

Brutus et Cassius brillèrent par leur absence.

Marie-Joseph Chénier (1764 - 1811), vers extrait de « Tibère » et qui donna naissance à l'expression « briller par son absence ».

Noblesse oblige.

Fin d'une maxime extraite de « Maximes et Réflexions du Duc Gaston de Lévis (1764 - 1830). »

Qui donne aux pauvres prête à Dieu.

Victor Hugo (1802 - 1885, épigraphe du poème : « Pour les Pauvres ».

Nous vous saluons mais nous ne nous parlons pas.

Réponse désabusée prêtée à Moncrif, à Bautru, à Voltaire et à Piron à propos de Dieu. Il est plus vraisemblable qu'il s'agisse de la réplique d'un simple libre-penseur surpris à saluer une procession du Saint-Sacrement.

Avoir l'esprit de l'escalier.

Diderot dans son « Paradoxe sur le Comédien » publié en 1770, se plaint de ne trouver la bonne réplique quand il est sorti de la maison, déjà en bas de l'escalier. D'où l'expression proverbiale à l'endroit de ceux qui réagissent lentement.

Les grandes douleurs sont muettes.

Egalement de Diderot dans le « Paradoxe du Comédien ».

Ne remettez pas au lendemain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

Conseil de Benjamin Franklin (1706-1790).

Micheline reprit :

— Tout ici est à vous ; dès que le château sera vendu, mon fils et moi nous quitterons à jamais Trébons. Je ne vous demande qu'une chose : c'est l'autorisation de prendre et d'emballer quelques souvenirs de famille auxquels je tiens beaucoup.

— Bon, bon, nous verrons cela. C'est une affaire à débattre entre nous deux quand le moment sera venu.

Il ajouta :

— Mais je vous prie, veuillez me conduire dans tous les appartements du château.

Micheline ne répondit point. Elle ouvrit une porte donnant sur un vaste vestibule, et d'un geste hautain, elle engagea Bourdon à la suivre au premier étage.

Les chambres étaient ouvertes.

Ils les parcoururent toutes.

Pendant plus d'une heure l'homme d'affaires se promena insolemment dans la vieille demeure, prenant des notes et faisant des comptes.

Puis il demanda à entrer aussi dans la chambre à coucher de Micheline.

Mais la jeune femme l'arrêta sur le seuil.

— Vous ne pénétrerez pas là, dit-elle.

— Et pourquoi donc, madame ?

— Parce que c'est la chambre de la comtesse de Marigny...

Bourdon s'inclina.

Tous deux redescendirent au rez-de-chaussée.

Comme l'homme d'affaires se disposait à entrer dans la chambre du général, Micheline le retint.

— Alors, alors, on ne peut pénétrer nulle part, dit Bourdon en ricanant. La chambre de Madame, passe encore... Je comprends ça ; mais celle du général de Trébons... c'est autre chose ; je ne serais pas fâché, quant à moi, de voir où votre père a été assassiné.

En entendant ces paroles de Bourdon, Micheline ne fit pas un mouvement ; elle se contint et son beau visage demeura impassible.

Les insolences de cet homme la laissaient indifférente.

Mais elle bondit quand Bourdon, se rapprochant d'elle, lui prit brutalement une main qu'elle chercha vainement à retirer.

L'homme d'affaires lui dit, d'un ton passionné :

— Si vous vouliez m'aimer un tout petit peu... on ne vendrait pas Trébons — quant aux billets que j'ai là, dans mon portefeuille... eh bien ! je les brûlerais devant vous.

Micheline poussa un cri et son pur visage exprima tout à coup une horreur indicible.

— Monsieur, dit-elle en montrant la porte à Bourdon, monsieur... sortez d'ici...

— Sinon vous me ferez jeter dehors par votre valetaille ? fit Bourdon en ricanant. Mais je n'ignore pas, madame, que tous vos valets galonnés ont joué de la fille de l'air et que vous en êtes réduite à faire vous-même votre potte. Je sais de quoi il retourne, que diable...

Il parlait encore que depuis longtemps déjà Micheline n'était plus là.

Alors il s'éloigna, tout en grommelant entre ses dents :

— Ah ! madame la comtesse de la bourse plate, vous qui n'êtes que la femme d'un escroc !... nous verrons bien qui de nous deux rira le dernier.

« Vraiment ! je vous fais horreur ? Pensez donc : un Bourbon avoir l'audace de parler amoureuse à cette belle madame-là !... quel toupet !

Comme il traversait le parc, se dirigeant vers la grille, il aperçut Micheline et lui cria :

— A bientôt, madame de Marigny. Décidément, l'amie de votre ex-mari a plus d'esprit que vous... Elle ne rate pas les bonnes occasions, elle !...

— Oh ! mon Dieu ! murmura Micheline en prenant sa tête à deux mains. Oh ! mon Dieu ! secourez-moi. Ne m'abandonnez pas !

Et lentement, elle se dirigea vers la chapelle du château.

Les derniers rayons du soleil illuminaient encore les vitraux de couleur des fenêtres.

Le jour tombait. Un voile de tristesse enveloppait toute la chapelle.

Puis la nuit vint.

Micheline restait abîmée dans ses pensées.

Une petite voix très douce murmura derrière elle :

— Es-tu là, maman ?

C'était Paulot qui venait chercher sa mère.

L'enfant s'agenouilla près de Micheline, et dans l'ombre qui envahissait maintenant complètement la chapelle, deux coeurs s'envolèrent vers le ciel, deux âmes se confondirent dans une même prière.

Puis ils entrèrent au château où la vieille servante avait préparé le dîner. Ni la mère ni l'enfant ne mangèrent.

Les yeux inquiets et angoissés de Paulot interrogeaient Micheline qui n'osait répondre.

Le silence obstiné de la comtesse serait atrocement le coeur du jeune homme.

— Tu as donc un secret pour ton fils ? dit-il enfin en se jetant au cou de sa mère.

— Non, mon enfant, non, je ne veux pas avoir de secret pour toi. N'es-tu pas tout ce que j'ai de plus cher, tout ce que j'aime au monde !

— Tu me restes, toi, et cela me suffit. Qu'on nous prenne tout ce que nous possédons... que m'importe ? puisque je te conserve.

Mais elle songe qu'un moment viendra où, infailliblement, elle devra se séparer de Paulot.

Puis, peut-être ne pourra-t-elle pas continuer à payer les frais de l'instruction de son enfant. Elle songe qu'il lui faudra bientôt quitter Trébons... et son coeur saigne.

Et malgré Paulot qui veut la retenir dans ses bras, elle court s'enfermer dans sa chambre.

Une grande tristesse est en elle. Les paroles insolentes de Bourdon la blessent profondément dans son orgueil.

Néanmoins, le matin, elle parut plus calme ; ses beaux yeux ne gardaient plus aucune trace de larmes.

Comme tous les jours, Paulot s'en fut à l'école.

Micheline, restée seule en sa maison, sembla prendre son parti de la détresse prochaine qui la menaçait.

Mais cette résignation n'était qu'apparente.

La malheureuse songeait au suicide. La mort ne la délivrerait-elle pas de toutes ses douleurs ?...

Cette pensée de suicide devint bientôt une obsession tenace à laquelle elle n'essaya plus de se soustraire.

Elle s'abandonna à l'idée de sa fin prochaine, et tranquille maintenant, son beau visage redevint souriant.

Pour mettre à exécution son projet, elle attendait un avis du notaire, l'informant du jour fixé pour la vente définitive de Trébons.

« Je ne quitterai cette vieille demeure que pour courir à la mort, pensait-elle.

Un mois s'écoula.

Un matin, le notaire de Luchon sonna à la grille de Trébons.

Ce son de cloche retentit douloureusement au coeur de Micheline.

Pourtant, depuis plusieurs jours, elle attendait cette visite.

La vieille servante introduisit le notaire de Luchon dans le salon du rez-de-chaussée.

Bientôt Micheline parut.

— Alors, c'est fini ? dit-elle en offrant un siège au notaire qui, malgré cette

invitation, resta debout. — C'est fini, bien fini, n'est-ce pas ? Ce Bourdon, cet homme d'affaires, est implacable ? Il fait vendre Trébons ?

— Hélas ! oui, madame.

Micheline ferma les yeux et ne parla pas.

Aux vitres de la fenêtres elle appuya son visage brûlant.

Quand elle releva enfin son front appesanti, le notaire n'était plus là.

C'était fini !... L'heure de l'irréparable venait de sonner !

III

Au retour de son voyage en Russie — voyage au cours duquel ses biens lui avaient été restitués — Boris Souvarine quitta la rue de Cli-gnancourt.

Il fit l'acquisition, à Passy, rue des Belles-Feuilles, d'un charmant hôtel situé entre cour et jardin.

De construction récente, cet hôtel était simple, mais de goût parfait.

Il vivait là très simplement, servi par trois domestiques : un nègre du nom de Djalm, un cocher et une vieille servante ramenée de Varsovie.

Chaque matin, Boris faisait une promenade à cheval au Bois.

Il poussait jusqu'à Boulogne ; puis, contournant le champ de courses, il rejoignait les grandes avenues et rentrait par la porte Dauphine.

L'après-midi, il restait chez lui et travaillait jusqu'au dîner.

Mais les soirées lui paraissaient longues.

Rarement il allait au théâtre, si ce n'est pour assister à une première représentation.

Quand, le soir, Boris restait chez lui, il consacrait sa veillée à la lecture de quelque bon livre.

Souvent aussi, le soir, quand il faisait beau, Boris faisait atteler et donnait à son cocher l'ordre de le conduire boulevard Montparnasse.

Là, il descendait de son coupé et, lentement, se dirigeait vers l'hôtel Dormeuil.

Mais, arrivé devant la grille, son coeur défaillait en apercevant la grande maison fermée qui lui paraissait un tombeau où Laurence était enterrée vivante.

Que de fois, durant ces quatre années écoulées, n'avait-il pas fait ce douloureux pèlerinage !

Un soir, il se rendit à pied devant l'hôtel de la rue de Babylone, il arpenta le trottoir de long en large, les yeux toujours fixés sur la maison silencieuse.

Tout à coup un pas résonna derrière lui.

Boris reconnut Nanine.

La jeune fille s'arrêta devant la grille et l'ouvrit.

Elle se disposait à entrer quand, doucement, Boris la retint par le bras.

— Mademoiselle Nanine ? dit-il.

La femme de chambre se retourna. En apercevant le Slave elle recula instinctivement.

Tout d'abord elle ne le reconnut pas... il était si changé !

Il reprit :

— Mademoiselle Nanine !...

Elle se rapprocha du jeune homme et le reconnut aussitôt.

Le peintre demanda :

— Avez-vous des nouvelles de Mme Dormeuil ?

— Mme Dormeuil ! murmura Nanine frissonnante ; je ne sais pas, je ne sais rien...

— Vous mentez ! dit Boris d'un ton très ferme ; vous devez savoir, Nanine, ce qu'est devenue votre maîtresse.

Evidemment la femme de chambre lui cachait quelque événement. A ses réticences, à l'effroi qu'elle ne pouvait surmonter, aux larmes qui noyaient ses yeux, Boris comprit bien vite que la pauvre fille ne voulait pas par-

ler... de crainte, peut-être, de lui causer un grand chagrin.

— Dites-moi tout, Nanine. J'aime mieux la vérité, quelque brutale soit-elle, que l'incertitude qui me tue.

Nanine baissa la tête ; et sur son visage, une expression de profonde douleur se répandit.

Elle dit enfin :

— Oh ! si vous saviez combien je l'ai cherchée, combien je l'ai pleurée !

« Hélas ! hélas ! maintenant tout est fini... je ne reverrai jamais mon ancienne maîtresse.

Boris tressaillit ; ses yeux se voilèrent.

Que venait de dire Nanine ? Qu'allait-elle encore dire ? Quel affreux mystère allait-il pénétrer ?

Nanine reprit :

— Il y a quelques jours, la marquise de Noirmont annonça que Mme Dormeuil était morte. Une lettre que venait de recevoir M. Frédéric ne permettait pas hélas ! de conserver le moindre doute.

— Laurence morte !... s'écria Boris en portant la main à son front couvert de sueur.

— Oui, monsieur... ma chère maîtresse est morte ! Du reste, le lendemain du jour où nous apprîmes la triste nouvelle, toute la maison prit le deuil.

— Mais enfin, objecta Boris, il ne suffit pas d'affirmer la mort de quelqu'un, encore faut-il produire l'acte de décès.

— L'extrait mortuaire a été délivré à M. le marquis par la mairie d'Annecy.

Et comme Boris ne semblait pas comprendre, la femme de chambre reprit.

— Dès qu'il eut appris la nouvelle de la mort de sa soeur, M. le marquis de Noirmont se rendit à la préfecture de police afin de se procurer de plus amples renseignements.

« Là, on lui confirma la lettre qu'on lui avait écrite, lettre par laquelle, on l'informait qu'une jeune femme, ressemblant de tous points à la photographie de Mme Dormeuil, avait été trouvée noyée dans le lac du Bourget.

« Mais, malgré tout, M. le marquis conservait de l'espoir : la police se trompe peut-être, disait-il.

« Et le jour même, il partit pour Annecy.

« Il voulait voir le cadavre, il voulait voir s'il ne pleurait pas une vivante.

— Alors ? fit Boris défaillant.

— M. le marquis a reconnu sa soeur, bien que la morte fût horriblement défigurée.

« Et dès que le décès fut parfaitement constaté, Mme la marquise prit le grand deuil.

— Oh ! mon Dieu ! murmura Boris accablé.

Et il demanda :

— C'est tout ce que vous savez, ma bonne Nanine ?

— Je sais aussi que le notaire d'Aiguesmortes est venu, et qu'il a eu avec M. le marquis et avec Madame de longs entretiens.

« Mme la marquise, paraît-il, hérite de sa belle-soeur, d'après une clause du testament de Michel Dormeuil.

— Les misérables ! pensa le prince Boris, ils ont fait mourir Laurence !

Nanine reprit :

— La mort de Mme Dormeuil n'a pas causé à sa belle-soeur une bien grande douleur. Quant à M. le marquis... il est encore au désespoir ; et j'ai entendu dire par les domestiques que M. le marquis refusait de recevoir un sou du notaire tant que la mort de la fillette de Mme Dormeuil ne serait pas prouvée d'une façon absolue.

Après un silence, Nanine poursuivit :

— Tout ça, ce sont des mystères difficiles à comprendre. L'enlèvement de l'enfant, la mort de la mère... Ne trouvez-vous pas, monsieur Boris, que cela est bien extraordinaire ?

— Tout cela est horrible, murmura Boris; tout cela est criminel!...

— Ce qui est certain, c'est que depuis quatre ans que Madame a disparu on a fait de nombreuses recherches; et que ces recherches ont toujours été infructueuses.

Quand la mort de Laurence fut proclamée, Thérésine triompha. Elle espérait bien recueillir sous peu les millions laissés par Michel Dormeuil.

Mais le notaire la dissuada vite. Il lui fit aussitôt remarquer qu'elle ne pouvait entrer en possession de la fortune de son oncle qu'autant qu'il serait prouvé d'une façon irréfutable que la fillette de Mme Dormeuil était morte, bien morte.

Or, ajouta le notaire, cette preuve est encore à faire.

Cette déclaration jeta une douche sur l'enthousiasme de Thérésine.

Ne pouvant toucher un sou de la fortune de Michel Dormeuil, elle en fut réduite à contracter des emprunts à des taux usuraires.

Les prêteurs ne manquèrent pas.

En effet, apprenant par les journaux qu'une femme ressemblant étrangement à Mme Dormeuil avait été trouvée noyée dans le lac du Bourget, apprenant en outre que le cadavre de la malheureuse avait été reconnu par le marquis de Noirmont comme étant celui de sa soeur disparue depuis quatre ans, Bourdon flaira une bonne affaire à tenter et accourut offrir ses services à Thérésine.

Boris gardait un sombre silence; ce que venait de lui dire Nanine le foudroyait. Une grande tristesse l'envahissait.

La soubrette pénétra dans l'hôtel; machinalement Boris la suivit.

Il éprouvait le besoin de revoir cette maison, ce jardin ombreux et tout là-bas, dans le petit bois, ce banc de pierre couvert de mousse où si souvent, près de Laurence, il avait rêvé.

Tout à coup, il tressaille. Un pas pressé se fait entendre sur le gravier des allées et Nanine paraît.

— Monsieur, dit-elle, la voix tremblante, monsieur, le marquis et la marquise de Noirmont viennent de pénétrer dans l'hôtel. Ils sont déjà au premier étage; peut-être descendront-ils sous peu au jardin? Que penseront-ils s'ils vous aperçoivent ici?... Ils vous prendront pour un malfaiteur...

— Je n'ai plus le temps de fuir, dit Boris; mais rassurez-vous, Nanine, et écoutez bien ceci: si vous êtes inquiétée, si vous êtes renvoyée de votre place, souvenez-vous que l'hôtel Souvarine est situé à Passy, rue des Belles-Feuilles, et que vous y trouverez toujours un asile.

Nanine s'esquiva.

Presque aussitôt, Frédéric et Thérésine parurent au fond d'une allée voisine.

Boris se précipita derrière un des arbres du petit bois.

De cet endroit plongé tout à fait dans l'ombre, le Slave pouvait tout voir sans courir le risque d'être aperçu lui-même.

Il attendit, anxieux.

Le couple avançait lentement dans l'allée, s'arrêtant parfois et paraissant engagé dans une conversation fort orageuse.

Bientôt Boris aperçut Thérésine, dont la haute taille se détachait nettement de l'ombre.

Près d'elle, Frédéric, le pauvre Frédéric, affaissé, à la démarche chancelante, marchait péniblement.

— Je suis fatigué, dit le marquis; asseyons-nous sur ce banc.

Tous deux s'assirent sur le banc où tout à l'heure Boris pleurait la femme aimée.

De l'endroit où il se tenait blotti, le Slave découvrait parfaitement le marquis et la marquise de Noirmont; il ne

perdait pas un mot de leur conversation...

Il eût désiré fuir... mais cela lui était impossible.

Frédéric, le front bas, restait sans parole devant cette femme qui le regardait d'un oeil hautain.

— Alors, dit-elle d'un ton qui fit frissonner le marquis, alors vous ne voulez pas venir habiter cet hôtel, où nous serions cependant chez nous? Il est certain que, si la loi ne me reconnaît pas tout de suite tous les droits à l'héritage de mon oncle, elle me les reconnaîtra plus tard. La fille de votre soeur est morte depuis longtemps; il vous sera facile, pour peu que vous vouliez vous en occuper, d'arriver à prouver la réalité de cette mort.

— Oui, je refuse de venir habiter ici, dit froidement Frédéric.

— La raison?... car enfin vous avez une raison pour agir ainsi.

— Parce que tout ici me rappelle ma soeur; parce qu'il me semble que nous n'avons pas le droit de nous installer dans cet hôtel; parce que... parce que...

— Achevez donc votre pensée, dit Thérésine avec un sourire glacial: vous craignez qu'un jour Laurence ne revienne?

« Mais enfin n'avez-vous pas constaté vous-même le décès? N'est-ce pas Laurence que vous avez vue couchée sur les dalles de cette morgue de province? »

— Oui... une femme blonde, grande comme Laurence, mais si défigurée par un très long séjour dans l'eau... Et cependant c'était elle. Je l'ai reconnue à un petit signe qu'elle portait au poignet, un signe très noir que j'ai regardé bien souvent.

— Vous voyez donc parfaitement que c'est elle et qu'elle est bien morte, fit Thérésine, avec un léger tremblement dans la voix et un sourire ironique aux lèvres. Rien ne nous empêche alors de prendre dès à présent dans les valeurs qui est là-haut, toutes les valeurs qui y sont déposées. Elles sont à nous, ces valeurs, elles sont à moi. Nous venons de les voir, nous venons de les toucher; vous devez vous rappeler qu'il y en a pour quatre cent mille francs. Nous pouvons aujourd'hui même les prendre.

— Jamais!.. je ne veux pas!

— Vous ne voulez pas?

— Non, je ne veux pas. Puis, Thérésine, vous n'avez pas le droit, de toucher à ces valeurs. Il y a peut-être de par le monde une fillette que nous retrouverons un jour et à qui notre devoir sera de rendre des comptes.

— Alors il vous importe peu que nous vivions dans la gêne et que nous soyons obligés de contracter des dettes partout? dit la marquise dont les yeux lancèrent des flammes. Tout cela vous est égal, vous ne connaissez que le droit, la loi, votre conscience! Qu'est-ce que cela peut bien me faire, à moi, votre conscience!...

« Croyez-vous que c'est avec de telles paroles que nous paierons nos créanciers et que nous achèverons l'éducation de Marcel? »

Le marquis releva vivement la tête.

— Si Marcel vous entendait, fit-il d'un ton ferme, il vous blâmerait. Dans quelques années il sera un homme; croyez-vous, Thérésine, qu'alors il ne nous demanderait pas compte de l'acte déloyal que vous me conseillez de commettre?

« Marcel est un Noirmont: je suis bien sûr, moi, qu'il ne déviara jamais du droit chemin. Les Noirmont, madame, n'ont jamais eu qu'une pensée: le souci de leur honneur! »

« Et malheur à ceux qui portent ce nom, si jamais ils mettent cet honneur en péril!... »

« Vous me parlez de créanciers, de dettes. A qui la faute si nous sommes

En effet! Un seul brossage avec LA CRÈME DENTIFRICE COLGATE élimine jusqu'à 85% des bactéries cause de mauvaise haleine et de carie!



Seule Colgate peut faire les trois!
PURIFIE L'HALEINE tout en NETTOYANT LES DENTS et ENRAYE PRESQUE TOUTE CARIE!

Vous donne bonne bouche pour toute la journée!

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL (POUR LE CANADA SEULEMENT)
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 1391, Place d'Armes, Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménagier de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

Rôti de boeuf en casserole

1/4 de tasse de farine
3 livres de boeuf dans l'épaule, la ronde ou la croupe
3 c. à tb. de graisse
1/2 tasse d'eau
sel et poivre

Saupoudrer la viande avec toute la quantité de farine et faire brunir en tous sens dans la graisse chaude. Assaisonner de sel et de poivre. Ajouter l'eau, couvrir et cuire lentement jusqu'à ce que ce soit tendre, 4 à 5 heures. 1 heure avant la fin de la cuisson, ajouter 6 pommes de terre moyennes, 6 carottes, 1 tasse de céleri haché et 1 tasse d'oignons tranchés. Refermer la casserole et quand le tout est bien cuit, servir très chaud. On peut remplacer l'eau par du jus de tomates. 8 services

Côtelettes de porc à la sauce piquante

Essuyer avec un linge humide 6 côtelettes de porc épaisses de 1 pouce et saupoudrer de farine. Saisir de tous côtés jusqu'à ce que ce soit bien brun puis mettre sur chaque côtelette 1 c. à tb. de sauce piquante. Réduire la chaleur, couvrir et cuire doucement 8 à 10 minutes. Retourner les côtelettes et mettre sur l'autre côté 1 c. à tb. de sauce. Couvrir et cuire lentement jusqu'à ce que ce soit tendre. Servir avec le reste de la sauce.

Sauce piquante

1 petit oignon moyen émincé
3/4 de tasse d'eau
2 c. à tb. de sauce anglaise Worcestershire
1 c. à tb. de sel
1/2 c. à thé de poivre
1 tasse de purée de tomates
3 c. à tb. de vinaigre
1 c. à thé de sauce Chili
1/4 de c. à thé de clou moulu
1/4 de c. à thé de cannelle

Mélanger tous les ingrédients dans l'ordre donné et faire cuire 10 minutes. 6 services

Céleri à la crème

2 tasses de céleri coupé en bouts de 1 pouce
1/2 tasse de lait
2 c. à tb. de beurre
2 c. à tb. de farine
sel et poivre

Couper le céleri en bouts de 1 pouce. Mettre dans une casserole et couvrir d'eau bouillante et cuire jusqu'à ce que ce soit tendre 1/2 heure environ. Egoutter et réserver 1/2 tasse d'eau de cuisson. Faire une sauce avec le beurre, la farine, l'eau de cuisson et le lait. Bien assaisonner et y ajouter le céleri cuit. 6 services

Crème bavaroise aux pêches

1 c. à tb. de gélatine granulée
2 oeufs
1 c. à thé de vanille
1/4 de tasse d'eau froide
2 tasses de lait bouillant
1/2 tasse de sucre
2 tasses de crème à fouetter

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes. D'autre part, faire une crème avec le lait, les oeufs, le sucre et l'essence. Quand la crème est cuite, y ajouter la gélatine et brasser pour faire dissoudre parfaitement. Refroidir, fouetter la crème et l'incorporer au mélange bien froid. Laisser prendre ferme. Démouler et servir entouré de pêches fraîches, pelées et séparées en deux. 8 à 10 services

Crème glacée aux pêches

2 tasses de lait
2 c. à tb. d'eau
1 tasse de crème épaisse
2 c. à tb. de farine
1 tasse de sucre
2 jaunes d'oeufs
2 tasses de pêches en purée

Mettre dans une casserole le lait, la farine délayée avec l'eau froide, le sucre et cuire jusqu'à épaississement. Y ajouter les jaunes d'oeufs et ne plus laisser bouillir la crème après l'addition des oeufs. Laisser refroidir parfaitement. Fouetter la crème, l'incorporer au mélange ainsi que la pulpe de pêches. Verser dans un tiroir de réfrigérateur et faire congeler d'après la méthode habituelle.

Gâteau aux bananes

1/4 de tasse de lait sur
1/2 tasse de shortening
1 tasse de sucre fin
1/4 de c. à thé de sel
1 c. à thé de soda à pâte
1 tasse de bananes écrasées en purée
2 c. à thé de poudre à pâte
2 oeufs bien battus
1 c. à thé de vanille
2 tasses de farine

Défaire le beurre en crème, ajouter le sucre graduellement puis les oeufs et les bananes. Bien battre. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre à pâte et le sel. Faire dissoudre le soda à pâte dans le lait sur. Incorporer les ingrédients secs au premier mélange alternant avec le lait. Cuire à 350° F. 45 minutes dans un moule graissé de 8 pouces carrés. Après refroidissement, garnir de crème fouettée et de rondelles de bananes.

dans la gêne ? A qui, sinon à vous ? Je ne vous ai pas épousée, moi, pour vous laisser vivre à votre guise, dépensant à tort et à travers l'argent que nous ne possédons pas !

Elle eut un rire cruel, un rire sardonique ; elle cria :

— Ah ! sauvage !... sauvage !...

— Que m'importe vos sarcasmes ! oui, je l'avoue, je préfère Noirmont et le Grau-du-Roi, et la plainte éternelle de la houle, à toutes les splendeurs de ce Paris où je vis en solitaire, où vous m'abandonnez pour courir à vos plaisirs, où vous jetez l'argent à pleines mains.

« N'ayant jamais travaillé, n'ayant jamais souffert, vous ne vous rendez pas compte de l'importance des sommes que vous gaspillez en toilettes et en luxe inutile.

— Vous en profitez.

— Je ne profite de rien. Ce luxe m'écrase, et c'est avec une profonde douleur que je vous vois toujours plongée dans les fêtes.

— Vous êtes un sauvage, je vous le répète encore... un sauvage !...

— Oh ! je sais que vous ne cédez que vaincue par la gêne. Mais le moment viendra où vous devrez vous rendre, car je vous le jure, tant que la mort de la fille de ma soeur ne sera pas légalement prouvée, vous ne toucherez pas à la fortune de Laurence.

— Le roi dit : Nous voulons, fit-elle avec une ironie hautaine : moi je dis : Je veux.

Le marquis ne répliqua rien. Il regarda Thérésine et haussa les épaules.

Puis il répondit d'un ton froid :

— Oui, vous êtes une gaspilleuse enragée et pourtant vous avez sous les yeux des exemples qui devraient vous faire réfléchir.

— Que signifient ces paroles ?

— Vous avez reçu et vous recevez encore chez vous un déclassé, un joueur — le comte de Marigny — qui, de fête en fête, a dévoré peu à peu toute la fortune de sa femme et celle de son fils.

— Ah ? vous savez ?...

— Oui, je sais que dans quelques jours le château de Trébons sera vendu ; je sais que la malheureuse Micheline — l'amie intime de ma pauvre Laurence — sera du jour au lendemain dans une misère profonde. Je sais tout cela...

« La comtesse de Marigny a un fils du même âge que Marcel... »

« Eh bien ! cet enfant est voué, lui aussi à la plus grande des détresses. »

« Pour des gens autrefois si riches, la misère est plus affreuse encore que pour ceux qui ont toujours souffert. »

« Vous le voyez, je sais bien des choses que vous ignorez, vous qui ne trouvez pas le temps de vous occuper des douleurs des autres, vous qui ne songez qu'à vos plaisirs. »

« Si vous lisiez les journaux, vous auriez pu y voir l'annonce de la vente de Trébons, insérée depuis quelque temps déjà. »

« Vous auriez pu lire aussi dans une feuille mondiale que je ne nomme pas un entrefilet peu élogieux concernant le comte de X... et il vous eût été facile de reconnaître, sous cet X, le comte de Marigny. »

— Vous me donnerez le numéro de la feuille contenant l'article en question... le comte de Marigny se chargera de châtier l'auteur insolent.

— Le comte de Marigny en sait à ce sujet aussi long que moi. Puis, croyez-moi, Thérésine, il y a certaines injures qu'on ne venge pas.

— Oh ! comme on voit bien que vous ne connaissez pas le caractère du comte de Marigny...

— Le comte de Marigny est un joueur, un fêtard... et je vous prie, Thérésine, de ne plus le recevoir dans votre salon.

La marquise eut un froid au coeur ; ses yeux lancèrent des lueurs de colère.

— Chasser Marigny ! dit-elle... C'est un soin que je vous laisse. Quant à moi, croyez-le bien, je ne lui ferai pas cette insulte.

« Ah ! je vous le disais bien que vous n'étiez qu'un sauvage, un noble de province, n'ayant jamais quitté ses terres, ignorant tout de la vie et des moeurs de notre époque !... Mais, monsieur le marquis, vous retardez de deux siècles ! »

Avec véhémence, elle continua :

— Est-ce que cela me regarde, moi, toutes ces affaires de famille ? On vendra Trébons... que m'importe ? La comtesse de Marigny, — cette patricienne si fière, dit-on — sera chassée de ses domaines... que m'importe encore ? Je ne la connais pas et je ne veux pas la connaître.

— Allons, dit Frédéric en se levant, je m'aperçois que vous êtes plus mauvaise encore que je ne l'avais supposé. Vous êtes une femme sans coeur !...

IV

LS partirent.

Boris, toujours caché derrière un arbre du petit bois, les vit s'éloigner peu à peu.

Puis bientôt il entendit la grille se refermer.

— Allons, pensa-t-il, me voici prisonnier ici. Si Nanine ne vient pas me délivrer, que vais-je faire ?

Pour tuer le temps qui lui paraissait long, Boris se promena dans le jardin où tout lui rappelait la bien-aimée qu'il avait perdue, celle dont il venait d'apprendre la mort tragique.

Chose étrange, l'annonce de cette mort l'avait laissé presque indifférent.

Malgré tout, il pensait.

— Non, non, Laurence n'était point morte...

Laurence vivait...

Mais où se cachait-elle ? Pourquoi ne revenait-elle pas à Boris ? Pourquoi n'avait-elle pas écrit ?

Là, la pensée de Boris se perdait... Et il lui venait à l'esprit que Laurence en aimait un autre ! Un autre avec qui elle s'était enfuie pour cacher son amour.

Cette pensée serait atrocement le coeur de Boris.

— Allons, murmura-t-il, je vais continuer mes recherches.

« Et d'abord, demain, je partirai pour Luchon ; puis je me rendrai à Trébons pour voir Mme de Marigny, cette amie que Laurence a tant aimée... »

« Si Laurence vit, Mme de Marigny doit certainement connaître sa retraite. »

« Pauvre femme ! pensait Boris en songeant à la comtesse, pauvre femme ! on va vendre la demeure de ses pères ! et dans quelques jours elle se trouvera sur le pavé de Paris, n'ayant, pour vivre, d'autres ressources que son travail. »

Pauvre femme !

Il l'aimait parce que Laurence l'avait aimée.

Alors une grande et généreuse pensée s'éleva dans l'esprit de Boris.

Lui qui était si riche, lui qui ne savait que faire de son immense fortune, pourquoi ne rachèterait-il pas Trébons et ne supplierait-il pas Micheline de ne pas quitter la maison de ses ancêtres ?

Dans l'âme de cet homme ne germaient que de nobles idées.

Nature compatissante à l'excès, Boris donnait sans compter.

Aussi tous les pauvres de Passy connaissent-ils ce grand seigneur, grave et triste, dont les mains, toujours ouvertes pour secourir les infortunés, se tendaient amicalement vers tous les malheureux.

Seul dans le jardin de l'hôtel de la rue de Babylone, il songeait aux bonnes oeuvres à accomplir le lendemain.

Des heures s'écoulaient.

Puis un bruit de grille roulant sur ses gonds se fit entendre ; et aussitôt un pas léger résonna sur le gravier des allées.

— Monsieur Boris! dit une voix un peu craintive.

Le Slave s'élança à la rencontre de Nanine.

— Oh! monsieur, que j'ai eu peur! dit la jeune fille.

« Mme la marquise et M. le marquis, à leur rentrée chez eux, n'ont pas pensé à remettre à leur place habituelle les clefs de l'hôtel de Mme Dormeuil.

« Ils avaient bien d'autres idées en tête. Il y en a eu, du tabac! Madame criait, M. le marquis ripostait; il a fallu que M. Marcel vint les réconcilier.

« Mais ils ne sont rentrés chacun dans leur appartement que très tard.

« Alors, j'ai pu m'emparer des clefs qui étaient restées sur une table du salon... et me voilà.

Nanine poursuivit :
— Vous avez dû en entendre, de ces choses, n'est-ce pas ?

« Ce soir, Madame était exaspérée. Comme elle parlait très haut, j'ai pu comprendre qu'il s'agissait d'affaires d'intérêt, d'une grosse somme enfermée dans le coffre-fort de là-haut et dont M. le marquis ne veut pas s'emparer.

« Ah! c'est un honnête homme, celui-là... et il ressemble bien à ma chère maîtresse! mais Madame lui en fait voir de dures, allez!... on dit même qu'elle a un prétendant.

— Je le sais parbleu bien, pensait Boris.

Nanine demanda :
— Monsieur a sans doute aussi entendu parler de la mort de Mme Dormeuil ?

— Hélas!... mais, vous, Nanine, croyez-vous à la mort de votre maîtresse ?

Nanine jeta sur Boris un regard étonné.

— Il faut bien y croire, puisque M. le marquis l'affirme; et ce que dit M. le marquis est toujours vrai, Monsieur, c'est l'honneur et la probité même.

— Oh! mon Dieu! fit Boris en portant la main à son cœur pour en comprimer les battements... serait-ce donc vrai?... Laurence serait-elle morte!..

Et peu à peu il sentait s'évanouir le doux espoir qu'il caressait tout à l'heure; le doute s'envolait, ne laissant place qu'à la brutale réalité.

Il s'éloigna, sans même adresser un mot à Nanine, qu'il laissa ahurie, au milieu du jardin.

Il marchait la tête en feu, l'esprit perdu, le cœur déchiré par les dernières paroles de Nanine.

Il ne doutait plus, maintenant. Laurence était morte, bien morte... d'une mort effroyable!

Lentement, il descendit le boulevard Montparnasse, et gagna l'hôtel de la rue des Belles-Feuilles, où Djalma, inquiet, l'attendait.

Boris monta dans sa chambre et se jeta, tout habillé, sur son lit. Il ne dormit pas de la nuit.

Mais ses nerfs se détendirent; le calme apparent que jusque là il avait gardé, tomba tout à fait... et le Slave eut une crise de larmes.

Laurence! cette femme qu'il avait tant aimée... n'était plus!..

« Etait-ce bien possible, cela?... Il se leva de bonne heure, sonna Djalma et lui donna l'ordre de préparer sa valise.

— Le maître part seul ?

— Oui, Djalma.

Le nègre ne répliqua pas et prépara la valise.

Le soir même, il accompagnait Boris à la gare d'Orléans et retenait un coupé-lit pour Luchon.

Emporté dans le rapide filant vers les Pyrénées, seul dans son compartiment, Boris, accablé par la nuit qu'il venait de passer sans sommeil, s'endormit profondément.

A Luchon, il descendit dans le meilleur hôtel; puis, le jour même, il se rendit chez le notaire.

— Monsieur, lui dit-il, je sais que le château de Trébons est à vendre.

— Oui, monsieur. Peut-être désirez-vous visiter le château et ses dépendances?...

— Aucunement.

— Alors... monsieur?...

— Non, je ne le visiterai pas, pour la bonne raison que je trouve inutile de causer de la peine à Mme de Marigny.

— Pourtant...

— Une seule chose m'importe; c'est que je sois déclaré acquéreur de ce domaine.

Le notaire, ahuri, regardait Boris. Le Slave demanda :

— Quelle somme demande-t-on de Trébons ?

— Deux cent cinquante mille francs.

— Bien, monsieur. Vous pouvez préparer l'acte de vente et annoncer à Mme de Marigny que j'ai acheté à l'amiable son château.

Ce disant, il tira de son portefeuille un chèque sur une des principales maisons de banque de Paris, le remplit, le signa et le tendit au notaire.

— Voici deux cent cinquante mille francs, monsieur; vous pouvez faire toucher quand il vous plaira.

Le notaire, atterré, ne trouvait pas une parole; devant Boris, il s'inclina profondément.

— Voilà une vente vraiment extraordinaire, pensait l'honnête tabellion. Quelle heureuse aubaine pour Mme de Marigny! Quand elle aura payé toutes ses dettes, il lui restera encore

Il pensait :
— Bien souvent, Laurence est venue là!

« Et c'est dans cette vieille ruine, se dressant non loin de la route, que j'ai connu la Dame aux bluets, que je l'ai arrachée aux mains du comte de Marigny.

Il hâte le pas maintenant.

Il pense encore :

— Mme de Marigny sera heureuse un jour : le malheur se lasse de toujours frapper à la même porte. Puis Paulot deviendra un homme... et qui sait s'il ne parviendra pas, par son travail, à reconstituer sa fortune ?

Quand il arriva devant Trébons la grille était ouverte.

Il entra.

Apercevant la vieille servante, il lui tendit sa carte.

La servante le fit entrer dans le même salon où Bourdon avait été reçu.

Bientôt Micheline parut, le visage un peu pâle.

Le nom de Boris Souvarine ne lui rappela qu'un bien douloureux souvenir; le souvenir du duel d'autrefois, le souvenir de la trahison de son mari et d'une amie jadis tant aimée...

— Monsieur, lui dit-elle, en lui offrant un siège, quel motif me procure l'honneur de votre visite ?

Le ton de Micheline était glacial.

Debout à quelques pas de Boris, elle semblait attendre que le Slave parlât, elle semblait désirer qu'il s'éloignât au plus vite.

SAVIEZ-VOUS QUE...

L'industrie du pain est la treizième du Canada par son importance? Ses investissements sont évalués à \$200 millions, elle verse chaque année à 34,000 employés qui en vivent des salaires pour un montant total de \$66 millions. On compte 2,300 entreprises d'importances variables, allant depuis la grosse usine jusqu'à la fabrication artisanale dans les campagnes. Entre 1929 et 1939 le chiffre d'affaire global de cette industrie restait aux environs de \$77 millions. Aujourd'hui il atteint \$280 millions.

Savez-vous qu'en 1900 92% des Canadiens faisaient leur pain eux-mêmes. Aujourd'hui, 95% d'entre eux l'achètent. La consommation qui n'était que de 88 livres en moyenne par personne et par an en 1939, passait cette transformation aux restrictions de la guerre. La consommation actuelle à 111.9 livres en 1946 pour redescendre à 100 livres en 1950. On attribue cette transformation aux restrictions de la guerre. La consommation actuelle est de 1 milliard de pains par jour pour 3.4 million de familles.

quelques billets de mille qui lui permettront de s'installer ailleurs.

« Oh! ces princes russes sont vraiment d'une générosité étonnante. Ce que la comtesse va être surprise quand je lui annoncerai que l'affaire est bâclée, et que le prix de vente dépasse de beaucoup toutes mes espérances.

Le notaire demanda enfin :

— Alors Monsieur ne désire pas visiter Trébons ?

— Non. Je me contenterai d'aller faire une visite à Mme de Marigny aujourd'hui même.

— Et quand prendrez-vous possession du domaine ?

— Jamais, peut-être.

Le notaire sursauta.

Mais avant qu'il ait eu le temps de demander à Boris une explication, le prince quittait l'étude, descendait les allées d'Etigny et se dirigeait vers Trébons.

V

LE Slave était heureux en songeant à la joie qu'il allait causer à la noble femme; heureux surtout à la pensée qu'il pourrait parler de Laurence avec Mme de Marigny, à qui il ouvrirait son cœur.

Il marchait lentement, s'attardait à écouter le sifflement de la brise dans les ramures et la plainte douce des sources.



Marmite solaire

AUX INDES, des savants ont mis au point une façon de cuire les aliments au moyen de la chaleur solaire. Un bassin en aluminium poli, suspendu au-dessus d'une marmite, concentre et dirige les rayons du soleil sur un miroir, lequel renvoie la chaleur sur le fond du récipient. Ça semble un peu compliqué — mais il n'en est pas moins vrai que cette marmite "héliothermique" cuit un plat aussi vite qu'un "rond" électrique de 300 watts.

C'est une autre preuve que les aliments et l'aluminium font bon ménage — ce dernier se présentant sous la forme d'ustensiles, papier d'aluminium ou appareils utilisés par les industries laitière et alimentaire. Aluminum Company of Canada, Ltd. (Alcan).

Mothersills

Agit rapidement pour prévenir et soulager les maux de voyage.

Pour adultes & enfants
Aux pharmacies

PAR TOUT LE MONDE



DETECTIVES - Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE**, C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363

7662, rue St-Denis, Montréal



Les Mots Croisés du Samedi

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,

1.	K	A	V	I	N	E	F	P	R	O	C	E	S	
2.	E	M	I	L	E	L	M	A	S	O	R	E		
3.	T	E	L	E	V	I	S	I	O	N	T	U	R	F
4.	L	R	E	E	C	A	R	T	E	S	L	E	S	
5.	N	E	C	A	N	T	E	S	S	E	S			
6.	E	D	A	M	T	E	T	T	O	U	R			
7.	E	R	R	A	I	R		C	O	R	V	E	E	
8.	F	L	O	R	I	N	S	S	A	T	I	R	E	S
9.	A	M	A	N	T	S		P	A	T	E	L		
10.	C	A	R	S	B	A	C	L	E	S	M			
11.	R	A	D	E	C	A	P	O	T	S	C	A		
12.	E	V	A	D	E	T	O	U	R	S	P	A	R	
13.	V	A	I	N	S	E	R	R	I	C	O	R	N	E
14.	E	N	R	U	E	R	A	T	L	R	E	N	E	
15.	S	T	E	E	L		L		D	E	T	T	E	S

Problème No 1128

HORIZONTALLEMENT

- 1—Petit cours d'eau pluviale qui se précipite d'un lieu élevé. — Instance devant la justice.
- 2—Saint, martyrisé en Afrique. — Ville d'Allemagne (Wurtemberg). — Genre d'aroidacées d'Europe.
- 3—Transmission à distance de l'image d'un objet. — Sport chevalin.
- 4—Colère. — Séparer, éloigner. — Pluriel de *leu*.
- 5—Négation. — Pilastres carrés placés de chaque côté des jambages des portes. — Pronom.
- 6—Préjudice, dommage. — Tesson. — Mouvement circulaire.
- 7—Allai ça et là. — Travaux auxquels on astreint à tour de rôle les soldats.
- 8—Unité monétaire des Pays-Bas (pl.). — Pièces de poésie où l'auteur attaque les vices et les ridicules de son temps.
- 9—Qui est passionné pour une chose. — Genre de mammifères carnassiers, voisins des blaireaux.
- 10—Chef-lieu de canton dans l'île de Ré. — Bateau long et plat. — Article.
- 11—Grand bassin naturel où les navires peuvent mouiller. — Manteau à capuchon. — Cela.
- 12—Prénom féminin. — Secrets replis. — A travers.
- 13—Qui est sans effet. — Qui a des antennes dentées en scie.
- 14—Large sillon. — Homme avare. — Impératrice de Byzance.
- 15—Ecrivain et journaliste anglais, né à Dublin. — Il faut éviter d'en faire afin de ne pas avoir à les payer.

VERTICALEMENT

- 1—La plus intérieure des enveloppes membranées du globe de l'oeil. — Eclatés, percés.
- 2—Qui a une saveur rude et désagréable. — Roi d'Israël. — Marque priorité de temps.
- 3—De peu de valeur. — Espèce de chameau à une bosse.
- 4—Espace de terre. — Ville d'Italie célèbre par son beau marbre blanc. — Nuage.

- 5—Masse de neige durcie qui est à l'origine d'un glacier. — Parties du corps humain qui s'étendent depuis les poignets jusqu'à l'extrémité des doigts. — Article espagnol.
- 6—Ville du Pérou. — Intérieur (abr.). — Démonstratif.
- 7—Abrasif, qui use. — Mettre un bât sur une bête de somme.
- 8—Avoir un manège de coquetterie avec quelqu'un. — Militaire qui occupe le grade le moins élevé dans l'infanterie.
- 9—Morceau de musique religieuse vocale. — De peu de longueur.
- 10—Créés. — Qui marque la preuve. — Triage.
- 11—Nom du soleil chez les Egyptiens. — Complet, entier. — Lame d'acier taillée à dents aiguës.
- 12—Préfixe signifiant huit. — Arguments composés d'une suite de propositions liées entre elles. — Brut.
- 13—Serpents ovipares, non venimeux. — Disposé, décidé.
- 14—Manière d'aller. — Véritable, qui existe réellement. — Bâton pour s'appuyer en marchant.
- 15—Dynastie persanne qui régna du XVe au XVIe siècle. — En les. — Mouvement alternatif et journalier des eaux de la mer (pl.).

Solution du problème No 1127

C	O	M	P	L	E	T	G	A	R	V	A	N	S	R	E	S	I	L	L	E
N	O	V	E	R	S	A	V	I	N	E	S	R	E	G	I	E				
L	I	A	E	G	E	L	E	S	C	E	T	L	U	E	M					
O	C	E	E	R	A	R	I	R	S	A	L	V	E	N	E	S				
U	R	E	E	R	A	R	D	E	M	P	A	N	I	C	O	N				
R	E	P	L	I	C	I	D	E	T	I	R	E	M	I	N	I	S	T	A	R
E	P	I	L	A	G	E	D	E	A	N	E	D	A	E	D	O	U	T	E	
I	D	O	L	E	C	O	U	E	P	A	R	T	R	I	D	E				
L	E	T	E	S	O	I	N	S	S	I	L	O	E	E	N	E	R			
A	S	K	F	O	N	T	E	M	P	R	O	S	T	S	M	E				
M	A	S	C	A	U	T	E	R	I	P	I	S	S	T	S	C	O	N		
E	T	A	T	C	L	E	R	O	N	E	L	P	A	N	J	A	U	T		
R	T	S	M	O	I	N	E	C	O	M	E	T	E	R	P	L	I			
A	N	T	N	E	T	E	E	C	O	D	E	T	E	S	O	T	E			
U	C	A	P	R	E	U	N	I	P	A	T	E	R	K	A	S	R			
L	A	M	E	L	R	I	S	C	S	I	A	V	A	L	E	T				
D	S	A	L	E	K	S	B	A	C	S	P	I	T	O	N	C				
O	C	R	E	P	A	S	J	H	M	A	L	C	P	I	S	O	N			
S	O	L	R	O	D	E	S	L	E	S	C	A	L	O	N	P	E	T		
Q	U	O	I	O	I	E	R	L	F	O	R	E	K	C	A	D	I			
U	R	I	L	I	A	N	T	N	E	L	T	R	U	I	L	E	S			
E	T	P	O	E	L	V	E	T	R	O	S	E	S	L	E	M	E			
T	P	O	I	A	L	S	A	I	N	T	E	S	E	N	A	V	O	N		

— Non, madame, vous ne partirez pas, fit doucement Boris.

« J'ai décidé de vous supplier de ne rien changer à votre existence et de ne pas quitter cette vieille demeure qui est toute votre vie... »

— Et de quel droit, demanda-t-elle, me faites-vous de pareilles propositions qui, vous le savez bien, sont aussi étranges qu'inacceptables ?

— Vous étiez une amie de Mme Dormeuil, une amie d'enfance. Et c'est en souvenir de cette malheureuse femme que je me suis résolu à faire ce qu'elle aurait certainement fait elle-même pour vous, si elle avait connu vos souffrances.

— Ah ! vous venez me parler de Laurence ! s'écria Micheline, le regard mauvais. Ah ! vous êtes, vous aussi, un ami de cette belle Dame aux bluets dont tous les hommes raffolent !...

« Et vous avez cru, monsieur, que le souvenir de Laurence attendrirait mon cœur ?... mais, sachez-le bien, ce souvenir ne me laisse que du dégoût. »

— Madame !... madame !...

— Pour elle, mon mari s'est battu avec vous ! Vous vous êtes entretués tous deux pour cette infâme !... car c'est être infâme, n'est-il pas vrai ? que de tromper une amie d'enfance, une femme déjà si à plaindre et si malheureuse !...

Elle continua, avec indignation : — Laurence venait ici, le sourire aux lèvres... et je croyais à ce sourire.

« Mensonge !... »

« Je croyais à ces tendresses. »

« Mensonges encore ! Mensonges toujours !... »

— Vous calomniez Mme Dormeuil, dit Boris.

— Mais vous n'ignorez pas, monsieur — tout le monde le sait d'ailleurs — que Laurence était et est peut-être l'amie de cœur du comte de Marigny.

Boris fit un bond vers Micheline qui, inquiète et surprise, recula de quelques pas.

— Vous mentez ! dit-il... vous mentez !

— Monsieur !

— Vous mentez ! vous dis-je encore... ou bien le malheur vous a rendue folle !

— Vous pouvez interroger, si cela vous convient, les boutiquiers de la rue de Babylone. Tous vous diront, comme moi, que chaque soir le comte de Marigny rôdait aux alentours de l'hôtel de Laurence ; tous vous diront aussi que les portes de cet hôtel s'ouvraient pour lui, souvent, pendant la nuit.

Et, avec une ironie douloureuse :

— Ah ! vous aussi vous aimez cette femme ! Et pour elle vous piétinez toutes les convenances !... « Vous mentez »... m'avez-vous dit...

« N'auriez-vous donc pas conscience de la gravité de l'insulte que vous venez de me faire ?... »

« Il est vrai, ajouta-t-elle avec un froid sourire, que depuis quelque temps je suis un peu habituée aux brutalités de tous genres. Puis, on peut tout dire, n'est-il pas vrai ? à une femme dans la misère ; et cette femme ne doit-elle pas tout entendre ? »

En prononçant ces paroles, Micheline s'était dressée ; dans ses magnifiques yeux bleus des larmes roulaient lentement.

Boris eut un élan généreux.

— Pardonnez-moi, madame, fit-il ; je suis si malheureux, si vous saviez !... si malheureux et si triste !...

— Vous aimez Laurence ?

— Je l'aime.

— Et vous ne craignez pas que cet amour vous soit fatal ?

— Oh ! madame !... Depuis quatre ans je n'ai pas vu Mme Dormeuil.

— Elle vit sans doute avec le comte de Marigny.

— Non. Nul ne sait où elle est ; et en venant ici j'espérais apprendre de vous — qui êtes son amie — ce qu'elle est devenue.

— Je ne m'occupe point de cette femme.

— Alors malgré tout ce que je viens de vous dire, vous croyez toujours que Laurence a été l'acolyte du comte de Marigny ?

— J'en ai la certitude.

— Si je vous expliquais, madame, le motif qui a déterminé entre votre mari et moi ce duel qui vous tient tant au cœur, vous reconnaitriez bien vite votre erreur.

— Je sais tout, monsieur ; il est donc inutile d'essayer de disculper Mme Dormeuil.

Puis elle ajouta :

— Alors depuis quatre ans Laurence a disparu ? Depuis quatre ans vous la cherchez en vain ?

Il se leva et pendant quelques instants resta immobile devant Micheline.

— Ne soyez plus jalouse de Laurence, dit-il enfin, la voix tremblante... Laurence est morte madame.

« En venant ici, j'espérais que vous pourriez me dire ce qu'elle est devenue ; vous ne savez rien, vous ne l'avez pas revue !... Alors tous les bruits qui ont couru sur sa fin prématurée sont véritables... »

« Laurence est morte ! »

— Morte !

— Oui, madame, elle est morte. Elle s'est noyée !... à moins qu'elle n'ait été victime d'un crime. Elle a été trouvée dans le lac du Bourget. C'est du moins ce qu'ont affirmé plusieurs journaux, et, après eux, le marquis de Noirmont.

— Morte !... Laurence morte ! s'écria Micheline, le corps secoué d'un frisson. Morte ! cette femme si belle, cette amie que j'ai tant aimée ! Morte, maudite par moi, — car je l'ai maudite... maudite !...

— Et maintenant ?

— Maintenant, je lui pardonne ! murmura la marquise, les yeux noyés de larmes, le visage attristé.

— Eh bien ! madame, c'est au nom de Laurence que je viens vous dire : Restez à Trébons, toujours ; vous êtes ici chez vous.

« Si, bien involontairement et par la plus terrible des méprises, Laurence vous a fait souffrir, permettez-moi de vous faire du bien en son nom. »

— Je ne suis plus, dès à présent, qu'une étrangère dans ce château, fit froidement Micheline.

« Pour toute faveur, je vous demande seulement huit jours de répit. »

« Ce temps écoulé, mon fils et moi aurons quitté Trébons ! »

« O femme orgueilleuse ! » pensait Boris en saluant profondément Micheline.

Et lentement, il s'en alla.

Le soir même, après avoir rempli toutes les formalités que nécessitait l'acquisition de Trébons, le Slave reprenait, tout rêveur, le rapide pour Paris.

VI

Dès que Boris eut quitté le château de Trébons, Micheline se rendit à l'étude du notaire.

Là, elle apprit que les deux cent cinquante mille francs, produit de la vente du domaine, étaient non seulement suffisants pour payer les frais, les dettes diverses et faire lever les hypothèques prises sur Trébons, mais encore qu'il lui resterait une cinquantaine de mille francs disponibles.

— C'est bien, monsieur, dit Micheline au notaire ; je vous remercie d'avoir si bien défendu mes intérêts. Je vous prie de garder, jusqu'à nouvelle information, l'argent qui doit me revenir quand tout sera payé et d'en faire le placement que vous jugerez le plus avantageux. En cela, je m'en rapporte entièrement à vous. Je serais heureuse que les intérêts de cette somme soient suffisants pour payer les frais d'instruction de mon fils.

— Mais, madame, fit le notaire, j'ai des ordres relativement à Trébons : je

ne dois vous déposséder de rien, du moins pour le moment.

« Vous pouvez donc rester au château aussi longtemps qu'il vous plaira... Le prince Souvarine n'a nullement l'intention de venir habiter nos contrées. C'est un simple placement d'argent qu'il a fait, bien qu'il paraisse fort peu se soucier des intérêts.

— Merci, mon vieil ami, merci, fit Micheline en tendant la main au notaire. Mais je refuse... Je quitterai Trébons le plus tôt qu'il me sera possible.

Elle pensait : « Bientôt, je partirai à tout jamais !... » Elle rentra au château.

Paulot et elle dînèrent dans la serre. Par les fenêtres largement ouvertes montait le doux murmure des insectes et des oiseaux s'agitant dans les ramures et parmi les herbes folles poussées en révolte au milieu des allées.

Etendant la main vers le grand parc, la comtesse déclara :

— Tout cela n'est plus à nous, Paulot... Trébons est vendu !...

— Depuis quand ?

— Depuis aujourd'hui. Dans quelques jours, mon fils, il nous faudra quitter à jamais cette maison où nous avons tant souffert tous deux, mais où nous avons eu cependant quelques moments de paix.

— Oh ! pauvre maman !
— Ton père seul a consommé notre ruine, mais tu ne dois pas le haïr, malgré tous ses torts envers nous.

« C'est ton père. Certes, il n'a pas toujours été pour toi ce qu'il devait être, mais il faut lui pardonner, Paulot... C'est ta mère qui te le demande.

— Je ne connais que toi, fit froidement Paulot. Je n'aime que toi ; mon cœur est fermé à toute autre tendresse.

Tous deux descendirent au parc. L'air fraîchissait ; une brise légère agitait les arbres dans un murmure très doux.

Puis, dans la nuit silencieuse, les sons de l'Angelus s'élevèrent, répercutés à l'infini par tous les échos de la montagne.

Et il sembla à Micheline que jamais elle n'avait entendu des sons aussi doux. Pour mieux écouter, elle s'arrêta un instant.

Puis le silence se fit... qu'aucun bruit ne vint plus troubler.

Tout dort maintenant à Trébons. Micheline et Paulot rentrèrent au château. La comtesse reconduisit son fils jusqu'à sa chambre ; elle voulait assister au coucher de l'enfant.

Quand il fut étendu dans son lit, elle se pencha vers lui, comme quand il était tout petit, et l'embrassa longuement.

Elle borda les couvertures, abaissa les rideaux, et, défaillante, elle murmura :

— Mon Paulot !... mon enfant !...

Puis elle s'éloigna.

Paulot se prit à songer. Qu'avait donc sa mère ?

Jamais — ou du moins depuis bien longtemps — il ne l'avait vue aussi nerveuse, aussi douloureusement impressionnée.

N'avait-elle pas fait le sacrifice de Trébons ? N'avait-elle pas dit bien souvent : « Sous peu, on vendra cette vieille demeure ; mais tu me restes, mon Paulot, et cela me suffit. Nous quitterons ce pays et nous irons à Paris recommencer une vie nouvelle ».

Et voilà qu'aujourd'hui tout était changé.

Sa mère ne pleurait pas ; mais il comprenait le désordre qui régnait dans cette âme vaincue par le malheur.

Paulot s'endormit très tard dans la nuit.

Au matin, comme dans un demi-sommeil, il lui sembla apercevoir sa mère penchée sur son lit.

Il s'éveilla aussitôt tout à fait... mais la vision s'était évanouie ; il était seul.

Micheline ne s'est pas couchée. Accoudée à la fenêtre de sa chambre, elle attend les premières lueurs du jour.

Comme la nuit lui paraît longue ! Puis enfin, tout là-bas, à l'horizon, un voile se déchire, et le soleil paraît.

Micheline revêt un costume sombre, jette sur ses épaules un manteau noir et quitte le château de Trébons.

Elle vient de vivre sa dernière nuit ; elle vit son dernier jour !

Elle va enfin accomplir l'acte qu'elle a prémédité depuis quelques jours, elle va se suicider !...

Bientôt, pour elle, ce sera à jamais l'oubli, ce sera à jamais le repos.

Elle n'est pas inquiète sur le sort de Paulot. Il restera à l'enfant environ cinquante mille francs... Avec cette somme, il pourra achever ses études et préparer l'examen d'admission à Saint-Cyr.

Puis, elle sait que le notaire de Luchon se chargera de veiller sur le jeune homme.

Elle s'éloigne du château.

Où va-t-elle ?... elle l'ignore encore. Elle marche à l'aventure, sans but déterminé, se confiant au hasard.

Le hasard la conduit à Luchon.

Elle remonte les allées d'Etigny et s'engage sur la route solitaire qui suit la vallée où la Pique, grossie par les pluies, roule des blocs de rochers dans ses bas-fonds.

Les routes s'allongent, uniformément blanches et désertes.

Quand elle arrive à la vallée du Lys, la solitude est aussi profonde.

Résolument, elle continue son chemin.

Devant le café, dont il lui faudra traverser la cour pour monter jusqu'au gouffre infernal, elle aperçoit des chèvres qui broutent, tranquilles, les rares brins d'herbe apparaissant entre les pierres du chemin.

Une jeune bergère les garde tout en tricotant un bas de laine.

Micheline connaît cette enfant : c'est une petite amie de Rose-des-Neiges ; autrefois aussi elle a partagé les jeux de Paulot.

La vue de la bergère la trouble profondément.

— Bonjour, mon enfant, dit Micheline.

— Madame la comtesse est bien matinale. Elle va peut-être au gouffre infernal ?

— Oui, ma petite.

— Madame la comtesse a tort de s'aventurer toute seule ; il a plu ces temps derniers et le chemin est mauvais.

« Si Madame la comtesse le désire, je l'accompagnerai et lui montrerai les bons endroits où on peut passer sans courir le risque de s'embourber jusqu'au cou.

— Merci, mon enfant.

Et, sans retourner la tête, Micheline s'éloigna.

La petite bergère a dit vrai. Les chemins sont défoncés, ils sont, de plus, encombrés de grosses pierres détachées de la montagne et qui rendent la marche difficile.

Des arbres tordus par la tempête, déracinés par la tourmente, barrent la route en maints endroits.

Mais Micheline, résolue, avance toujours.

Elle monte, elle monte sans s'arrêter pour essuyer la sueur qui inonde son front.

Sa détermination est irrévocable : jamais elle ne reverra Trébons, jamais Paulot, jamais le soleil...

Micheline parvient enfin au bout de sa course.

Devant ses yeux éblouis par les clartés du ciel le gouffre infernal apparaît avec ses cascades précipitant dans des



Pourquoi refuse-t-il de jouer ?

C'est son jouet favori et généralement il vous supplie de le laisser jouer avec. Que se passe-t-il donc ? Le manque d'entrain, les yeux humides et la perte d'appétit peuvent signifier que votre chien a des vers, maladie dont souffrent la plupart de ses congénères.

Les vers peuvent miner dangereusement la santé du chien le plus solide ; ils peuvent même conduire les chiots à la mort. Mais c'est bien facile de l'en débarrasser sans quitter votre maison grâce aux capsules SURE SHOT de Sergeant's. Administrés selon les directives jointes à toute boîte, Sure Shot ne présente aucun danger et vient rapidement à bout des vers. Pour les petits chiens (moins de

10 livres) employez les PUPPY CAPSULES Sergeant's.

Vous trouverez ces deux produits, Sure Shot et Puppy Capsules, dans toutes les pharmacies et aux comptoirs pour animaux domestiques. Ils sont expérimentés avec succès par les vétérinaires, parfaitement sûrs et d'application facile.

GRATUITEMENT : le *Sergeant's Dog Book*, vous donnera tous les renseignements que vous désirez sur la façon d'élever et de soigner votre chien. Ecrivez à cette adresse, vous le recevrez sans frais : Sergeant's Dog Medicines Ltd. Dept. U-7, Toronto, Ont.



Sergeant's PRODUITS POUR LES CHIENS



Etes-vous déprimée ? Nerveuse ! Sans énergie !

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.. (pour le Canada seulement)
Mme CLAIRE LUCE,
Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO "A"
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... Prov.....

Histoire de la Conserve au Québec

EN 1870, trois ans après la Confédération, la province de Québec fut témoin de l'humble début de ce qui était destiné à devenir la grande industrie de la mise en conserve.

Vers cette époque, un conservateur de légumes s'établissait à Montréal et une conserverie de viande était ouverte à Sherbrooke.

L'histoire de la mise en conserve dans le Québec est remplie d'aventures romanesques et dramatiques associées aux efforts des pionniers, et couronnés par les progrès de l'exploitation. Même au cours des années relativement récentes — précédant la première grande guerre — il n'y avait que quelques fabriques de conserves dispersées ici et là dans la province. Aujourd'hui il y a dans le Québec quelques 130 établissements qui s'occupent de l'industrie de la mise en boîte des fruits et légumes. La valeur brute de leur production annuelle excède \$25,000,000.

Les noms de deux familles — Windsor et Clark — dominent dans les archives des premiers jours de cette industrie dans le Québec et continuent à être bien connus de nos jours.

Le pionnier des conservateurs de légumes fut George Windsor, père de Sidney Windsor, propriétaire actuel de la Windsor Canning Company, St-Jean, Québec, qui débute comme petit commis en 1909. Sidney Windsor se rappelle les premières boîtes «sanitaires» à dessus ouvert, comme on les appelait alors, lesquelles arrivaient à leur conserverie de Niagara Falls, Ontario, vers 1911.

Les boîtes à aliments pour les clients du Québec sont maintenant fabriqués à Montréal depuis 1918.

«Il y avait un gros «S» estampé sur chaque caisse de boîtes», relate M. Windsor, et le long des courbes de la lettre, on lisait ce slogan — «Boîtes sanitaires scellées sans soudure ni acide.» On considérait avoir fait un grand pas dans l'industrie des boîtes.

Peu après 1870, William Clark, boucher anglais, faiseur de saucisses, était attiré vers le Canada par une offre de conserverie de viande établie à Sherbrooke par les Directeurs du Grand Tronc. Au début le jeune Clark avait comme associé J. Lawson Johnston, qui plus tard est devenu célèbre comme chef de Bovril Ltd. et fut nommé Chevalier. Ce n'est pas généralement connu que Johnston développa son produit à Montréal, sous le nom de «fluide de boeuf». Le jeune faiseur de saucisses était lui-même destiné à se faire une grande renommée dans l'industrie des conserves alimentaires. Clark a été le premier à mettre des fèves au lard en boîtes au Canada; aujourd'hui il en est le plus important conservateur du pays et probablement de tout le Royaume Uni.

La liste des premiers conservateurs du Québec comprend aussi l'hon. Alphonse Raymond qui, en 1905, ouvrit à son nom une conserverie à Montréal. Cette maison est devenue la plus grande conserverie de confitures dans le Québec.

Parmi les autres vétérans, on remarque A. D. Grégoire de Henryville; T. DeGruchy de St-Eustache; C. A. Bussièrès de Verchères; J. T. Lassonde de Boucherville; A. Lassonde (pas parent) de Rougemont et David Lord. M. Lord débuta dans l'industrie en 1924 en commençant par les tomates et les haricots en boîtes. Son commerce se développa considérablement.

Le mouvement coopératif des cultivateurs dans le Québec date de 1916 quand le gouvernement provincial l'aida à prendre son premier élan. C'est à feu l'hon. J. E. Caron, Ministre de l'Agriculture de Québec, que l'on doit l'établissement d'un bureau de ce ministère voué à encourager la culture des récoltes pour la mise en conserve. Au début, les coopératives n'étaient que des groupes coopératifs de cultivateurs. Aujourd'hui ils mettent eux-mêmes leurs produits en boîtes dans des fabriques individuelles et plusieurs profitent de l'organisation connue sous le nom «La Co-opérative des Conserveries de Québec». Cette organisation qui a commencé avec 28 conserveries dirigées par un groupe coopératif de cultivateurs, compte aujourd'hui 52 membres.

Le premier président de l'organisation, feu Wilfrid Lorrain de l'Abord-à-Plouffe, fut durant bien des années, une figure bien connue de l'industrie des conserves dans la province. Il s'éteignit le 7 juillet 1949.

Parmi les plus importantes conserveries qui fonctionnent dans le Québec, on doit mentionner la Canadian Cannery, Limited, la plus grande conserverie du Royaume-Uni, avec siège social à Hamilton, Ontario. Cette maison a succursales dans la province de Québec, à Chambly Bassin, St-Hyacinthe.

L'un des plus anciens et des plus importants conservateurs d'aliments dans Québec est Catelli Food Products, Ltd., avec siège social et principale fabrique à Montréal. Cette maison prit naissance dans cette ville en 1867, l'année de la Confédération.

Paul Bienvenu, l'un des principaux industriels du Québec, a été président de l'Association canadienne des Conservateurs d'Aliments (Canadian Food Processors Association) durant deux ans de suite. Ce groupe national des Paquetiers, Conservateurs et Fournisseurs a pour principal but, l'amélioration et la qualité des produits. Les 88 membres de l'Association sont responsables de 80 pour cent du montant total en dollars de l'industrie des conserves de fruits, légumes et autres conserves alimentaires au pays.

Aucun récit de la mise en conserve dans le Québec ne saurait être complet sans mentionner la soupe aux pois «Habitant» si célèbre, ainsi que son fabricant: la Dominion Preserving Company Ltd., Montréal.

La mise en conserve des aliments a fait de grands progrès dans Québec depuis 75 ans. Les anciens conservateurs ont vu le développement de cette industrie et de celle apparentée de la manufacture des boîtes, à partir des premiers jours quand on ne produisait que quelques milliers de boîtes mal faites et remplies à la main, jusqu'à la présente production annuelle qui se compte par millions de caisses. Les conserveries de la province de Québec produisent actuellement presque la moitié du total des haricots mis en boîtes au pays. Personne ne sait d'une manière certaine ce que l'avenir réserve à l'industrie, mais quand on réalise que le public accepte de plus en plus les conserves alimentaires, il en est fort probable que l'industrie des conserves dans Québec fera encore de plus grands progrès.

bas-fonds que l'oeil ne peut sonder, les eaux claires du torrent.

Devant cet amas de pierres roulées, devant ces rochers, devant cette eau tumultueuse qui roule au fond du gouffre, Micheline reste hypnotisée.

Elle s'assied non loin du bord, les yeux toujours fixés vers ce vide, vers ce trou où, tout à l'heure, elle se laissera tomber.

Et, rapidement elle fait son examen de conscience.

Qu'a-t-elle à se reprocher?

Elle a toujours souffert! sa vie a été un horrible martyre!...

Elle avait un mari qu'elle adorait... et cet homme est devenu criminel!...

Elle avait une amie qu'elle croyait sincère... cette amie l'a trompée! Cette amie lui a volé le coeur de Roger de Marigny!...

Et à cette pensée un amer sourire erre sur les lèvres de Micheline.

Elle murmure:

— Pauvre Laurence!...

Elle plaint la Dame aux bluets d'avoir aimé un tel homme, car sa conviction est toujours la même: elle est persuadée que Laurence a vécu longtemps avec le comte de Marigny.

Les heures s'écoulent, et Micheline reste toujours plongée dans ses rêveries.

Le soleil disparaît peu à peu; l'ombre tombe.

Il n'est pas tard cependant; on entend encore au loin les clochettes des troupeaux; on aperçoit toujours, sur le flanc des montagnes, les chèvres broutant l'herbe courte.

D'un oeil attendri, Micheline contemple toutes ces choses.

La nature, comme assoupie, n'a pas un bruit; pas un souffle d'air n'agite les feuilles des arbres.

— Le moment est venu! murmure Micheline.

Elle va se lever... Déjà ses regards plongent dans le gouffre.

Alors une petite main s'abat sur son épaule, et à son oreille une voix très douce, une voix qui tremble, demande:

— Que fais-tu là, maman?

Elle n'a pas le temps de répondre, elle n'a même pas le temps de se retourner... Deux bras nerveux l'étreignent, l'éloignent du gouffre... et la voix, toujours très douce, murmure:

— Oh! maman!... oh! maman!...

C'est Paulot.

Il ne peut dire que cela, cet enfant; mais il sanglote, éperdu, dans les bras de sa mère.

— Tu voulais mourir! dit-il enfin, la voix tremblante; tu voulais mourir!

Comment se faisait-il que Paulot eût retrouvé sa mère?

N'apercevant pas Micheline à déjeuner, il s'était dirigé, sur les indications de la vieille servante et de quelques habitants de Trébons, vers Luchon; puis, de là, il avait couru à la vallée du Lys, où des douaniers, qui avaient aperçu la malheureuse, affirmèrent que devait se trouver la comtesse.

Paulot ajouta:

— La petite fille de la vallée du Lys m'a dit: «Monte; ta mère est au gouffre.»

«J'ai cru mourir quand elle a prononcé ces paroles: «Ta mère est au gouffre!»

«Alors, je suis monté, j'ai gravi en bonds précipités la route rocailleuse... et me voici. Viens, maman!... viens, maman!...

Il veut l'entraîner vers la descente; mais Micheline, épuisée par tant d'émotions, se sent défaillir.

— Oui, je voulais mourir! dit-elle d'une voix sourde; me pardonneras-tu Paulot?

L'enfant ne répond point; mais il serre plus fortement encore sa mère sur son coeur.

Deux jours après, Mme de Marigny et Paulot quittaient à tout jamais Trébons.

VII

APRÈS un automne superbe l'hiver était venu — un hiver très rigoureux, comme on n'en avait pas vu depuis longtemps.

Paris était enseveli sous la neige. Puis la gelée survint; la Seine et tous les lacs se couvrirent d'une épaisse couche de glace.

Depuis huit jours tous les amateurs de patinage se donnaient rendez-vous au Bois de Boulogne où les élégantes de tous les mondes se retrouvaient, de deux à trois heures de l'après-midi.

Parmi les plus fanatiques de ce genre de sport se distinguait la marquise de Noirmont.

Chaque jour, elle arrivait en coupé, faisait à pied une courte promenade au bord du lac, puis apparaissait, frioleusement emmitouffée dans ses fourrures, dans le cercle des patineurs et des patineuses.

Aussitôt de nombreux amis venaient l'entourer.

Le comte de Marigny, des premiers, se hâtait de venir saluer cette reine de la mode et paraissait très heureux de l'afficher à son bras.

Un jour, Thérésine chercha vainement Roger parmi la foule des admirateurs qui se pressaient autour d'elle.

Nerveuse, elle chaussa ses patins et s'élança sur la glace.

Vêtue d'un costume de drap noir garni d'astrakan, elle était vraiment adorablement belle.

Une petite toque de loutre faisait ressortir la blancheur mate de son visage et l'ébène de ses magnifiques cheveux relevés sur le sommet de sa tête fine.

— Qu'elle est belle! disaient les uns.

— Elle est adorable! ajoutaient les autres. Ce Marigny est vraiment un heureux mortel.

— Moi, je plains le mari, fit un vieillard qui venait de grossir le groupe.

— Bah! le marquis de Noirmont n'est pas à plaindre, puisqu'il ne se doute nullement de l'inconduite de sa femme.

Ce colloque se tenait presque à haute voix.

Thérésine, dont l'oreille était fine, comprit bien vite, en passant près du groupe, que tous ces élégants désœuvrés parlaient d'elle.

Mais peu lui importait; depuis longtemps elle n'avait nul souci de sa réputation.

La grande dame était presque devenue une femme galante, aimant avant tout les plaisirs, quelque coûteux qu'ils fussent, et parfaitement disposée à employer tous les moyens pour se les procurer.

Debout au bord du lac, un homme enveloppé dans un pardessus fourré, regardait Thérésine.

C'était le prince Souvarine.

Lancée à toute vitesse, la marquise patinait joyeusement lorsque tout à coup, elle poussa un cri d'effroi.

La glace, moins épaisse en cet endroit, venait de se fendiller subitement.

Un craquement dangereux se fit entendre.

D'un bond, Boris s'élança près de Thérésine, l'enlaça dans ses bras et la ramena sur la berge.

— Comme j'ai eu peur! dit-elle en riant et en secouant sa jupe un peu mouillée. Quand je songe qu'un pas de plus... et j'étais engloutie dans cette vilaine eau noire!

Et se tournant vers Boris qui s'était éloigné de quelques pas, elle ajouta en enveloppant le jeune homme d'un regard presque attendri:

— Je vous remercie, monsieur.
Elle n'avait pas encore reconnu le prince Souvarine; mais Boris se découvrit, son visage apparut en pleine lumière... et aussitôt les prunelles noires de Thérésine s'allumèrent.
Le Slave répondit :

— Vous n'avez pas à me remercier madame; ce que j'ai fait pour vous, je l'eusse fait pour toute autre personne.
— Oh! je sais que vous êtes très bon et très humain, fit-elle avec un froid sourire. Je sais aussi que, très riche, vous donnez aux pauvres sans compter... Tout cela est parfait, monsieur, et je vous fais mon sincère compliment.

Ce jour-là, Marigny l'avait délaissée pour une forte partie de baccara engagée au cercle des Princes, et elle voulait se venger de cet abandon.

Elle reprit :
— Pourquoi donc n'allez-vous plus à l'Opéra? Autrefois, nous avions le plaisir de vous y apercevoir de temps à autre; mais vous vous êtes complètement éclipsé. On ne vous rencontre dans aucun des endroits où on s'amuse... Auriez-vous donc éprouvé quelque grand chagrin?

Interloqué, le prince ne répondit pas tout d'abord.
Puis, d'un mouvement un peu brusque, il prit le bras de la marquise de Noirmont et entraîna la jeune femme dans le bois.

— On va croire que vous me faites la cour, fit-elle en riant; ne craignez-vous pas que demain mon mari vous provoque en duel?

— Vous voulez dire le comte de Marigny?

— Monsieur!...
— Le comte de Marigny n'est-il pas votre séducteur?

— Décidément, monsieur, vous êtes d'une impertinence... Et si Roger pouvait vous entendre...

Il l'interrompit.
— Que ferait-il? Voyons, le croyez-vous donc jaloux de vous? Etes-vous donc persuadée que Marigny vous aime? Quelle aberration! Marigny ne peut aimer rien, ni personne... Il n'aime que lui.

— Décidément, monsieur, vous ne pensez pas beaucoup de bien du comte de Marigny.

— Je le méprise.
— Vraiment?

— Je n'aime pas les hommes qui trahissent leur devoir.

— C'est superbe, ce que vous dites là.
— Au fait, peut-être ignorez-vous, madame, la position douloureuse dans laquelle se trouvent la comtesse de Marigny et son fils?

Thérésine tressaillit.
Boris continua :
— Vous ignorez sans doute que le château est vendu et que sous peu Mme de Marigny va se trouver dans la misère.
— Mais tout cela m'importe fort peu, monsieur; je ne connais pas la comtesse de Marigny et je ne désire nullement la connaître.

— Vous savez maintenant toute l'étendue de son malheur, mais ce que je peux vous assurer, c'est que ce malheur vient en partie de vous.

La marquise se redressa, irritée :
— Mais, monsieur, je crois vous avoir dit tout à l'heure que je me préoccupe fort peu de la vie matrimoniale du comte de Marigny.

— C'est le tort que vous avez, fit froidement Boris.

Et comme elle voulait se retirer, il la retint brusquement par le bras.

— Vous êtes en noir, dit-il; vous portez donc, vous aussi, le deuil de Laurence?

Thérésine tressaillit; ses yeux se voilèrent.

— Vous portez le deuil d'une femme qui, peut-être, vit encore reprit Boris,

en enveloppant la marquise d'un regard scrutateur.

Thérésine, comme anéantie, ne pouvait répondre.

Le prince ajouta :

— Non, Laurence n'est point morte... elle vit! Mais où est-elle? Où la retrouverai-je, cette femme que je pleure — car je la pleure, moi, nuit et jour; il n'est pas une heure que je ne songe à elle, pas une minute que son radieux visage ne passe devant mes yeux.

— Elle est morte!... elle est morte! cria Thérésine d'une voix sourde.

— Vous mentez, madame! Votre cri n'a pas l'accent de la sincérité; ce n'est pas le cri d'une femme qui dit la vérité, mais bien plutôt celui d'un être qui se défend d'une accusation monstrueuse. Je vous répète que vous mentez!

Thérésine s'arrêta brusquement devant Boris.

— Et moi je vous répète que vous n'êtes qu'un impertinent et un fou, fit-elle en haussant les épaules. Je regrette que le marquis de Noirmont ne soit point ici pour me défendre et vous faire payer cher l'insulte que vous venez de me faire.

Puis avec une ironie hautaine, elle ajouta :

— De quel droit vous occupez-vous, monsieur, de mes affaires de famille? Sachez que pour nous vous êtes ce qu'après tout vous étiez pour Laurence : un étranger.

— C'est parfaitement exact, répondit doucement Boris. Je suis un étranger pour vous, mais pour Mme Dormeuil, que j'ai tant aimée, j'étais un ami sincère.

— Je sais que vous faisiez la cour à ma belle-soeur; d'ailleurs tout le monde, dans la rue de Babylone, était fixé à ce sujet. Et je m'étonne vraiment que se sachant aimée de vous — de vous, dont la fortune égalait la sienne — Laurence se soit enfuie, ait quitté Paris aussi brusquement... et que, finalement, elle se soit suicidée...

« Il y a là, monsieur, un mystère que ni vous ni moi ne pourrions jamais éclaircir, sans doute.

Thérésine avait parlé avec une tranquillité si parfaite, avec un calme si grand, que Boris, interdit, sentit encore une fois ses espérances s'évanouir.

Tout à l'heure, il venait de sauver Thérésine d'une mort presque certaine; aussi, espérait-il que, par pure reconnaissance, la marquise de Noirmont se laisserait toucher et qu'elle lui ferait entendre que peut-être Laurence vivait.

Mais cet espoir fut déçu; et l'âme de Boris se couvrit d'un voile de deuil.

Ils étaient seuls tous deux dans la grande allée qui conduit à Boulogne, seuls au milieu de la neige glacée sur laquelle ils glissaient lentement.

— Vous voulez donc m'enlever tout espoir? Vous n'avez pas pitié de moi? demanda Boris d'un ton presque suppliant. Ne trouvez-vous pas dans votre cœur une parole qui me console?

— Je vous l'ai déjà dit, monsieur : Laurence est morte!

Et, énervée par cet interrogatoire qui la gênait, elle reprit :

— Interrogez le marquis de Noirmont, il confirmera ce que je viens de vous déclarer; il vous affirmera aussi qu'il a reconnu le cadavre de Mme Dormeuil.
— Affreusement défiguré, paraît-il.

— Ce qui n'empêche que Frédéric n'a pas hésité et qu'il a formellement reconnu sa sœur...

Boris n'insista pas.

Lentement tous deux rebroussèrent chemin et regagnèrent les bords du lac où Thérésine retrouva sa voiture.

— Adieu, monsieur, adieu, fit la marquise en remontant dans son coupé dont elle referma aussitôt violemment la portière.

(Lire la suite au prochain numéro)



PLAISIR DE LIRE DURE TOUTE L'ANNÉE

Lire n'est ni un travail, ni une corvée : c'est un agrément... et pour toute la famille, il ne saurait y avoir plus bel agrément que la lecture de nos trois magazines.

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

Cela ne coûte que \$5.50 et vous avez l'assurance que, toute l'année durant, la personne en question recevra avec la régularité du calendrier, sinon avec celle de l'horloge, soixante-seize magazines qui seront autant de preuves tangibles de l'amitié que vous entendez lui témoigner.

Il n'y a pas d'hésitation possible, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM ne sauraient manquer de plaire à tous, de quelque âge, ou de quelque condition sociale qu'ils soient. Ceci, croyons-nous, est un excellent tuyau.

REMPLISSEZ CE BULLETIN D'ABONNEMENT À VOTRE CHOIX

	UN AN	
	Canada	Etats-Unis
<input type="checkbox"/> LES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00
<input type="checkbox"/> LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
<input type="checkbox"/> LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

Veuillez trouver ci-inclus la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X).
IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....
Adresse.....
Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18

L'HISTOIRE DE LA MISE EN BOITE [Suite de la page 7]

plus de quatre cents variétés représentant un commerce de deux milliards et demi de dollars par an.

L'Anglais William Underwood, venu dans le Nouveau-Monde en 1817, avait la ferme intention de faire manger des conserves à tout le monde. Il échoua si complètement dans sa première tentative à la Nouvelle-Orléans qu'il dut se rendre à Boston — sa dernière chance, l'histoire ne dit pas pourquoi — à pied.

Deux ans après, il ouvrait dans cette ville une conserverie dont les produits, assez ironiquement étaient consommés en grande partie en Amérique du Sud et en Extrême-Orient.

Par la suite, d'autres conserveries surgirent un peu partout à travers l'Amérique — saumon dans le Maine, huîtres à Baltimore, tomates en Pennsylvanie...

Et ce fut une fois de plus la guerre, toujours aussi assoiffée de découvertes que de sang et qui semble chercher à compenser ses tristes destructions en aiguillonnant la science.

Alors que la guerre de Sécession battait son plein, l'armée apporta aux fabricants une clientèle que leur conservèrent par la suite, les pionniers avançant vers le Far-West.

A partir de cette époque, les nouvelles conserveries poussèrent, tel le champignon, notamment dans l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois et la Californie.

Finalement, de la centaine de fabriques nées de la guerre, qui fonctionnaient en 1870, l'industrie en compta 1.800 en 1900, date à laquelle une modification radicale vint lui apporter un nouvel essor: le «sanitary can».

Jusqu'alors les boîtes étaient remplies par une petite ouverture, pas plus large qu'une grande médaille, pratiquée sur le fond. Une pastille de métal était soudée sur l'ouverture de la boîte, qui passait ensuite par les opérations de cuisson habituelles.

Il n'était donc possible d'introduire — outre du liquide — que de la viande ou des légumes coupés en morceaux.

Une machine venant fixer une face complète de la boîte, sans que la nourriture — introduite en un seul morceau si c'est nécessaire — touche la soudure, permit, en supprimant les délicates opérations de soudure, de porter la production quotidienne de conserves finies de soixante boîtes à une cadence qui atteint aujourd'hui trois-cent-cinquante à la minute.

Pourtant ce rythme de production suffit à peine, lorsqu'au cours de la première guerre mondiale l'armée américaine acheta des quantités impressionnantes de conserves (soixante-quinze pour cent du saumon en boîte et quarante pour cent de conserves de tomates, notamment).

1920 fut témoin de la naissance des boîtes spéciales contenant des aliments pour bébés, dont le succès démontra définitivement que le public était gagné à la conserve.

La seconde guerre mondiale commença mal pour les conserveries, qui devaient fournir un tiers de la nourriture du «GI», les Japonais s'étant emparés des importantes mines d'étain

de Malaisie et gênant ainsi la production de boîtes.

L'utilisation de récipients de verre permit de pallier cette lacune dans une large mesure.

Ceux-ci, du reste, ne disparurent pas du marché, une fois la paix revenue. Les fabricants s'étaient aperçus que, laissant entrevoir leur appétissant contenu, ils constituent un facteur de vente de premier plan parmi une clientèle, qui non seulement s'était mise à apprécier la conserve mais la recherchait, après que les autorités médicales eurent établi que :

Les avantages des conserves

1°. — Les aliments riches en protéines et carbohydrates mis en boîte conservent complètement leur valeur nutritive et ne subissent aucun dommage: au contraire, les légumes et viandes deviennent plus faciles à digérer grâce au procédé de cuisson des conserveries. (Dans certains cas, même, l'aliment est rendu plus nourrissant par l'adjonction de sirop, de sucre ou, dans le cas des sardines, d'huile).

2°. — La vitamine «C» est conservée totalement et les vitamines «A» et «D» presque totalement grâce aux procédés modernes de mise en boîte.

3°. — Enfin, soulignent ces autorités, l'une des vertus les plus importantes de la conserve est le procédé de cuisson qui fait de chaque boîte une marmite de Papin en miniature; et les diététiciens reconnaissent que ce mode de cuisson permet de conserver au maximum vitamines et sels minéraux.

L'utilisation de la découverte de Nicolas Appert est aussi courante que celle des boutons de portes: aux États-Unis, par exemple, on ouvre quatre-vingt-dix millions de boîtes par jour, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on considère que la famille moyenne américaine consomme sept-cent-soixante-quinze boîtes de conserves par an.

D'autre part d'infatigables statisticiens ont calculé que la conserve a épargné aux ménagères américaines trois milliards de jours de travail par an. L'utilisation des boîtes a réduit, en effet, le temps de préparation moyen des trois repas quotidiens de quatre heures en 1900 à deux heures aujourd'hui. (Les statisticiens ont calculé aussi que les ménagères, sans le secours de la conserve, auraient dû employer, si elles en avaient eu les moyens, onze millions de serviteurs par an. Ce chiffre laisse penser qu'une importante quantité de travail a été dérobée mais il est largement compensé par les millions d'emplois créés dans les fabriques de conserves).

La sensationnelle évolution de la découverte de Nicolas Appert valait bien, n'est-ce pas, que l'on se souvienne un peu de lui.

C'est pourquoi toute l'industrie américaine de la conserve a célébré en 1952 le centième anniversaire de la naissance de l'homme qui, en mettant le temps en boîte, l'a vaincu à ce point qu'il a gagné l'immortalité.

MARTIN MEROY.

LE TSAR NICHOLAS II

[Suite de la page 5]

révolution battait son plein. La famille impériale était souvent menacée par des émeutes populaires. Le Gouvernement Provisoire nomma alors une commission d'enquête avec mission de vérifier les rumeurs selon lesquelles l'impératrice entretenait des relations avec l'Allemagne, sa patrie d'origine. On soupçonna aussi l'empereur d'intelligence avec l'ennemi, mais la Commission ne put relever le moindre chef d'accusation. On fit donc des projets d'exil pour la famille impériale. Celle-ci refusa catégoriquement de quitter sa patrie. Le Gouvernement Provisoire décida alors de l'emmener à Tobolsk, en Sibérie. Le départ eut lieu le 13 août 1917.

C'est le 7 novembre suivant qu'éclata la révolution bolchévique dirigée par Lénine qui prit rapidement le pouvoir en dépit d'une vive résistance. Durant les premiers mois, ce nouveau gouvernement n'était pas assez centralisé et trop préoccupé de sa propre sécurité pour s'inquiéter du sort de la famille impériale demeurée à Tobolsk. Un jour d'avril 1918, cependant, vint à Tobolsk un émissaire des bolchéviques qui enleva la famille impériale pour une destination inconnue. Lorsque le train des prisonniers arriva à Ekaterinbourg l'organisation bolchévique locale s'opposa à ce qu'il poursuivit sa route. L'empereur et les siens passèrent deux mois et demi dans une maison complètement isolée.

Jusqu'ici, le régime imposé aux prisonniers semble avoir été décent. A Ekaterinbourg tout changea d'aspect. Les bolchéviques locaux étaient de rudes fanatiques qui s'inquièrent rapidement de la politesse défective observée par les geôliers russes. La garde fut alors confiée à des Hongrois et à des Lettons pour lesquelles l'empereur n'était qu'un prisonnier comme les autres. On eût même soin de les relever souvent pour qu'aucun lien d'amitié n'ait le temps de naître entre gardiens et détenus. Le régime devint alors pitoyable selon les témoignages recueillis. La maladie guetta chaque membre de la famille et principalement le petit Alexis, très délicat.

Entre temps, le nouveau pouvoir bolchévique devait vaincre l'opposition des armées blanches anti-révolutionnaires. Il y avait celle des généraux Alexeef et Korniloff au sud, celle, mieux organisée, de l'amiral Klitchak en Sibérie, sans compter les légionnaires tchécoslovaques qui s'insurgèrent contre le nouveau régime.

Vers juillet 1918, les armées tchèques et Kolitchak menacèrent sérieusement

Ekaterinbourg où elles comptaient délivrer l'empereur. La garnison bolchévique locale, dirigée par Galotchokine et Yourovsky, s'affola et se mit en rapport direct et constant avec Lénine et Sverloff — alors chef du gouvernement. Ceux-ci savaient pertinemment que la libération de l'empereur pouvait signifier la fin de la révolution. On décida donc de supprimer toute la famille.

La fin tragique

Dans la nuit du 17 août on réveilla l'empereur, l'impératrice et leurs enfants sous le prétexte qu'ils devaient quitter la ville. Nicolas II prit son fils malade dans ses bras. Ils furent ainsi conduits dans la cave de leur prison où s'assit sur la seule chaise disponible avec Alexis sur ses genoux. L'impératrice, ses 4 filles, le Dr Botkine et 3 serviteurs l'entouraient.

L'attente ne fut pas longue. Yourovsky fit son entrée, escorté d'une bande de gardiens armés. Il annonça la décision de mort et aussitôt les balles sifflèrent. L'impératrice n'eut que le temps d'esquisser un signe de croix avant de s'écrouler. L'empereur et trois de ses filles moururent également sur le coup, ainsi que leurs fidèles serviteurs. Mais Alexis et Anastasie furent lacérés à la baïonnette avant d'être achevés d'une balle dans la tempe.

Après ce massacre, ordonné sans l'ombre d'un jugement et exécuté avec une sauvagerie sans égale dans l'histoire, les corps furent chargés sur des camions. On les emmena dans une carrière abandonnée où ils furent brûlés à grand renfort d'essence. Les restes furent finalement dispersés à la bombe.

Ignorant ces faits, l'amiral Koltchak prenait en vain Ekaterinbourg quelques jours plus tard. Il nomma une commission d'enquête sous la direction de Sokoloff, et c'est celui-ci qui, après des années de recherches en Russie et à l'étranger, publia un rapport avec des preuves à l'appui dont nous avons tiré ce récit.

Un récit qui d'ailleurs se passe de tout commentaires!...

Les Bolchéviques proclamèrent la mort de l'empereur mais annoncèrent que sa famille était tenue en lieu sûr...

Quelques semaines plus tard on fusillait à Perm le frère de l'empereur, le Grand Duc Michel.

C'en était fait de la dynastie.

La révolution bolchévique pouvait s'installer dans son infamie.

RÉMY LAURENT.

THERESE CADORET - VIEN

[Suite de la page 3]

— Les inspirations, si vous voulez, sont en réalité mes grandes soeurs qui, lorsque je n'avais encore que dix ans, décidèrent de me faire étudier la diction. Plus tard, vers seize ans, je devins élève de Marie Lambert, tout simplement dans le but de continuer mes cours sans toutefois l'ambition de devenir comédienne. Marie Lambert à ce moment-là faisait partie des Compagnons de Saint-Laurent et elle m'amena à leur dynamique directeur, le Père Emile Legault qui, tout d'abord, me fit faire de la figuration dans certaines pièces théâtrales. C'est chez les Compagnons que je pris vraiment (et finalement) le goût du théâtre.

C'est d'ailleurs à la Maison des Compagnons, toute remplie de l'effervescent recueillement d'un rucher artistique, que je connus Thérèse Cadoret. Alors comme aujourd'hui, elle était une grande petite femme à l'âme noble et au regard émerveillé devant la vie. Une petite fille toujours souriante qui sûrement ne croyait pas qu'un jour nous allions nous retrouver, comédienne et journaliste, pour bavarder un peu à l'intention des lecteurs du *Samedi*, évoquant le temps si sympathique où nous devisions dans la cuisine des Compagnons...

CHERUBINA SCARPALEGGIA.

Les gens qui travaillent et qui n'économisent pas sont des imbéciles, et je dirais même des malhonnêtes gens...

CAMILLE CAVALLIER.

En lui prêtant le nom d'amour nous avons affranchi, lavé, intronisé la volupté. — Mais qu'avons-nous fait de l'amour?

PAUL GÉRALDY.

RIEN DE SÉRIEUX

Un homme entre dans une taverne du sud africain. Il a une moustache comme un gros matou, des yeux qui semblent flamber, une démarche de conquérant et tout un arsenal à sa ceinture. En place de chien, il mène en laisse un gros lion.

— Une chopine de rhum ! ordonne-t-il d'une voix assurée en s'accoudant sur le comptoir et, d'un seul coup, zip !... il ingurgite le liquide et fait claquer sa langue avec satisfaction.

— Une autre chopine du même ! redemande-t-il.

L'hôtelier le regarde avec admiration se renverser le brûlant liquide dans le gosier et le faire disparaître avec la même facilité que la première fois. Mais où son admiration devient de l'enthousiasme c'est quand il voit une troisième chopine avoir le même sort.

— Ouah ! dit-il, vous avez une belle descente de gosier, l'ami, et ça ne paraît pas vous incommoder le moins du monde.

— Oh, ça m'éclaircit tout juste la voix, dit l'homme au lion.

— Matin, reprend l'hôtelier, vous êtes un vrai champion et vous devez venir d'un endroit où les hommes sont bâtis en acier armé ?

— Oui, explique l'étranger, on a les manières un peu rudes dans mon pays, figurez-vous que je n'ai pas pu y rester parce qu'on me trouvait trop efféminé.

Le père Saligo porte bien son nom, il se débarbouille simplement quand il pleut et qu'il ne peut pas rentrer assez vite à la maison. Il demande à un médecin de ses amis un conseil pour se bien porter.

— En premier lieu, lui dit le praticien, c'est de se tenir en aussi grand état de propreté que possible.

— Docteur, répond le père Saligo vous ne pourriez pas m'indiquer quelque chose de moins embêtant et de plus facile ?

Un homme avait un ami qui était borgne et dont il avait oublié l'adresse ; voulant le voir, il alla au magasin où cet homme travaillait et s'informa auprès du gérant.

— Vous avez ici, lui dit-il, un homme avec un oeil qui s'appelle Jacques ?

— C'est possible, répondit le gérant, mais voulez-vous me dire le nom de l'autre oeil ?

Une petite fillette qui aime bien à se renseigner sur tout regardait son grand-père d'un air pensif, sans doute parce que le bonhomme était de toute petite taille.

— Grand-père, lui demanda-t-elle ; quel âge avez-vous donc ?

— Quatre-vingts ans, ma petite fille.

— Ah ! je vous trouve bien petit pour votre âge !

LA VIE COURANTE...



STAN HUIJT

Elle — Oh-h-h-h-h ! Dieu soit loué. Moi, au moins, je n'ai pas à me lever de bonne heure pour faire mon petit déjeuner et me ruer au travail...

CHERCHER LA FEMME

[Suite de la page 19]

— Denise !

Il revint vers son bureau, sortit de la poche de sa vareuse cinq billets de mille francs qu'il étala, bien en vue, sur le sous-main.

Denise Bécuche accourut bientôt, souriante. Mais quand elle vit la liasse, elle eut un sursaut. Cependant, très maîtresse d'elle-même, elle redevint impassible.

Fort intrigué, Hébert suivait la scène avec attention. Les mâchoires contractées, le brigadier ramassa les billets et les mit sous le nez de sa femme :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? questionna-t-il brutalement.

Elle tenta de rire :

— Eh bien ! tu le vois aussi bien que moi, c'est des billets de mille.

— Tu crois que c'est le moment de rire ?... Je les ai trouvés sous ma pile de mouchoirs... peux-tu m'en expliquer la provenance ?

— Mais...

Implacable, Bécuche poursuivit :

— Allons, réponds, d'où venaient-ils ? C'est moi qui garde notre argent, toutes nos économies sont dans ce coffret-là, derrière moi. Alors ?

— Ce sont... mes petites économies personnelles !

Il ricana et la jeune femme distingua nettement une menace dans la mince fente des yeux.

— Tes économies, garce, reprit-il, tu n'as jamais été foutue d'en faire.

« Je veux savoir la vérité, allons, vite ! »

Elle le regardait bien en face, bravement, de ses grands yeux clairs qui mangeaient sa figure à la peau de blonde dorée par le soleil. Presque aussi grande que lui, les épaules larges, la poitrine drue, c'était une forte belle fille. Elle mit crânement les mains sur ses hanches et riposta :

— Puisque tu ne veux pas me croire, c'est bon. Ça ne te regarde pas.

A toute volée, il lui envoya une claque si brutale que la femme chancela et dut se rattraper au bureau. Hébert se leva à demi, comme pour intervenir, mais il se contint, subjugué par un geste impérieux du gendarme.

Bécuche s'approcha de sa femme alors que, se tenant la joue, elle fondait en larmes. Elle lut tant de froide résolution dans les yeux de son mari qu'elle parla :

— Cet argent est celui de Louis... il me l'a confié.

— Quel Louis... qui est-ce ?

— Louis Dolin, le noyé !

Denise sanglotait. Bécuche, qui s'attendait cependant à une révélation, en éprouva un mal horrible. Il contint cependant l'effroyable colère qui montait en lui et questionna durement :

— Tu le connaissais donc ?

— Ben oui, un peu... comme tous les soldats de Ridac.

Il grinça :

— Allons, ne mens plus maintenant... ce n'est pas la peine, je veux tout savoir. Il était ton ami, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête en signe d'acquiescement.

— Grande garce ! jura Bécuche, alors, raconte ce qui s'est passé, j'ai le droit de tout savoir.

Le lieutenant Hébert, fort ennuyé d'assister à cette scène qui torturait les deux protagonistes, auraient bien voulu être ailleurs. Il se leva doucement, se dirigeant vers la porte. Le brigadier l'empoigna par le bras, le serrant avec tant de vigueur qu'il lui fit très mal.

— Non, mon lieutenant, restez là, je vous en prie. Et toi, continua-t-il en se tournant vers sa femme, nous t'écou- tons, parle.

En phrases hachées, mêlées à ses larmes, Denise expliqua :

— Oh ! c'est pas compliqué... Il était mon ami et j'étais jalouse d'une autre femme... l'Armandine... il lui donnait de l'argent pour s'acheter de belles choses... à cette sale fille laide...

« Avant-hier, je lui avais donné rendez-vous... au petit pont... Il était saoul... je lui ai reproché de me tromper avec l'Armandine et de lui donner de l'argent... Alors, il a rigolé... Il se fichait pas mal de moi, dans le fond... imbécile que j'étais ! »

« Il a sorti son portefeuille et il m'a dit : « Donner de l'argent aux femmes... sans blague ! Tiens, garde ces billets-là, c'est tout ce que j'ai... comme ça, tu verras que l'Armandine... ce n'est pas pour mon fric. »

Mes souvenirs sont comme des pistoles dans la bourse du diable. Quand on l'ouvrit on n'y trouva que des feuilles mortes.

J. P. SARTRE.

Les soucis légers sont bavards, les grandes passions silencieuses.

SENEQUE.

La femme aime l'homme, l'homme aime Dieu.

PAUL GÉRALDY.

Les sanglots de Denise reprurent plus forts, plus longs, elle poursuivit cependant :

— Tu peux attendre si tu veux... qu'il m'a dit alors, l'Armandine va venir... ça va t'amuser... Il rigolait, mais rigolait, cet idiot. Je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête. J'avais emmené mon panier et ma serpette pour faire de l'herbe pour les lapins... comme il tournait la tête en se tenant les côtes... avec le manche de la serpette, je lui ai donné un grand coup.

« Il a poussé un petit cri... alors, j'ai eu peur et je me suis sauvée jusqu'ici... Maintenant, il est mort ! »

« Voilà, c'est tout ! »

Le brigadier se redressa, de toute sa taille. Il apparut à sa femme plus grand que jamais. Il lui mit sur l'épaule une main ferme et dit gravement :

— Oui, c'est tout. Il ne me reste qu'à faire mon devoir.

« Denise Astrignac, femme Bécuche, je vous mets en état d'arrestation pour le meurtre du maréchal des logis Dolin Louis. »

La prenant par le bras, il l'entraîna dans la pièce voisine dont il ferma la porte à clé. Puis, lourdement, il revint s'asseoir dans son fauteuil, en face du lieutenant.

— C'est fini, dit-il, j'ai trouvé le coupable, le commandant avait raison, c'est une femme, c'est ma femme.

Alors, n'y tenant plus, le brigadier de gendarmerie s'affala sur son bureau, la tête entre ses mains.

Gentiment, Hébert vint vers lui, profondément ému et mettant sa main sur la puissante épaule :

— Oh ! mon pauvre vieux... mon pauvre vieux...

Il ne savait quoi dire d'autre.

Bécuche releva vers lui son visage ravagé et l'officier s'aperçut avec une réelle émotion qu'entre les minces fentes des paupières coulaient des larmes, d'atroces larmes d'homme.

LUCIEN BORNERT.

BEN-HUR

d'après l'oeuvre célèbre de LEWIS VALLACE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — QUARANTE ET UNIEME EPISODE



Le désir de Ben-Hur est que toute la ville soit au courant de la rivalité qui l'oppose à Messala. Il est sûr de triompher de son ennemi, et, il espère que, de la sorte, tous les paris se concentreront sur eux, les autres concurrents faisant office de figurants. — Malluch, un instant étonné, devine les intentions de son ami. Il se chargera de provoquer des paris, en les prenant au besoin sur Messala. Ben-Hur, pour sa part, voit les choses en grand, et n'hésitera pas à engager une véritable fortune dans la compétition. — D'ailleurs, une occasion aussi favorable

de récupérer une partie au moins des biens que lui a jadis volés Messala, ne se représentera peut-être pas avant longtemps. Il faut en profiter. Il s'agit cependant de sommes si importantes... — ...que Malluch en est effrayé. Amicalement, il confie ses craintes à Ben-Hur. Il aimerait, avant de s'engager plus avant, obtenir quelque garantie. Mais il est bientôt rassuré, en apprenant que Simonide lui-même avancera tout l'argent nécessaire.



Le trajet est long entre le Verger des Palmes et Antioche, et le bizarre cortège que forme la tribu du cheik ne peut avancer bien vite. Malluch, pressé, prend déjà les devants, lorsque, brusquement, il revient en arrière pour parler à Ben-Hur. — Il a pu, sans trop de peine, obtenir de précieux renseignements sur le char de Messala. Ben-Hur est ravi d'apprendre que son propre char est beaucoup plus bas sur roues. C'est, à ses yeux, un avantage considérable. — Il ne veut pas encore s'expliquer sur la nature de cet avantage, mais il espère en

profiter au moment où les chars aborderont le virage situé en face des bornes. Aussi Ben-Hur conseille-t-il à Malluch de se placer à proximité de cet endroit où se passera l'événement important de la course. — Malluch s'est éloigné, lorsque le cheik Ilderim, qui, depuis un moment, parcourait en détail le programme des Jeux, laisse échapper une exclamation où la surprise se mêle à la colère. Du doigt, il indique à Ben-Hur le passage qui vient de le faire sursauter.



Ben-Hur lit maintenant à son tour le programme des Jeux que lui a tendu Ilderim. Les Jeux se dérouleront de la même façon que ceux auxquels il a déjà assisté à Rome. Les noms de tous les concurrents, et leur nationalité y sont indiqués, ainsi que les épreuves déjà remportées par eux, et les récompenses attribuées. — Viennent ensuite sur le programme les détails concernant chacun des quadriges qui participeront à la course de chars. Il y en a six. Celui d'Ilderim est en dernier... C'est alors que Ben-Hur s'arrête, et laisse éclater sa colère. —

Lors des formalités, le nom d'Ilderim avait bien été indiqué, ainsi que, comme pour les autres concurrents, la robe des chevaux et les couleurs choisies. Il avait également été précisé que l'attelage n'avait encore pris part à aucune compétition, mais... — Ilderim en est absolument certain, c'est le nom d'Arrius, qui avait été mentionné, comme étant celui du conducteur. Que s'est-il passé entre-temps? Quelle main mystérieuse et hostile a commis volontairement l'erreur d'inscrire le nom de Ben-Hur? Aucun doute n'est possible: Messala est passé par là.

(à suivre)

LES CHERCHEURS DE TRÉSORS

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — VINGT-SIXIÈME ÉPISODE



1. Pierrot et Kitty faisaient un radeau pour descendre plus commodément le fleuve de la jungle. La jeune reine de la jungle et son fidèle singe s'étant éloignés un moment pour quérir des lianes en guise de cordes, le sauvage qui était dans l'arbre juste au-dessus d'eux en profita pour attaquer le jeune explorateur.



2. Pris par surprise par un homme qui tombait du ciel, ce pauvre Pierrot ne put qu'opposer une résistance désespérée. La lutte était par trop inégale. Il voulut crier mais le sauvage tout tatoué lui mit une main de fer sur la bouche, étouffant ainsi le son de sa voix.



3. Quand, après quelques minutes de recherches Kitty revint au bord de la rivière toute chargée des précieuses lianes, heureuse de pouvoir fuir son ennemi avec Pierrot et de se rapprocher ainsi du trésor et de son père, elle trouva la place déserte. Elle appela, pas de réponse.



4. Navrée, ne comprenant pas ce qui avait pu arriver à son jeune ami, mais se doutant bien qu'il avait été victime de quelque attaque, elle partit à sa recherche. Elle essaya de repérer des traces quelconques sur le sol mais il n'y en avait pas la moindre.



5. Tandis que la pauvre Kitty s'éloignait toute triste, Pierrot était emmené comme un fétu de paille dans les bras du sauvage peint qui l'empêchait toujours de crier. Il essayait de repérer le chemin parcouru pour se retrouver si l'occasion s'offrait d'une évasion.



6. Mais rien à faire, dans les bras de son ravisseur il arriva ainsi dans le village des sauvages. Tous se précipitèrent sur lui pour rire et l'injurier dans une langue qu'heureusement il ne connaissait pas. Les sauvages vomissaient sur lui d'affreux cris de mort.



7. On le traîna devant le chef facile à reconnaître à cause du luxe de ses peintures et de ses vêtements. Celui-ci décida que le jeune homme serait sacrifié au dieu de la lune. En un instant, sans qu'il pût se défendre des hommes se précipitèrent et le ficelèrent comme un saucisson à un poteau de torture.



8. Alors ce fut pour Pierrot une attente affreuse durant laquelle les sauvages préparèrent dans des cris de joie la torture qu'ils voulaient lui infliger. Les raffinements ne manquaient pas. On commença par l'entourer de bois bien sec et de paille. On dansa autour de lui des danses de mort et quand la lune peu à peu se leva dans la nuit, les chants redoublèrent. Tout à coup, le chef s'approcha muni d'une torche et mit lui-même le feu au brasier tandis que les hommes hurlaient de joie. Rapidement la flamme gagna dans le bois sec. Pierrot se voyait mourir quand... (à suivre)

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

LES EXPLOITS DE L'INSPECTEUR MOQUIN

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — TRENTE-DEUXIÈME EPISODE



1. Les yeux perçants du Faucon brillèrent de triomphe comme il surveillait les nuages de fumée dense ondoyer dans l'ouverture de la caverne. "On te tient, inspecteur", grogna-t-il. "Sors les mains levées immédiatement, sinon on va commencer à tirer!"



2. Mais dans son impatience à capturer Charles et ses compagnons le Faucon oublia une chose essentielle; il ne pensa pas du tout que la caverne pouvait avoir une autre entrée, et s'il avait jeté un coup d'oeil derrière lui un instant plus tard il aurait vu Charles et les autres sortir à la dérobée.



3. Le Faucon devint impatient. "Je vous donne dix secondes pour vous montrer et ensuite nous tirons", gronda-t-il. "Après cela..." Le reste de sa phrase ne fut jamais prononcé, car à ce moment-là Charles donna ordre à la bande de lever les mains.



4. Trois d'entre eux obéirent sans discussion, mais pas leur chef. Chassant toute prudence, il se mit à courir avec frénésie vers son cheval. Charles tira plus d'une fois vers le fuyard, mais par miracle le Faucon réussit à atteindre son cheval indemne.



5. En un clin d'oeil l'habile bandit avait enfourché sa monture. Mais, rapide comme l'éclair, l'inspecteur Moquin fit feu. L'homme put cependant s'enfuir mais on se rendait compte qu'il était gravement blessé. "Inutile de le poursuivre" déclara l'officier, "pour le moment nous avons mieux à faire".



6. Il fit désarmer par son lieutenant les bandits qu'il venait d'attraper pour la plus grande joie du shérif encore blessé et non soigné qui déclara qu'il partirait maintenant seul se faire panser et se reposer à Nerada. Devant les bandits pris comme des rats au piège, il fit ses adieux à Moquin.



7. Mais l'affaire n'était pas finie, il fallait, bien entendu, partir maintenant à la recherche du chef de ces maudits Faucons qui infestaient le pays depuis si longtemps. On allait s'y décider quand survint un cavalier qui déclara être le shérif de Chalas. Du reste il portait l'insigne.



8. Le nouveau venu alors raconta comment il avait arrêté près de chez lui, sur son domaine, une bande de voleurs qui appartenait certainement à la troupe des Faucons. Il raconta aussi comment, en venant, il avait trouvé le cadavre d'un homme blessé et tombé de cheval tout près d'ici.



9. Tous n'eurent pas de peine à reconnaître d'après la description le chef blessé par Moquin il y avait quelques minutes. C'en était fait des Faucons. La région serait maintenant débarrassée de leurs affreux agissements et nos trois héros, laissant leurs prisonniers aux soins du shérif partirent pour de nouvelles aventures. (FIN)

La semaine prochaine :

LE SENTIER DE LA GUERRE

Un nouveau conte ainsi intitulé commencera dans le prochain numéro du SAMEDI. L'action de ce conte illustré se passe dans l'Ouest canadien où les Indiens cherchent à éliminer les Blancs pour créer leur empire et ainsi terroriser leurs ennemis.

— De la famille des Vêrard d'Angoulême, où je suis la seule à porter ce nom de Simone, en effet.

— D'Angoulême, dites-vous... Et vous seriez la seule?...
— Voyez mes papiers, d'ailleurs... vous pouvez contrôler...
— Bizarre !...

M. de Rodena jeta un rapide coup d'œil sur les papiers qu'on lui soumettait.

— Vos parents n'avaient-ils pas une industrie à Angoulême ?

— Parfaitement. La fabrique de tissus métalliques.

— Alors, je ne comprends plus.

— Eh ! bien, moi non plus.

— Ou alors...

Il resta rêveur une minute puis, ayant ouvert un tiroir, il en sortit une photo.

— Voyez donc si... à tout hasard... cette physionomie ne vous dirait rien.

Mlle Simone examina l'épreuve attentivement.

— Non, ma foi... non... quoique... il y a là, dans le regard... pour moi... quelque chose de déjà vu... Mais je n'en puis rien affirmer.

— C'est votre homonyme... Attendez, j'ai une autre photo d'elle, là, plus ancienne...

A peine Simone l'eut-elle vue.

— Ah ! Pas de doute... C'est Justine. Justine Cormier, dont la mère travaillait en journée chez mes parents... Ah ! la petite rosse !

Le banquier s'était levé.

— Ecoutez, Mademoiselle, voulez-vous me laisser vingt-quatre heures de répit... Le temps de tirer cette affaire-là au clair...

Une heure après, appelée par un coup de téléphone impératif, une autre Mademoiselle Simone Vêrard se présentait dans le même bureau.

M. de Rodena n'était pas homme à s'en laisser conter, du moins pas longtemps. Il eut tôt fait de démasquer l'aventurière. D'ailleurs, devant les précisions qui lui étaient données, celle-

ci, en cette impasse, n'avait plus d'autre issue que l'aveu. Justine Cormier, c'était bien elle. Pour se pousser dans le monde — belle fille au demeurant — elle n'avait trouvé rien de mieux que de s'octroyer le nom de ses anciens patrons. Mais c'était mener la chose un peu loin que de la hasarder jusqu'au mariage. Une jolie fille toutefois, obtient assez facilement certaines complicités. Elle s'était donc procuré toutes les pièces d'état civil copieusement truquées, au reste, utiles à son dessein.

M. de Rodena était abasourdi.

— Mais enfin, vous deviez bien penser qu'un jour ou l'autre, j'aurais appris.

La fausse Simone pensa :

— Parbleu ! Une fois l'affaire faite... J'aurais bien su te tenir...

Mais elle dit, sainte nitouche.

— Qu'importe... Est-ce moi — ou est-ce le nom que vous aimiez ?... Elle se reprit : ...que vous aimez ?

Et lui :

— Vous pouvez laisser ça au passé... plus que défini... bien fini... Et maintenant, mon petit, si j'ai un conseil à vous donner... C'est de disparaître de la circulation... Falsification de pièces d'état civil... cela peut vous mener loin...

M. de Rodena revit Mlle Simone Vêrard, la vraie. Il la revit même souvent. Cette petite femme décidée lui plaisait... décidément. Il lui dit un jour — parce qu'elle ne paraissait pas elle non plus, le voir avec déplaisir :

— Le faux peut quelquefois être vrai...

— Je pensais la même chose que vous, répondit-elle simplement.

...Le matin de la journée nuptiale.

— Ne crois-tu pas, dit-elle, que nous devrions envoyer un petit souvenir à cette Justine... Nous lui devons bien ça...

— C'est fait, chérie, répondit-il. Je lui ai expédié un chèque... avec notre absolution.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Le rat noir est venu de Mongolie en Amérique, à fond de cale et a apporté comme tout bagage la Peste Noire qui avait anéanti les trois quarts de la population des pays européens, vers 1550.

Il y a 200 ans paraissait, avec privilège du roi, sans nom d'auteur, le premier livre de recettes uniquement consacrées aux huîtres.

Le quotidien travailliste anglais *Daily Herald* a demandé à ses lecteurs de désigner la « personnalité de 1952 ». Sur le total des réponses, 18% ont désigné la reine Elizabeth, 8% sont allés à John Bamford, le courageux garçonnet qui a sauvé ses frères au cours d'un incendie. Viennent ensuite le capitaine Carlsen, le duc d'Edimbourg, la duchesse de Kent, sir William Penney, l'atomiste anglais, et Aneurin Bevan, leader travailliste dissident.

Le petit village de Bariest, à six milles de Lourdes, vient de fêter une centenaire : Mme Marguerite Lurdos, la dernière survivante des compagnes de Bernadette Soubirous. Elle avait 6 ans quand Bernadette en avait 14, et que la Vierge lui apparut pour la première fois, le 11 février 1858.

Chinois, Grecs, Hébreux revendiquent l'invention du jeu de dominos. Ce nom provient des représentations d'objets sacrés gravés au moyen âge sur bois, os ou ivoire ; on veut, d'autre part, que le jeu de dominos ait été un jeu de grand seigneur : *dominus*. Dans les congrégations, selon une autre interprétation, lorsqu'un joueur heureux terminait la partie, il s'écriait : *Benedicamus Domino*. De là le nom du jeu.

Premier canal à double versant creusé en Europe, le canal de Briare fut commencé en 1604, sur l'ordre de Sully. Une légende ayant cours en Bourbonnais veut que cette voie ait été construite pour faciliter la venue à Paris des vins de Saint-Pourçain, qu'appréciait particulièrement le bon roi Henri IV. D'une longueur de 42 milles, le canal de Briare relie la Seine à la Loire par le canal du Loing.

Le douzième et le treizième siècle ont inventé non seulement le vitrail, la voûte d'arête et la croisée d'ogives, mais encore le moulin à vent, la brouette, la forge à martinet, le soufflet à plaques et à soupapes, le gouvernail d'é-tambot, la scie mécanique à mouvement vertical et mue par un moulin à eau, enfin la boussole, venue d'Asie, mais que les Italiens perfectionnèrent en montant l'aiguille sur un pivot fixe et en l'enfermant dans une boîte de verre.

Depuis l'époque de Gutenberg, plus de 2,000,000 d'exemplaires de la Bible ont été imprimés et c'est depuis 150 ans que le nombre en a plus augmenté. Durant la deuxième guerre mondiale, les éditeurs ne pouvaient pas arriver à satisfaire toutes les demandes et il fallait rationner la clientèle.

Jehangir Tata est l'industriel le plus important de l'Asie. Il rassemble tous les leviers de commande d'un empire sans égal qui groupe la plus importante aciérie d'Asie, un ensemble d'usines hydroélectriques qui en soixante ans ont donné à l'Asie le tiers de tout son courant électrique, d'huileries, de savonneries, de filatures, de fabriques de ciment, d'usines de produits chimiques, de locomotives, d'une fabrique de postes de radios, d'une imprimerie, d'une société hôtelière (propriétaire du célèbre Taj Mahal de Bombay), de montagnes entières de fer et de charbon et la plus importante compagnie d'assurances du Sud-Est asiatique.

Carlos de Beistegui est né au Mexique où il a fait fortune. Ami de la France, il habitait depuis de longues années, Biarritz, ce pays basque qui était le berceau de sa famille. Sa collection de peintures fut composée avec autant d'intelligence que de passion. Il acheta le fameux *Bonaparte au pont d'Arcole*, popularisé dans toutes les Histoires de France, afin qu'il ne passât point à l'étranger. De même il acheta le portrait attribué au Maître de Moulins et la *Vierge* attribuée à Jean Malouel. Carlos de Beistegui vient de mourir dans sa quatre-vingt-dixième année léguant à la France vingt et un tableaux qui vont figurer parmi les plus beaux chefs-d'œuvre dont le Louvre s'enorgueillit.

Le 7 janvier 1785, les aéronautes Blanchard et Jeffries partirent de Douvres en ballon ; celui-ci s'abaissant dangereusement au-dessus de la mer, ils en vinrent à jeter à l'eau tout ce qu'ils avaient, même leurs habits et les ancres. Leur seule ressource fut pour s'arrêter de conduire leur nacelle vers la forêt de Guines où les arbres se chargèrent de les freiner. La nacelle de Blanchard qui fit ainsi la première traversée aérienne de la Manche, est conservée au musée de Calais.

Pour développer le riche territoire de 20,000 carrés, au Labrador et 3,900 milles carrés dans le Québec qu'il a acheté, Jules Timmins a dû faire appel aux financiers américains. Car pour atteindre la source de minerai de fer découverte dans cette région, il faut, tout d'abord, construire 358 milles de chemin de fer, depuis les Sept-Iles jusqu'à l'Ungava, puis il faudra ériger des habitations pour les ouvriers et, enfin, construire un barrage pour alimenter un pouvoir d'eau nécessaire à la mine et au village.

SUPPRIME INSTANTANÉMENT TOUT DUVET SUPERFLU

Tous ces duvets ou poils disgracieux disparaissent instantanément de votre visage, de vos jambes ou de vos bras grâce à notre merveilleux HAIR REMOVER. Parfaitement, madame. Vous pouvez maintenant supprimer les poils au-dessus et EN DESSOUS de la peau. Notre méthode est sans danger et laisse un épiderme tout doux, délicieux au toucher. GARANTIE de remboursement si les poils repoussent après trois applications. Prix \$2.00 seulement. \$5.00 pour un format triple. Envoyez vos nom et adresse. Joignez-y de l'argent ou un chèque à moins que vous ne demandiez un envoi contre remboursement, plus frais de poste.



STRATTON CO. Dépt. H-437
94 Adelaide St. W., Toronto, Ontario, Canada

NOTRE COUVERTURE

JEAN MARAIS vient de tourner *Julietta* d'après un roman de Louise de Vilmorin et sur une mise en scène de Marc Allégret. Dans ce film, il joue le rôle d'un jeune avocat d'une ville de province française : Poitiers. Sa partenaire est Danny Robin, comme dans la fille *Les Amants de Minuit*. On sait que Jean Marais déchaîna les critiques les plus animées, en pour et en contre, quand il donna *l'an dernier Britannicus* à la Comédie Française. Pris par le théâtre, ne faisant plus du cinéma que pour subvenir aux frais que cette passion entraîne, il est devenu co-propriétaire et co-gérant des Bouffes-Parisiens, théâtre situé non loin de l'Opéra. Là il pourra enfin jouer à sa façon en donnant sa pleine mesure.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

JEAN CHAUVIN
Directeur

GERARD VIOT Secrétaire de la rédaction
ODILON RIENDEAU Chef du tirage

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

ABONNEMENTS : LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

26 col

Kodak
MARQUE DÉPOSÉE



La jeunesse toujours dure un temps

La jeunesse n'a qu'un temps?
Pas quand vous la faites durer en instantanés.
Les instantanés vous permettent de
conserver à jamais les années de la jeunesse
pleine d'enthousiasme.

*Emportez votre camera partout —
car c'est là que se prennent les bons instantanés*

Il est si facile de garder vos souvenirs au lieu de souhaiter l'avoir fait. Et cela ne coûte que quelques sous. Prenez simplement l'habitude d'emporter votre camera. Emportez-la partout — et servez-vous-en. Sur la véranda. Dans le jardin. En promenade. Partout où vous allez. Essayez cela pendant une semaine et vous voudrez le faire toute votre vie.

Le nouveau Duo-Pak économique contient deux rouleaux de Film Verichrome Kodak pour instantanés en noir-et-blanc. Un pour votre camera . . . un de rechange. En formats populaires 620, 120 et 127.

Premier choix des débutants comme des experts —
Véritable Film Kodak — dans la boîte jaune familière

Canadian Kodak Co., Limited
Toronto 9, Ontario

